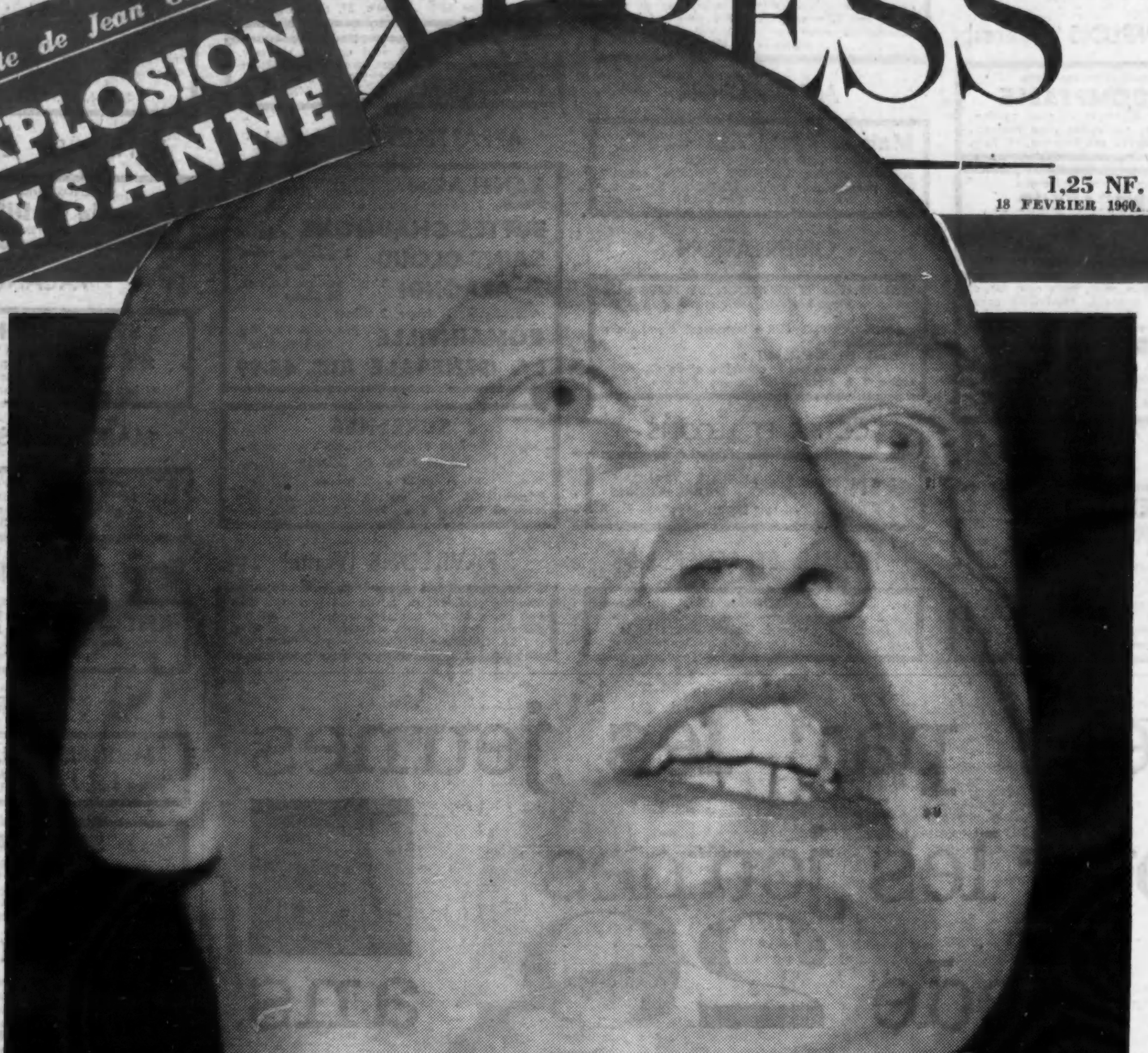
MENDÈS FRANCE : DE GAULLE ET L'ALGÉRIE

(Voir page 5.)

L'EXPRESS

1,25 NF.
18 FEVRIER 1960. — Nº [illegible]

Une enquête de Jean Cau :
L'EXPLOSION PAYSANNE



(Agip.)

M. HENRI DORGÈRES
« On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups. »
(Racine - « Les Plaideurs ».)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-60

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Cabinet d'organisation recherche
EXPERT COMPTABLE
ou stagiaire second prélimin. tr. au cour. gestion entreprise. Ecrire avec curriculum vitae manuscr. et photo à HAVAS 334-590, rue Vivienne, 17, Paris

Cabinet d'organisation recherche
COLLABORATEUR
très informé organisat. commerc. Ecrire avec curriculum vitae manuscrit et photo à HAVAS, 334-590, rue Vivienne, 17 - PARIS

CADRE prof. 30 a. min., forte cult. litt. et artist., connaiss. PRATIQUE achat vente, org. serv. litt. gén. et class. second., fav. à idées, coopérat. et soc., est demandé par
LIBRAIRIE
100 km. Paris. client. ens. laïque. B. sit. début. Poss. accès à poste DIRECTION. Ecr. dem. man. av. curr. vitae (photo si poss.) à L'HERITIER, Boîte postale 531, ORLEANS.

OFFRES D'EMPLOIS

INTERPRETE SPEAKER (INE)
de langue française connaiss. parfaitement anglais, allemand. Bonne diction et de préférence voix cultivée recherch. pour grande manifestation artistique à caractère permanent. Excellente situation pouvant convenir à professionnel ou acteur polyglotte. Adresser lettre manuscrite à BERNARD, 11, rue Henrion-Bertier, NEUILLY-sur-SEINE ou téléph. pour rendez-vous à SAB. 22.67

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire nº 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

REPRÉSENTATION (Offres)

VENDEURS PREMIERE FORCE GENRE vins-assurances électro-ménager, recherchés pour différents secteurs par filiale française groupe international pour vente directe Installation de magasin aux Commerçants. Forts gains. Adresser candidature avec curriculum vitae à HAVAS. ANNECY nº 509

ASSOCIATION

Maison EDITIONS cherche associé avec apport 50.000 NF environ garantis par fonds, pour exploitation LIBRAIRIE. Intérêts, capital, fixe, pourcentage. Ecrire EDITIONS S. et L., 4, rue Berryer, PARIS (8e)

ORIENTATION

RECRUTEMENT ET SELECTION DE PERSONNEL tous problèmes humains, analyses morpho-psychologiques :
- POUR L'EMPLOYEUR : instrument d'embauche et de sélection ;
- POUR LE POSTULANT :
Le moyen de mieux se connaître et de s'orienter. Ecrire à E. DELACOUR, 5, rue d'Artois, PARIS

COURS ET LEÇONS

ASNIERES ANGLAIS - FRANÇAIS MATHEMATIQUES
Tarif modéré - GRE. 60-06

HOTELS ET PENSIONS

LA FOUX D'ALLOS - Altitude 1.800 mètres, à 2 heures de Nice - Hôtel LE DAHUT ★★
Pension à partir de 25 NF tout compris
4 remonte-pentes - 7 moniteurs

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. nº 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

AUTEUIL - 3 pièces, cuisine, salle de bains, chauff., eau chaude, peint. neuf, gr. entrée, vue sur parc privé contre 4-5 pièces conf. et quartier équiv. Ecr. nº 5391 L'Express, 29, r. Marignan-8e

Echange 8 p., 3 bains, tout conf., 2 ch. serv. 450 m2 dans immeuble cat. except. Victor-Hugo contre 5-6 p., tout confort, 200 m2 max., quart. résid. Ecr. nº 5463 L'Express, 29, rue Marignan-8e

APPARTEMENTS (Vente)

RANELAGH rez-de-chaussée, surélév., gr. confort, 160.000 NF.
2e étage, 7 pièces, façade, gr. confort, 200 m2.
BUTTES-CHAUMONT 2 p., conf. 38.000 NF
SAINT-CLOUD 3 pièces, cuisine, bains.
7e ARRONDt 5 pièces, confort, ch. de bonne.
AUSTERLITZ, 7e étage, 2 pièces, confort.
ROMAINVILLE Immeuble 1957, 4 p. Crédit Foncier
LA GENERALE RIC. 45-99

SURESNES
RUE FREDERIC-CLAVEL
200 M. BORD DE SEINE
STUDIOS 2-3-5 pièces
Primes, crédit. Livr. mai 60, sur pl. sam., dim. lundi de 10 à 17 h. ou Sté SCOPTA. PIG. 63-49

PAVILLONS (Vente)

Beau PAVILLON 8 p., p. de taille, constr. 1953, tout conf., cellier, gar., jouissance, jard. 800 m2. domaine Saint-François d'Assise, libre de suite. LA CELLE-SAINT-CLOUD - Tél. 9261994

PROPRIÉTÉS (Vente)

A VENDRE : PROPRIETE HAUTE PROVENCE 100 hectares mi-terre, mi-bois. Libre. Prix : 80.000 NF à débattre. Ecrire nº 5411 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

IMMOBILIER

COTE D'AZUR à MOUGINS
Les BOIS DE FONT-MERLE. Domaine de caractère privé. Terrains à partir de 2.000 m2. Villas en construction. Liste de biens sur toute la Côte.
1, rue Négrin - CANNES
SEDIM, Tél. 952.01 et ANJ. 70-45

FONDS DE COMMERCE

VENDS DIRECTEMENT
Magasin de DISQUES plein centre
Ecrire L'Express nº 4713, 29, r. de Marignan-8e

VACANCES

SKI DE PRINTEMPS
de mars à mai
30 % de réduction à partir du 20 avril
Enneigement exceptionnel
Hôtel Les Campanules au Lac de Tignes 2.100 m.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 89, boulevard de Courcelles - WAG. 84-89

DIVERS

MARIAGES LEGITIMES
Niveau élevé et situat. de choix (26e année)
DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

SITOGRAPHIE
La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER
Documentation contre deux timbres

AUTOS (Vente)

A CEDER cause maladie 500 NF 5 CV Rosengart refaite à neuf en 1950, 5.000 km. Pneus neufs. Excellent état de marche. Visible à Suresnes. Tél. : ROB. 42-86

créée par les jeunes
pour les jeunes
la mode 20 ans

galeries Lafayette

- les séparables : pantalons, jupes, vestes en tissus professionnels (satin fermière, coutil boucher, bleu de chauffe, vichy...)
- le style garçon manqué,
- les tenues "judoka",
- les "kilts" importés d'Ecosse et leurs écharpes,
- les « jumpers-université »,
- les pulls marinière,
- les coiffures "Paulette - 20 Ans",
- les sacoches de receveur,
- le sac "étui de beauté", etc...

le chemisier NF 19. —
le pantalon NF 28. —

Chiquito

le cigare de tous les instants.

l'étui de 5 cigares
1,70 NF

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

La relève

La proposition d'Alfred Sauvy s'attaque au véritable problème de la gauche : assurer la relève de de Gaulle. De Gaulle est actuellement un mal nécessaire : plutôt que de s'épuiser dans une lutte stérile pour le moment, il vaut mieux préparer sa succession, préparer la démocratie nouvelle qu'après lui il faudra instaurer puis défendre.

Deux suggestions cependant :

— *Pourquoi limiter les critiques à dix personnalités ?* Tout le public de « L'Express » est concerné par cette ébauche de programme. Il sera plus profitable de l'associer à son élaboration plutôt que de lui faire lire un travail achevé, conçu et rédigé en dehors de lui. La Gauche semble disposer encore d'un long délai pour polir et mettre au point son programme. Qu'elle en profite ! Certaines suggestions seront irréalisables : il faudra dire pourquoi. D'autres paraîtront prématurées : il faudra l'expliquer et en discuter. Quant à celles qui seront retenues, il conviendra d'en préciser les modalités d'application et de réalisation. Vous pourrez ainsi élaborer le nécessaire programme d'union de la Gauche, et aussi participer à l'éducation politique de votre public, tout en donnant une base populaire au texte définitif.

— *Et l'information ?* Une lacune dans les têtes de chapitre citées par Alfred Sauvy : l'information. L'échec de la démocratie au moment du 13 Mai provient, en partie du moins, de sa non-information. De même, le « déphasage » du public algérois est la conséquence de l'intoxication dont il est victime depuis tant d'années (*Cf.* « L'Echo d'Alger »). Tout le problème de la liberté de la presse doit être repensé en tenant compte des progrès techniques, de l'évolution du public et de l'influence considérable que le Quatrième Pouvoir a prise dans le monde moderne. La télévision, la radio, le cinéma doivent être utilisés pour une éducation permanente du public, éducation menée en dehors de tout esprit partisan. Une information bien faite aidera à la solution d'un grand nombre de problèmes. Sans elle, il est inutile de songer à instaurer une démocratie véritable.

C. N...,
Sarcelles (Seine-et-Oise).

[*Nous transmettons à M. Alfred Sauvy qui est au travail et qui compte nous donner son premier article début mars.*]

L'unité de la gauche

Sans doute avez-vous raison de vous refuser à organiser le militantisme, comme vous le dites. Ce n'est peut-être pas votre travail.

Mais vous avez tort, il me semble, d'être — même si ce n'est qu'une apparence — si indifférent aux choix que pourraient faire les nouveaux venus. Il n'est pas indifférent en effet, pour l'avenir de la gauche et de notre cause, que les gens adhèrent au P. S. A. ou à la S. F. I. O., par exemple. Si, comme moi, vous pensez que la France n'a rien à gagner d'un accroissement des supporters du national-molletisme, vous devez le dire. Cela relève de l'analyse politique et non de l'organisation du militantisme, autant que l'auscultation des humeurs et l'exégèse des propos de Charles de Gaulle.

Si vous n'êtes pas d'accord, dites-le également. La gauche, dont vous regrettez qu'elle ne soit qu'un symbole, a besoin de toutes les vérités pour devenir une réalité.

Enfin, si vous acceptez l'actuelle multiplicité des formations de gauche, ce que vous faites en refusant de condamner certaines d'entre elles, en tant que partis, je crains que vous ne mobilisiez pas grand monde. La réticence des gens vient en effet de leur méfiance à l'égard de cette gauche divisée, nuancée à l'infini.

Pour ma part, j'ai choisi, et je travaille comme beaucoup d'autres à faire cesser cette multiplicité. Mais nous avons besoin de vous, parce qu'il y a beaucoup à faire.

Michel Massarand,
Paris.

Une liaison sérieuse

Verdier dit : « Nous, au P. S. A., nous estimons qu'une gauche doit combattre (de Gaulle) et préparer en même temps sa succession ». Il y a là une erreur et une incompatibilité entre ces deux propositions. On ne peut pas combattre de Gaulle et *en même temps* préparer sa succession. Au contraire, tout parti qui le combattrait actuellement s'éloignerait de sa succession.

Mais ne voyez-vous pas la popularité de de Gaulle ? Le Français, actuellement, et vous le savez, ne pense pas politique, il pense de Gaulle. Une preuve : le fameux discours du 29 janvier. Il est certain que, quoi qu'eût dit de Gaulle, le pays l'eût suivi. La France, séduite au début par le brillant guerrier, commence maintenant à l'aimer : ce n'est plus une toquade, c'est une liaison sérieuse.

Dans ces conditions, la Gauche, si elle voulait être *pratique*, « les choses étant ce qu'elles sont », se résignerait à dire, comme l'écrivait Jacques Fauvet dans « Le Monde » : « God save the King ». Mais surtout, elle s'activerait à en recevoir la succession, en faisant en sorte qu'il n'y ait pas entre de Gaulle et elle un hiatus énorme. Que le pays trouve normal, logique, de passer de de Gaulle à la Gauche qui en serait la suite évidente. Et cela, en mettant en relief le côté gauche de la politique de de Gaulle (il y a tout ce qu'on veut dans cette politique !) et également en appuyant sur ce qu'elle a d'anti-droite. Plus les liens de parenté seraient évidents et plus la succession serait facile.

H. B...,
Paris.

Battre le rappel

Approuvant complètement votre méthode directe d'investigation et votre jugement de bon sens qui met le Français de la métropole au pied du mur, en lui révélant, preuves en main, les machinations et les ambitions secrètes de certains politiciens et chefs militaires, en même temps que les obstacles naturels, matériels et moraux de la pacification indigène, je crois de mon devoir de vous exprimer, avec mon approbation, mes félicitations pour votre courageuse critique, impartiale et neutre.

Elle m'a permis de comprendre et d'apprécier la série de faits et d'événements, qui apparaît absolument chaotique, incohérente et inexplicable, au Français moyen, loyal et réaliste, ignorant et étranger à l'imbroglio secret, et qui constitue la majorité de la population métropolitaine.

Bravo, donc, d'avoir osé lever le voile et dénoncer les erreurs, les turpitudes, les vrais mobiles des acteurs de cette tragédie algérienne qui a déjà tant coûté en vies humaines et en argent à la France.

La plupart des Français moyens, ignorants des dessous de l'affaire, hésitent à prendre parti ; une autre portion de ces Français, peut-être plus nombreuse encore, s'en f... royalement, accaparée par des intérêts et le train-train machinal, matérialiste de l'existence, ou aveuglés, peut-être, par un sectarisme ne souffrant aucune discussion de bon sens.

Mais, vous le savez, dans tous les grands tournants de l'histoire humaine, surtout celle de la France, il y eut toujours une minorité militante, assez courageuse pour oser agir et transformer les faits et les hommes, en un mot, récrire l'histoire, selon la vérité.

Actuellement, cette minorité, si elle a le bon sens, le loyalisme et le désintéressement patriotique pour elle, n'a guère les moyens de se révéler, se grouper et agir, trop de divisions partisanes, confessionnelles, politiques, sociales et même raciales, la paralysent, même dans une simple manifestation théorique...

Ce serait à un organe comme le vôtre qui a su demeurer neutre, impartial, dans la justice, le bon sens et la raison, qu'il appartiendrait de battre le rappel des bonnes volontés et de grouper dans une formation apolitique, aconfessionnelle, neutre et libérale, tous ceux qui aspirent à changer la direction des événements pour celle de la droiture, du bon sens, avec les moyens et possibilités pratiques réelles actuels.

M. C...,
La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Gloire à de Gaulle !

Je ne puis pas comprendre qu'il y ait un seul Français (à l'exception des communistes) qui soit d'avis contraire.

Dans l'Histoire, nous avons vu des hommes qui ont sauvé leur pays une fois seulement. De Gaulle a sauvé la France deux fois !...

S'il avait échoué à Alger, c'était pour nous la catastrophe et la ruine. Nous aurions eu M. K. et Cie.

De Gaulle terminera la guerre en Algérie à son heure, j'en ai la certitude.

Vive de Gaulle ! Vive la France !

G. J...,
patriote lorrain.

Le syndicalisme étudiant

Nous espérons que « L'Express » est toujours pour une politique de la jeunesse. Dans celle-ci, les étudiants ont un rôle certain à jouer ; aussi, il était normal que vous en parliez et que vous citiez leur organisme syndical.

Mais la façon dont vous reproduisez l'interview « d'un responsable de l'U. N. E. F. » laisse penser que vous avez une conception pour le moins particulière du syndicalisme étudiant ; en effet, vous semblez confondre deux choses distinctes : syndicalisme et partis politiques.

Contrairement aux autres organismes syndicaux, la grande force du mouvement étudiant est son unité. Celle-ci suppose donc une démarcation entre le syndicalisme et les partis politiques. Jusqu'ici, cette démarcation a toujours été respectée par l'U. N. E. F. Les adversaires lui attribuent, certes, des prises de position « politiques ». Ne lui a-t-on pas reproché telle ou telle motion sur les incidences du problème algérien, comme les tortures ou l'arrestation d'étudiants musulmans.

Mais, en agissant ainsi, le syndicalisme étudiant n'a fait que respecter ses propres principes, au nombre desquels la « Charte de Grenoble » prévoit « la défense de la liberté contre toute oppression ». En effet, le syndicalisme étudiant a une personnalité propre. Ses prises de position ne sont pas dues au fait que, « du P.C., au M.R.P., tout le monde nous soutient », mais à sa raison d'être : la prise de conscience par les étudiants de leurs droits et devoirs, leur droit à une amélioration de leurs conditions de travail , et leur devoir en tant que « jeunes travailleurs intellectuels » de propager la culture, de défendre la liberté et de rechercher la vérité.

François de Bez, Michel Caman, Bernard Ravanas,
Marseille.

Lettre d'un agriculteur

Enfin, vous avez compris beaucoup de nos problèmes. Je le dis à propos de l'article de M. Bosquet, dans votre numéro 450. Mais vous n'insistez pas assez sur un point essentiel : la réforme nécessaire des circuits de distribution.

Si, par l'amélioration des méthodes de culture, nous, paysans, abaissons de 20 à 15 francs le prix du kilo de tomates, le consommateur ne continuera-t-il pas, de toute manière, à le payer 80 francs ?

Aussi, tout l'effort de modernisation ne doit plus porter exclusivement sur le matériel d'exploitation ; il nous faut surtout, maintenant, des marchés-gares équipés de chambres froides, bien desservis par rail ou par route, administrés par des fonctionnaires (il faut en venir là) compétents. Il faut surtout développer partout, sous toutes ses formes, la coopération.

De grands progrès ont été accomplis dans la production ou la transformation collective des produits ; mais un immense effort reste à accomplir dans la vente en commun : il s'agit de ne plus être exploité par le « commerce ».

Je viens d'apprendre les événements d'Amiens. Je connais peu les paysans du Nord, mais soyez assurés que les paysans du Midi ne crieront pas : « Algérie française ! ».

R. A...,
cultivateur,
Bagnols-sur-Cèze (Gard).

Un Breton de Brazzaville

J'ai longtemps hésité avant de vous écrire ceci. Par les temps que nous vivons, il n'est pas tellement recommandé à un officier d'avoir de *mauvaises* lectures ni de prétendre être vivement intéressé par « L'Express »...

Cependant, vous avez abordé, dans le n° 449, un sujet qui me touche de près lors de votre reportage sur la Bretagne.

Quelques compatriotes m'ont écrit de Bretagne et du Maroc pour me dire leur indignation devant votre jugement. Pourtant, je sais bien que vous n'avez vu les choses que trop justement. Oui, la Bretagne s'arsouille, la Bretagne est sale, la Bretagne se meurt.

Je suis sûr que vous avez été témoin de tout ce que vous avez dit et vous remercie de votre témoignage. Il faut qu'en France on sache qu'il y a un pays sous-développé à quatre cents kilomètres de Paris, et que ce pays ne jouit d'aucun plan de Constantine. « C'est beau, c'est grand, c'est généreux, la France », quand ça aide les Baya et les Topinambou. Nous voudrions bien aussi que les Bretons soient parfois des Français à part entière autrement que pour aller au casse-pipe ou fournir les p... de Paris ou de Marseille.

La question qui se pose aujourd'hui est celle-ci : est-ce Ferhat Abbas qui a raison, et l'affreux moyen qu'il a choisi est-il le seul pour obtenir un plan de Constantine ?

Lt T. J...,
Brazzaville.

A quoi bon la bombe ?

La bombe atomique française vient d'éclater. On n'a lu ou entendu ces derniers temps, à ce sujet, que les explications béates des techniciens ou la satisfaction vaniteuse de Français qui voient dans cette réalisation une preuve de la « grandeur » de leur pays.

Je tiens à vous dire qu'il y a beaucoup de gens qui sont d'un avis différent et réfléchissent aujourd'hui aux nombreux problèmes que soulève la construction d'armes nucléaires : qui ces armes peuvent-elles protéger alors qu'on n'ose pas les lancer, à moins d'accepter le suicide ? Comment ces armes pourraient-elles assurer la défense de la liberté, de la justice, du respect de l'homme, alors que, par nature, elles sont la négation de tout cela ? Etc.

J'espère que vous ne laisserez pas passer l'explosion de cette bombe sans rappeler à vos lecteurs la responsabilité qu'elle représente pour eux et les nombreux problèmes humains sur lesquels elle attire l'attention.

Paul Sempé,
capitaine au long cours,
Marseille.

La vraie grandeur

Comme le disait récemment un député algérois au sujet des métropolitains, je dois être « complètement déphasé ».

Loin de susciter le moindre enthousiasme, la moindre fierté, l'explosion de la bombe atomique française me remplit d'amertume, d'inquiétude, et même de colère. J'espère bien tout de même ne pas être le seul à penser ainsi. D'après de nombreuses réflexions entendues dans la rue, dans le train, etc., il semble bien que beaucoup de Français ne partagent pas le « complexe de panoplie » de certains généraux ! Il est évident qu'on a, en haut lieu, de bonnes raisons de refuser 2 ou 3 % d'augmentation aux fonctionnaires si l'on envisage sérieusement de stocker des bombes A et même des bombes H !...

Encore faudrait-il expliquer aux intéressés que le fait d'obtenir un strapontin au club atomique est plus important que l'accroissement (je dirai même *le maintien*) du niveau de vie...

Cependant, rien n'est perdu encore. Tout dépend de ce que va faire à présent le gouvernement. Ou bien nous continuerons les expériences, et alors la responsabilité de la France sera écrasante et je ne serai pas fier d'être Français, car les trois Grands du club atomique qui ont interrompu leurs expériences depuis quinze mois, recommenceront le cycle infernal... Ou bien nous renoncerons volontairement à soulever d'autres champignons atomiques et nous mettrons tous nos efforts au service de l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, invitant les « super-Grands » à nous imiter. C'est cela le chemin de la vraie grandeur.

Jean Reyt,
Paris.

→

La lettre de « L'Express »

QUELLE que soit sa nationalité, nous ne pourrons jamais nous réjouir de la naissance d'une bombe. S'y résigner, chercher ce que l'événement pourrait contenir de positif, passe... Mais s'enorgueillir, mais pavoiser !

Qu'y a-t-il donc d'admirable dans cette affaire ? La performance des techniciens français ? Ils ont donné, heureusement, d'autres preuves de leur compétence. Il y a quelque chose de quasi injurieux dans les éloges qui leur sont soudain décernés.

Pourquoi les Français auraient-ils échoué là où les Anglais ont réussi il y a sept ans, là ou, selon les experts américains, onze nations parmi lesquelles les deux Allemagnes pourraient réussir ?

Les techniciens français ont reçu commande d'une bombe. C'est donc à la réalisation de cette bombe qu'ils ont appliqué leur science, leur énergie, leur temps. Et plus que les milliards nécessaires à une telle expérience, et à celles qui suivront, c'est peut-être ce capital d'intelligence, ce capital humain si précieux qu'il est le plus grave de dilapider alors qu'il pourrait s'investir dans la recherche constructive.

TRANSFORMER en victoire ce monstrueux produit d'un monstrueux accouplement, celui de la science et de la mort, alors que la bombe française est un constat d'échec pour l'humanité, capable de tout sauf de construire la paix, non ! C'est de la confusion mentale.

Jamais une bombe ne plaidera pour ses créateurs.

De là à s'en servir pour condamner la France et la France seule, il y a un pas qui a été bien aisément franchi par d'hypocrites procureurs. L'explosion atomique de Reggane est la 211e que le monde ait enregistrée depuis quinze ans. Aussi fâcheux que puissent être ses effets, on a quelque peine à imaginer qu'ils dépasseront ceux des 132 essais américains, des 55 essais soviétiques, et des 21 essais britanniques qui l'ont précédée. Et pourquoi l'éventuelle leucémie d'un Africain serait-elle plus épouvantable que celle d'un Japonais ou d'un Sibérien ?...

Séchons ces larmes de crocodile.

Ce qui angoisse, dans cette bombe, c'est sa descendance.

On sait que théoriquement il ne s'agit pas d'une arme militaire mais d'une arme politique, mise en chantier par la France pour nous permettre de peser sur les négociations concernant le désarmement atomique.

MAIS pratiquement, que nous laisse-t-on prévoir ? Que la France va elle-même s'engager sur la voie de l'armement atomique, avec tout ce que cela suppose de sacrifices financiers. Quels que soient ces sacrifices (voir l'article d'Albert Ducrocq, p. 15) il reste cependant exclu, au dire des spécialistes, que la France dispose jamais d'une « force de frappe » comparable aux forces soviétique ou américaine et qui lui restituerait les moyens d'une diplomatie de conquête.

Non. Ce que l'on peut espérer — si l'on ose dire — c'est, d'ici quatre ou cinq ans, la constitution d'un stock de bombes et des véhicules nécessaires pour les délivrer. Ce que possède aujourd'hui la Grande-Bretagne.

Munis de cet instrument, qu'en ferons-nous ? Un moyen de pression sur les autres nations pour les obliger à régler, par la discussion pacifique, les conflits d'intérêts qui peuvent les opposer ou nous opposer à elles ?

Peut-être.

Mais le monde n'est pas réduit à un jeu entre quatre puissances. Si l'expérience française ne coïncide pas très rapidement avec une initiative de notre gouvernement vers le désarmement atomique, elle risque d'avoir l'effet inverse.

Je vous laisse à penser de quel sommeil nous dormirions si nous savions que l'Allemagne, le Japon et la Chine édifient à leur tour des arguments atomiques pour soutenir la conversation.

Françoise Giroud.

L'indemnité pour charges militaires

Je lis avec stupéfaction dans « L'Express » votre entrefilet sur les soldes des officiers.

Je me suis aussitôt renseigné et j'ai appris que l'indemnité pour charges militaires des officiers subalternes (de sous-lieutenant à capitaine) variait de 81 N.F. par mois (célibataire logé) à 208,50 N.F. (marié, 3 enfants, non logé), au lieu de 1.357 N.F., chiffre que vous indiquez.

Au surplus, l'indemnité pour charges militaires ne constitue en aucune façon un supplément de solde. Elle est simplement destinée à compenser les frais d'uniforme et, dans une bien faible mesure, le fait que l'officier est à la disposition de l'Etat vingt-quatre heures par jour et trois cent soixante-cinq jours par an, et qu'il est soumis à d'innombrables mutations.

Dans l'intérêt de la vérité, je vous demande de bien vouloir rectifier dans le prochain numéro de « L'Express » et à la même place, les indications erronées que vous avez données aujourd'hui dans l'entrefilet intitulé « Mise au point ».

Général G. GEORGES-PICOT.

« La Jaune et la Rouge » rectifie

Le numéro de « L'Express » du 11 février 1960 a publié deux textes, l'un à la page 4 sur le sujet « Ce que gagnent les officiers », l'autre à la page 6, intitulé : « Une mise au point sur le traitement des officiers », qui se réfèrent l'un et l'autre à une étude parue dans le numéro du 1er février 1960 de la revue « La Jaune et la Rouge », publiée par l'Association des anciens élèves de l'Ecole polytechnique, sur les « soldes, traitements et indemnités militaires ».

Ces deux articles commentent les chiffres indiqués par nous pour l' « indemnité pour charges militaires, taux *mensuels* ».

Par un malencontreux lapsus, le mot *mensuels* a été imprimé dans notre revue à la place du mot *annuels*, et nous comprenons que ces chiffres aient provoqué la stupeur de votre correspondant et le commentaire de votre rédacteur.

Les intéressés, lecteurs auxquels notre revue est principalement destinée, auront rectifié d'eux-mêmes, mais il n'en reste pas moins que les commentaires auxquels votre article a donné lieu dans vos colonnes devraient être rectifiés et nous vous serions reconnaissants de bien vouloir publier dans votre prochain numéro la présente rectification.

Georges CHAN,
délégué général
de l'Association des anciens élèves
de l'Ecole polytechnique.

[*Lire, en page 6, « Le traitement des officiers ».*]

Malaises

Ce n'est pas la vanité blessée du Genevois qui parle. J'avais aimé l'article de Jean Cau, si lucide, sur le procès Jaccoud. La « démonstration fascinante » de Me Floriot me choque parce que c'est une plaidoirie répondant à un réquisitoire que vous n'avez pas publié. Le lecteur français qui n'aura lu que ce texte viendra à douter de la bonne administration de la justice ici. Me Floriot se rend, en outre, coupable de certaines inexactitudes que les jurés auront sans doute remarquées, mais qui faussent le débat dans l'opinion du lecteur.

Dans cette tragédie pleine de « malaises », il y a aussi eu celui de la venue à Genève d'un avocat français, qui a fait qu'une partie de la presse française a considéré ce procès comme une rencontre sportive.

André THOMANN,
Genève.

Une œuvre de justice

L'article de Me René Floriot m'a passionné, et il me semble que vous avez fait œuvre de justice en lui donnant une place importante.

P. L.,
Rennes.

Les illustrés d'enfants

J'ai été particulièrement intéressée, dans notre numéro du 4 février 1960, par votre enquête fouillée sur les illustrés d'enfants.

Vos conseils sont pertinents ; cependant, il est une revue pour enfants, écrite et illustrée par des enfants de nos écoles, que je place au-dessus de toute autre pour son contenu éducatif et sa valeur artistique : j'ai cité « La Gerbe », éditée par l'Institut coopératif de l'Ecole moderne. Vous pouvez demander quelques spécimens à M. Freynet, place Bergia, à Cannes (Alpes-Maritimes).

J. MONNIER,
institutrice,
Pralognan-la-Croix (Savoie).

L'inédit de Jaurès

Le texte inédit de Jaurès sur le socialisme et le christianisme, découvert par Michel Launay et publié par « L'Express », a fait et fait encore l'objet de nombreuses controverses philosophiques et historiques dont le Courrier des lecteurs de « L'Express » a en partie rendu compte.

Pour la Société d'études jaurésiennes qui veut promouvoir une connaissance scientifique de l'œuvre et de la pensée de Jaurès, la première tâche était évidemment d'assurer au texte une datation précise.

Les suggestions faites par plusieurs membres du Conseil d'administration de la société et mes recherches personnelles nous permettent aujourd'hui de le faire. Cette méditation philosophique date de l'été 1891, et très vraisemblablement du mois d'août. La référence décisive, une interview de Vaillant par Xavier de Ricard, a, en effet, été publiée dans « Le Radical » le 21 juillet 1891.

Le texte est donc contemporain des deux thèses de Jaurès, publiées cette même année à Toulouse où il était chargé de cours à la Faculté (et adjoint au maire). Nous y retrouvons ses deux préoccupations essentielles : l'idéalisme, qui imprègne sa thèse principale ; le socialisme (« De Luther à Marx »), objet de sa thèse secondaire.

Antérieur à l'adhésion explicite de Jaurès au socialisme, qu'on peut dater de la fin de 1892, ce travail évoque déjà le futur député de Carmaux. Il n'en est pas moins profondément influencé par la formation philosophique de Jaurès et la résurgence, vers 1890, du catholicisme chez plusieurs de ses condisciples intellectuels.

Réfléchissant sur ces problèmes à la fin de sa vie, Jaurès eût-il pensé autrement ? Se fût-il, tout au moins, autrement exprimé ? Le débat, pour le moment, reste ouvert.

Madeleine REBÉRIOUX,
ancienne élève de l'E. N. S.,
agrégée de l'Université,
vice-présidente de la Société
d'études jaurésiennes.

La Cité catholique n'en veut pas

Dans l'extrait de « Secrets d'Etat », de J.-R. Tournoux, publié le 4 février par « L'Express », celui-ci écrit : « Le commandant Lassauzet (...) est l'un des fondateurs de « La Cité catholique »... Le général Chassin milite aussi à « La Cité catholique ».

L'association « La Cité catholique », considérant,

« que ces affirmations sans fondement sont susceptibles de créer à la requérante un préjudice moral considérable »,

fait sommation de faire savoir que : 1° Le commandant Lassauzet n'est pas un fondateur de « La Cité catholique ». Il n'appartient, n'a jamais appartenu ni à sa direction ni même à son conseil. Il ne dirige et n'a fondé aucun de ses cercles ou cellules ; 2°) s'il est vrai que le général Chassin a bien voulu honorer de sa présence une journée du congrès de « La Cité catholique », il y a quatre ans, à Orléans ; s'il est vrai qu'il a bien voulu revenir un matin assister à notre congrès à Issy, en juillet dernier, il est inexact d'avancer que le général Chassin « milite... à la Cité catholique ».

« Il n'appartient en effet à aucun de ses rouages, pas plus à sa direction ou à son conseil qu'à son moindre cercle d'étude. Il n'a jamais pris la parole chez nous. »

[*La lettre de « Cité catholique » ressemble fort à un exercice de vocabulaire :* 1) *Le général Chassin ne milite pas à « Cité catholique », mais participe aux grandes activités de l'association. A un mot près, c'est bien ce que nous voulions dire ;* 2) *Le commandant Lassauzet ne compte pas légalement parmi les fondateurs de « Cité catholique ». Cependant, nous avons toujours entendu le commandant Lassauzet — qui est en voyage actuellement et que nous n'avons pu joindre — nous déclarer qu'il avait participé à la fondation de « Cité catholique ».* — J.-R. T.]

La mort d'Antonin Artaud

En réponse à la lettre de l' « Association des Amis de l'œuvre d'Antonin Artaud », publiée dans notre courrier du 23 décembre 1959, qui mettait en cause un numéro de « La Tour de feu », M. Pierre Boujut, directeur de cette revue, écrit :

« Le n° 63-64 de « La Tour de feu » : « Antonin Artaud ou La Santé des poètes » ne présente pas un point de vue unilatéral, mais un ensemble de contradictions vivantes...

« La Tour de feu » n'est donc pas responsable des commentaires axés sur un seul point de son enquête. Par exemple, s'il est incontestable qu'Artaud manifesta pendant un certain temps, par ses écrits et par ses actes, une foi catholique profonde, ce fait ne doit pas être présenté sans rappeler parallèlement qu'en d'autres circonstances il ait dit, avec sans doute la même sincérité, avoir « toujours abominé le Christ ».

« Si « La Tour de feu » n'a pas publié la précision que « Les Amis d'Artaud » donnent aujourd'hui sur les conditions de la mort de celui-ci, ils n'ont à s'en prendre qu'à eux seuls... Plusieurs d'entre eux, sollicités instamment par « La Tour de feu » en vue de participer à son numéro, *ont refusé !...*

« Quant à la « censure exercée par les ayants droit », elle n'existe pas de la part de la famille...

« Enfin, « La Tour de feu » souhaite, sans la moindre restriction, que tous les inédits d'Artaud soient publiés, et elle a même l'orgueil de penser que, si cette publication a lieu un jour prochain, ce sera, en partie, grâce au mouvement de vérité et d'apaisement qu'elle a voulu susciter par la publication de ce numéro. »

Pierre BOUJUT,
directeur de « La Tour de feu »,
Jarnac (Charente).

Une tâche difficile

Métropolitain transplanté en Algérie, j'apprends avec douleur dans la dernière édition de « L'Express » que Paris et Alger ne sont pas « sur la même longueur d'ondes ».

A mon humble avis, ce n'est pas uniquement à l'information et à la presse métropolitaines que sont hermétiques les esprits algérois, mais aux mœurs et à la langue elles-mêmes.

En Algérie depuis deux années, je ne sais plus exactement la signification des mots.

Tous mes remerciements vont à « L'Express » pour l'écho français qu'il m'apporte chaque semaine. Je souhaite de toute la force de mon âme que la tâche difficile qu'il entreprend soit couronnée de succès et aboutisse à un résultat profond et fécond.

J.-Marcel COULLET,
Aïn-Taya (Alger).

Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs du Nord :*

— Le 24 février, à 20 heures, au Café du Centre (place d'Armes), le Groupe des Amis de « L'Express » de Valenciennes organise une réunion à laquelle vous êtes cordialement invités.

— Le 25 février, à 20 h. 30, à la Bourse du travail de Caudry (rue de Saint-Quentin), grande conférence publique sur « Le problème laïque », avec Harris Puisais.

● *A l'attention des lecteurs de la Loire-Atlantique :*

— Le Groupe des Amis de « L'Express » vous prie d'assister à la réunion de Nantes, le 20 février, à 20 h. 45, Café de l'Avenir (place du Commerce), au cours de laquelle Guy Desson, ancien député, prendra la parole.

● *A l'attention des lecteurs des Landes :*

— Un Groupe des Amis de « L'Express » se constitue actuellement à Arcachon. Tous les lecteurs intéressés sont invités à se mettre en rapport le plus tôt possible avec M. Georges Frèze, Lycée de Grand-Air, à Arcachon.

● *Amis de « L'Express » de la région parisienne :*

Réservez votre soirée du vendredi 26 février pour assister au grand meeting de la Mutualité, avec Edouard Depreux, Gilles Martinet et Serge Mallet.

Forums régionaux

Les Forums régionaux vous invitent à la conférence-débat qui aura lieu le vendredi 19 février, à 20 h. 45, salle des Concerts du Mans. M. René Dumont parlera sur le thème : « L'Agriculture française, la faim du monde et les pays sous-développés ».

Conférences

La section locale du P. S. A. de Villefranche-sur-Saône organise une réunion publique, salle des Conférences, le jeudi 18 février 1960, avec la participation de G. Suffert.

ALGÉRIE, FÉVRIER 60

par Pierre MENDÈS FRANCE

LA presse laissant prévoir depuis le début de la semaine une déclaration « importante » de M. Ferhat Abbas, chacun, à Paris et à Alger, attend cette déclaration comme si tout devait en dépendre. J'avoue ne pas comprendre cette détestable habitude qui consiste à espérer de l'adversaire la modification d'une situation sur laquelle c'est à nous qu'il appartient d'agir sans délai, sans autre souci que celui de rechercher la voie conduisant le plus sûrement et le plus rapidement possible vers la paix, dans des conditions qui préservent tous les intérêts de la France.

Quelle est cette situation ?

LES mesures de redressement qui viennent d'être prises en Algérie constituent un ensemble sans précédent.

Sans doute, on pourrait dire qu'un grand nombre de ces mesures interviennent bien tard; que si l'on n'avait pas renvoyé le général Faure en Algérie, voici quelques mois à peine, il n'aurait pas été tellement difficile de l'en retirer ces jours-ci ; que si l'on n'avait pas distribué tant d'armes aux Unités Territoriales, la question de leur désarmement ne se poserait pas ; que si l'on n'avait pas laissé intoxiquer à ce point les Français d'Algérie (aussi bien par la presse que par la radio locales), on aurait évité cette crise et les morts du 24 janvier et la prolongation de la guerre.

Sans doute encore pourrait-on dire que toutes les mesures récentes ne sont pas également satisfaisantes ; que la réforme de la procédure militaire comporte des dispositions véritablement révoltantes (1) ; que malgré les apparences, ce n'est pas un progrès de muter tel militaire factieux pour le remplacer par tel fonctionnaire dont l'orientation politique est très exactement la même, etc.

Il n'en reste pas moins que le bilan des mesures d'épuration est positif. Elles marquent une volonté de reprise en main qui contraste avec les continuelles abdications antérieures, celles de la IVe aussi bien que celles de la Ve République.

C'EST heureusement ainsi qu'elles ont été comprises par la population musulmane — pour laquelle l'arrestation de M. de Sérigny a infiniment plus de signification que tous les discours sur l'autodétermination. Non pas qu'elle se désintéresse du droit de décider un jour de son propre sort ; mais parce qu'elle est payée pour savoir que des promesses, fussent-elles généreuses, faites à Paris par le gouvernement, ont beaucoup moins de portée et de valeur que des actes sur place lorsqu'ils manifestent la volonté effective d'en finir avec la politique du passé.

Depuis des années, je n'ai cessé d'affirmer qu'il faut avant tout démontrer aux musulmans d'Algérie que la France entend vraiment mettre un terme à leur assujettissement, à l'injustice de leur sort et que, s'il le faut, elle imposera les transformations nécessaires, à ceux qui y feraient obstacle. J'ai toujours pensé qu'il fallait donner aux Algériens la preuve irrécusable de cette volonté, non pas par des paroles, mais par des actes, des décisions significatives appliquées sans faiblesse ; et que cela susciterait chez eux un espoir nouveau et provoquerait un choc psychologique, condition préalable au dialogue souhaité entre eux et nous.

Ce choc psychologique, il vient d'être créé par quelques décisions énergiques. Aux provocations des fanatiques de « l'Algérie française », le général de Gaulle a répliqué par des mesures qui ont entraîné, tous les témoins le confirment, une réaction profonde chez les musulmans.

La condition préalable est remplie et dès lors la paix devient possible si le nouveau climat est mis à profit aussitôt, si les décisions de fond interviennent sans retard. Mais il serait dramatique que les espoirs ranimés soudainement par l'attitude résolue du Président de la République soient déçus une fois encore. Il faut montrer aux Algériens que, le pouvoir étant libéré des entraves qui le paralysaient, le débat peut s'ouvrir enfin.

A quoi d'ailleurs servirait d'avoir muté quelques généraux et colonels, d'avoir mis quelques ultras hors d'état de nuire, s'il n'en résultait aucun changement dans la politique suivie ? En revanche, ouvrir maintenant la discussion avec les nationalistes algériens sur le cessez-le-feu et les conditions d'application de l'autodétermination dont le principe est admis de part et d'autre, c'est prouver de manière indiscutable que les promesses, cette fois, seront tenues et que nous voulons rétablir la paix au plus tôt, dans le cadre même de la déclaration du 16 septembre.

Pour « l'Algérien moyen », habitué aux scrutins frelatés et qui n'en a jamais connu d'autres (jusques et y compris les élections de 1958), les conditions de la future consultation constituent le test et le facteur décisifs. Et il est compréhensible que l'adversaire refuse de cesser le combat s'il n'a pas de garanties sur ce point. Ces garanties ne peuvent lui être fournies que par une discussion directe ; la retarder, c'est retarder la paix.

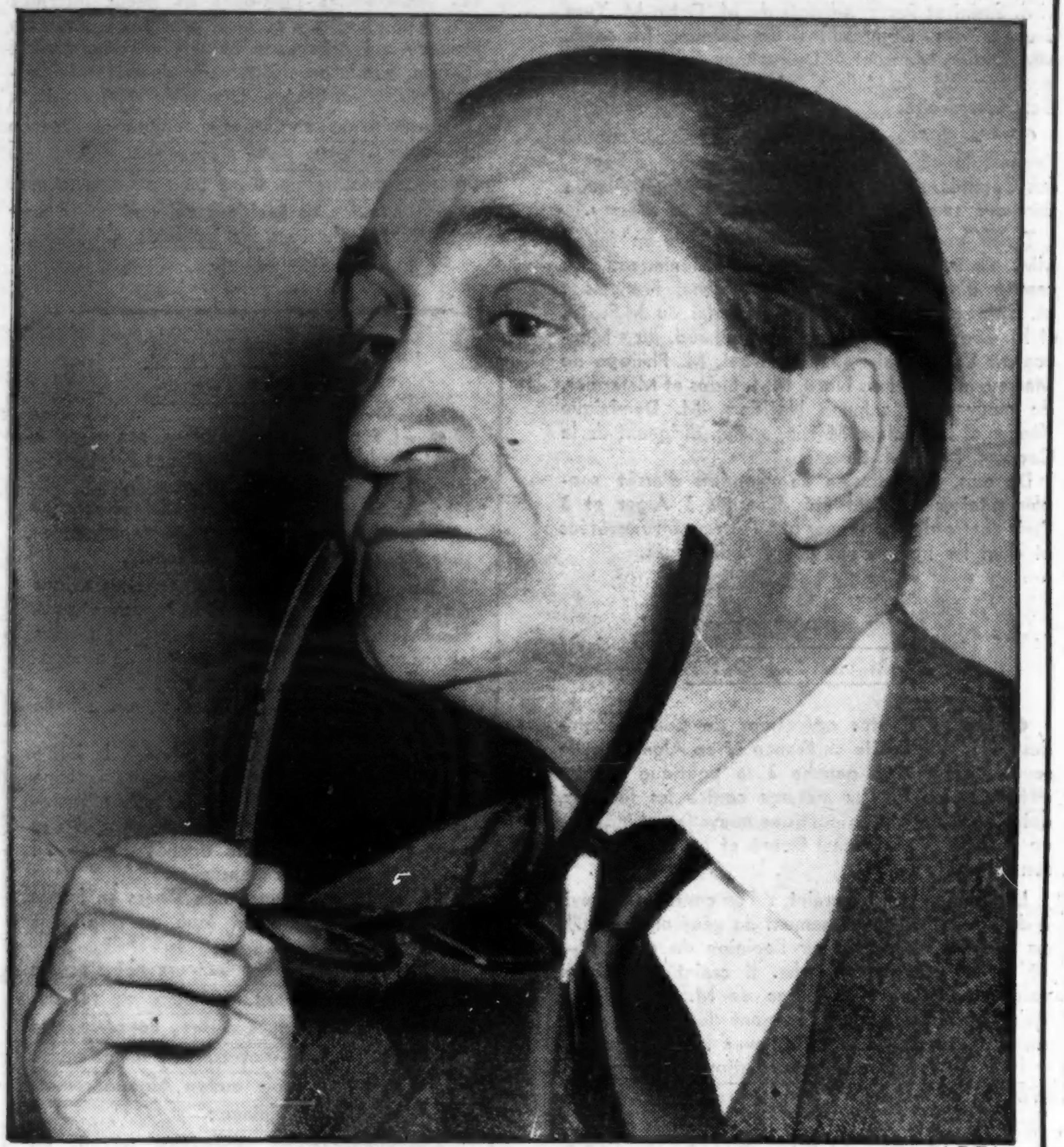
CERTAINS croient, il est vrai — jusque, dit-on, à l'Elysée — que l'on peut mettre à profit le mouvement d'espoir qui se manifeste aujourd'hui et le crédit du général de Gaulle sur les musulmans pour tenter d'imposer une autre procédure, une autre solution. C'est à cela que correspondent les projets tendant à avancer brusquement les élections cantonales (comme si l'on ne savait pas encore ce que sont ces élections en pleine guerre), à préparer une sorte de découpage du territoire, etc. C'est s'engager dans une voie au bout de laquelle il n'y a plus ni véritable autodétermination ni négociation, sinon avec quelque Bao-Daï de sous-préfectures.

Des tentatives de ce genre, on en a fait dix fois en Indochine, en Tunisie, en Algérie même. Elles ont toujours échoué. L'intuition populaire ne s'y trompe jamais. Elle reconnaît aussitôt les tricheries, elle distingue sans erreur les « astuces » des solutions vraies.

Il suffirait, au surplus, que la rébellion condamne les expériences auxquelles on se livrerait pour que celles-ci perdent aussitôt toute signification, car chacun saurait alors que la guerre n'est pas finie, que la paix est ajournée de nouveau.

En matière coloniale, la vérité et la probité sont les seules armes finalement efficaces. Une occasion vient d'être créée dont on doit se réjouir. Un climat nouveau permet d'orienter la politique algérienne vers une négociation que la France aborderait dans des conditions bien meilleures qu'avant les événements d'Alger. Il faut soutenir tout ce qui sera fait pour assurer le succès. Mais il faut en même temps dénoncer les fausses habiletés qui enfonceraient la France plus encore dans la guerre au moment où la paix est peut-être à portée de la main.

P.M.F.



(A.D.P.)

M. PIERRE MENDÈS FRANCE.
« Les seules armes finalement efficaces. »

(1) Celles-là mêmes que réclamait le général Massu dans son interview fameuse.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE BILAN DE LA RÉPRESSION DU COMPLOT

● Quel est, après trois semaines d'instruction, le bilan des dossiers ouverts pour « atteintes à la sûreté de l'Etat », tant à Alger qu'à Paris ?

Vingt-deux personnes sont inculpées et écrouées (ou sur le point de l'être) à Paris : les députés Lagaillarde et Biaggi, M. Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger », le commandant Sapin-Lignières, ex-commandant des Unités Territoriales d'Alger, M. Jean Demarquet, ex-député poujadiste, le docteur Lefèvre, dirigeant du « Mouvement Corporatiste », M. Feral, d' « Assistance et Protection », MM. Susini et Perez, adjoints de M. Ortiz, M. Yves Gignac, des Commandos de l'Union française, MM. Didier, Marquet et Desruennes, impliqués dans le « complot de Lille », et de jeunes militants d'extrême-droite.

Cinq inculpés sont en liberté provisoire : le député Kaouah, le colonel Langlade, M. Georges Sauge, des Comités civiques, Mmes Dion et Marie-Claude Girardin, secrétaires de M. Philippe de Massey.

Treize personnes sont inculpées mais en fuite : MM. Ortiz, Laquière, Trappe et Meningaud, du comité directeur du « Front National Français », M. Robert Martel, dirigeant national du M.P. 13, et M. Crespin, son adjoint, M. Michaud, du « Mouvement Universitaire », M. Marqui, M. Philippe de Massey, industriel du Nord, MM. Sidos et Malardier, du mouvement « Jeune Nation », M. Dominique Venner et le docteur Martin, ancien dirigeant de la Cagoule, M. J.-M. Sannes.

De plus, une dizaine de mandats d'arrêt supplémentaires auraient été décernés à Alger et à Paris contre des personnes qui n'ont pu être arrêtées et dont les noms n'ont pas été divulgués.

UN PROJET DE M. MICHEL DEBRÉ

● Les différentes opérations de police contre des milieux de droite en France et en Algérie, et le soutien accordé à gauche à la politique d'autodétermination et aux mesures contre les factieux, ont créé une situation politique nouvelle qui inquiète en particulier M. Michel Debré et les membres de son Cabinet.

Le Premier ministre craint, si l'on continue de sévir à droite, que le gouvernement du général de Gaulle ne paraisse s'appuyer sur l'opinion de gauche — et même d'extrême-gauche. Il craint surtout, en raison du voyage en France de M. Krouchtchev, qu'on ne puisse parler, s'agissant de son gouvernement, d'un contrat implicite avec les communistes.

Il étudie actuellement une solution qui permettrait d'éviter ce danger : il s'agirait de constituer une sorte de cartel gaulliste « républicain », « de Louis Terrenoire à Guy Mollet », l'U.N.R., le M.R.P., les radicaux et les socialistes, apportant au général de Gaulle une caution dont l'anticommunisme serait aussi clair que le libéralisme algérien.

« Si nous ne réussissons pas cette opération, a déclaré un ami politique du Premier ministre, nous serons forcés de frapper symboliquement à l'extrême-gauche pour faire disparaître l'équivoque ou les fausses alliances de fait. »

INQUIÉTUDES POUR LE VOYAGE DE M. KROUCHTCHEV

● Lors du dernier Conseil des ministres, le Président de la République a surpris plusieurs ministres en réitérant avec fermeté ses instructions pour que soit poursuivie la reprise en main de l'Armée, de la police et de l'administration après l'insurrection algérienne.

Les observateurs politiques les mieux informés savent cependant que ce n'est pas tant la situation algérienne qui préoccupe actuellement le général de Gaulle, que la prochaine visite du Premier ministre soviétique en France. Une série d'informations lui laisse croire qu'une véritable conjuration cherche à faire échouer cette visite à laquelle il attache une importance primordiale. Il est tenu personnellement informé de toutes les décisions qui sont prises pour la préparer et de tous les incidents qui risquent d'en compliquer l'organisation.

Le complot du Nord, dont on n'a pas pu arrêter les chefs, les complicités dont ceux-ci ont bénéficié en Belgique et en Allemagne, l'exploitation du mécontentement paysan par des agitateurs d'extrême-droite, l'activité de certains militaires mutés dans des postes de haute responsabilité à l'étranger, les campagnes de presse à propos du programme du voyage de M. Krouchtchev, tout cela inquiète l'Elysée, où on se demande si l'organisation de sabotage ne dépasse pas de beaucoup les « comités civiques » de M. Georges Sauge (lequel d'ailleurs, bien qu'il soit inculpé d'atteinte à la sûreté de l'Etat, vient d'être mis en liberté provisoire).

LE TRAITEMENT DES OFFICIERS

● « L'Express » a cité dans son dernier numéro, sur la foi de la revue des Polytechniciens « La Jaune et la Rouge » (nº 135 du 1er février 1960), une série de chiffres concernant la solde des officiers servant en métropole. Tous ces chiffres sont inexacts.

Cependant, non seulement nous les avions empruntés à une revue dont nous ne pouvions suspecter les informations, mais nous avions vérifié ces chiffres auprès d'un organisme syndical qui les avait confirmés.

Comment une telle série d'erreurs a-t-elle pu se produire ?

Nos lecteurs verront, en page 4, la lettre que la revue des Polytechniciens « La Jaune et la Rouge » nous adresse en même temps que ses excuses. Des chiffres concernant des primes annuelles ont été donnés comme s'il s'agissait de primes mensuelles.

La transposition de francs légers en francs lourds a accessoirement joué un rôle dans cette confusion.

En présentant à nos lecteurs nos sincères excuses, nous croyons nécessaire de rétablir ici la vérité. Quelques chiffres concernant la situation comparée d'officiers de même grade servant en métropole ou en Algérie remettront les choses en place :

Lieutenant-colonel célibataire servant en France :
— solde mensuelle : N.F. 1229,10 ;
— indemnités mensuelles diverses: N.F. 396.

Lieutenant-colonel célibataire servant en Algérie :
— solde mensuelle : N.F. 1.229,10 ;
— indemnités mensuelles diverses : N.F. 991,80.

Lieutenant-colonel marié, trois enfants, servant en France :
— solde mensuelle : N.F. 1.229,10 ;
— indemnités mensuelles diverses : N.F. 885,60.

Lieutenant-colonel marié, trois enfants, servant en Algérie :
— solde mensuelle : N.F. 1.229,10 ;
— indemnités mensuelles diverses : N.F. 1.631,40.

Capitaine marié, trois enfants, servant en France :
— solde mensuelle : N.F. 897 ;
— indemnités mensuelles diverses : N.F. 731,10.

Capitaine marié, trois enfants, servant en Algérie :
— solde mensuelle : N.F. 897 ;
— indemnités mensuelles diverses : N.F. 1.413,60.

Si les différentes indemnités perçues par un officier servant en Algérie peuvent doubler sa solde — et même au-delà — ce n'est donc pas le cas, contrairement à ce que «L'Express» écrivait la semaine dernière, pour les officiers servant en France.

L'U.N.R. VEUT ACHETER « L'ÉCHO D'ALGER »

● M. Louis Terrenoire se trouve actuellement en Algérie pour y organiser l'information. Le ministre veut faire de « France V » un poste de propagande gouvernementale et non plus de propagande activiste. Il placerait comme directeur l'un de ses collaborateurs, M. Paul Bodin.

Le ministre de l'Information envisagerait également le rachat, pour le compte de l'U.N.R., de « L'Echo d'Alger », journal de M. Alain de Sérigny.

LA SITUATION ALGÉRIENNE VUE DE LONDRES

● Voici l'analyse de la situation algérienne faite, dans son dernier numéro, daté du 11 février, par le bulletin confidentiel d'information des hommes d'affaires britanniques :

« Si la purge prudente de l'Armée française d'Algérie par le président de Gaulle ne s'amplifie et ne s'accélère pas, une nouvelle épreuve de force avec les colons peut être attendue dans les six mois C'est la conclusion qu'il faut tirer de l'analyse de la situation actuelle à Alger, telle que la présente un correspondant qui a quitté l'Algérie cette semaine après avoir observé de près l'insurrection. Les faits sont les suivants :

« 1) Bien que l'Armée n'ait répondu qu'à contre-cœur à l'appel lancé par le président de Gaulle le 29 janvier, il n'y a pas encore eu de véritable épuration. Moins de vingt officiers seulement ont été sanctionnés jusqu'ici. Il est clair que la sympathie pour les colons qui ont suivi Lagaillarde et Ortiz derrière les barricades et l'opposition à la politique d'autodétermination du général de Gaulle sont très répandues dans l'Armée, non seulement à l'échelon supérieur mais jusqu'à la base.

« 2) Cinq seulement des organisations extrémistes ont été dissoutes. Il en reste dix autres. Une poignée de dirigeants ont été arrêtés ou menacés d'arrestation, mais d'autres demeurent dans la coulisse, attendant que la crise de janvier se soit apaisée.

« 3) Bien que nous continuions à qualifier ces organisations « d'extrémistes », il faut savoir que la population européenne d'Algérie semble les soutenir avec une telle unanimité qu'aucune voix discordante ne se fait entendre. Il n'y a pas d'Européens modérés, identifiables en tant que tels, en Algérie.

« 4) Il y a eu et il y a encore une grande sympathie pour Lagaillarde et Ortiz dans les milieux officiels français, non seulement dans l'administration locale, mais dans les services de la Délégation générale (qui représente le gouvernement de Paris). Ceux qui approuvent les insurgés ne paraissent pas soucieux de cacher leurs sentiments.

« 5) Les associations d'anciens combattants, qui ont fourni l'armature de la démonstration, n'ont pas été dissoutes jusqu'à présent (bien que les milices territoriales l'aient été). Qui plus est, les manifestants ont caché toutes leurs armes avant de « se rendre ».

« Les principales faiblesses des extrémistes sont les suivantes :

« a) Quelles que soient ses sympathies, l'Armée a montré qu'elle n'est pas — pour le moment — capable ou désireuse de soutenir un coup d'Etat destiné à renverser la Ve République.

« b) Les extrémistes manquent d'un dirigeant dont le prestige national (c'est-à-dire métropolitain) soit suffisant. Ils espèrent le trouver en M. Soustelle, que le général de Gaulle a « démissionné » de son cabinet la semaine dernière. Mais il n'est pas sûr que M. Soustelle entre dans le jeu.

« En dépit de ces faiblesses et de l'impuissance évidente dans laquelle ils se trouveraient si l'Armée française était retirée, beaucoup d'Européens d'Algérie réclament maintenant la sécession d'avec la France. « Ce que le Ghana et la Guinée ont pu faire, nous pouvons le faire aussi » est une remarque

L'opération « Chèques-Spectacles » va s'étendre à toute la France

227 commerçants, lecteurs de « L'Express » ont déjà répondu spontanément à l'écho publié dans ces colonnes le 14 janvier. De toutes les régions de France, Belgique, Suisse et même d'Israël, ces commerçants s'offrent « avec enthousiasme » à faire cadeau à leurs clients de « CHEQUES SPECTACLES ». Ils ont compris qu'en leur donnant le moyen d'aller gratuitement voir jouer BECKET, LE DERNIER RIVAGE, CARMEN à l'Opéra, ou n'importe quel autre spectacle, tant à Paris qu'en province, leurs clients reviendraient sûrement chez eux. Déjà, plusieurs centaines de spectateurs se sont rendus gratuitement au spectacle de leur choix et signalent à leurs amis les adresses de leurs fournisseurs.

Ici même, sera publiée très bientôt, une liste des douze premiers départements où une « chaîne de commerçants » s'organise.

(Documentation sur simple demande à ANJ. 70-49 - CHEQUES SPECTACLES, 9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e.)

Communiqué.

DANS L'ORTIZCULTURE

*"... L'ombre où se mêle une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur."*

entendue fréquemment, bien que l'inexactitude du parallèle soit manifeste. On ne trouve aucun partisan, en revanche, de l'idée « fédérale » attribuée au général de Gaulle. Ce que les colons semblent espérer est de tenir la riche région côtière, où l'influence européenne est prédominante — par des moyens qu'il est difficile de préciser, puisque ce projet est manifestement voué à l'échec si la France ne passe pas sous une dictature militaire fasciste. »

LE CONFLIT JEANNENEY-BAUMGARTNER SUR LES SALAIRES

● M. Pinay, avant son départ, était en conflit avec M. Jeanneney, ministre de l'Industrie. M. Baumgartner, trois semaines après son arrivée, se trouve en conflit, à son tour, avec M. Jeanneney.

HARLEY
8, bd de la MADELEINE - PARIS-9e
POUR QUINZE JOURS SEULEMENT
COSTUME PEIGNÉ
DRAPERIE DE LUXE
A VOS MESURES
395 NF

Les raisons, par-delà les changements de personnes, sont les mêmes : M. Baumgartner, après M. Pinay, reproche à M. Jeanneney de trop bien défendre les salariés de l'Etat, particulièrement ceux du Gaz et de l'E.D.F.

Au début janvier, en effet, conformément à des engagements pris en 1957 (et qui n'avaient jamais été honorés), M. Jeanneney, avec l'accord du chef du gouvernement, négocia avec les gaziers et les électriciens une remise en ordre de leurs salaires : par échelonnements successifs, ceux-ci devaient être augmentés de 11 % d'ici mai 1961. Pour cette année, l'augmentation de la masse salariale doit atteindre 6 à 7 %.

Le ministère des Finances objecte qu'il n'a pas été consulté sur cet accord, qu'il désapprouve. Les comptes prévisionnels de la nation pour 1960, ajoute-t-il, tablent en effet sur une augmentation de 3 % seulement des taux de salaires réels (6 % sur les taux nominaux) en année pleine. L'accord négocié par M. Jeanneney risquerait donc de précipiter la cadence des augmentations de salaires, de détruire l'équilibre budgétaire et la santé de la monnaie.

M. Jeanneney demeure insensible à ces arguments. M. Baumgartner, au contraire, sent son prestige en jeu. Trois voies lui sont ouvertes :

— engager l'épreuve de force pour faire annuler l'accord signé par M. Jeanneney ;

— faire étaler sur une période plus longue l'échelonnement des augmentations ;

— céder après une protestation de principe en posant qu'il devra être consulté à l'avenir avant la signature de semblables accords.

Par les deux premières voies, le gouvernement commettrait la faute politique capitale de revenir sur un accord de salaires quinze jours après une crise qu'il n'eût pas surmontée à coup sûr sans le soutien des syndicats.

Il perdrait ainsi ses chances d'être soutenu par les organisations syndicales lors d'une nouvelle crise, qui ne peut être exclue. Sans même parler de la possibilité de nouveaux troubles à Alger, la gravité du mécontentement paysan ne permet pas au gouvernement de dresser contre lui un large secteur de la classe ouvrière.

L'orthodoxie financière n'étant pas actuellement le souci dominant du gouvernement, M. Baumgartner se trouve, pour la première fois depuis son entrée au gouvernement, acculé à une décision difficile.

LA GRANDE SÉVERINE
Diners
Grands & Petits Soupers
ORCHESTRES
(JAZZ ET TYPIQUE)

ENQUÊTE

L'explosion paysanne

● *Les incidents d'Amiens ont révélé toute la gravité du problème agricole. Dans la Somme, le Pas-de-Calais, l'Oise, et à Paris où Jean Cau a enquêté il a rencontré d'étranges ambitions et d'inquiétants meneurs.*

C'EST un athlète paysan. Mince, droit, solide. Il nous regarde descendre de la voiture stoppée dans la cour de la ferme qu'il gère. Debout, mains dans les poches, l'œil froid sous la visière cassée d'une casquette de velours. Il ne bouge pas. C'est un seigneur. Le photographe qui m'accompagne et moi avons été prévenus: *« Faites attention. Il est capable de tout. De vous assommer et d'aller vous déposer à cinq kilomètres de là dans un fossé. Et ses domestiques jureront que vous n'avez jamais mis les pieds à la ferme. C'est un fasciste! S'il vous repère, attention ! »*

— *Alors,* dit-il comme nous nous avançons vers lui, *c'est la Gestapo ?*

— Non, journalistes.

— *Faites voir vos papiers.*

Il jette un coup d'œil sur la carte de presse.

— *Vous avez du sang sur la main,* me dit-il.

— Non, c'est un stylo à bille qui a coulé.

— *Faites voir.*

J'exhibe le stylo qui transpire l'encre.

— *Vous voulez écrire sur Amiens ?*

— C'est ça. Je voudrais connaître la vérité sur Amiens.

— *La vérité... la vérité !*

Il hausse les épaules.

— Il y en a une, non ?

— *C'est loupé, Amiens.*

— Vingt-cinq mille paysans rassemblés, c'est pas un succès ?

— *Moi, je vous dis que c'est loupé.*

— Pourquoi ?

Pas de réponse. Pendant vingt minutes, à coups de phrases banales, j'assiège l'homme. J'en arrive même, pour le mettre en confiance, à dire un mal abominable des flics. Je me déguise en anarchiste anti-gouvernemental, je... Zéro. Le gaillard n'est pas tombé de la dernière pluie. Il sait que je lui mens et je sais qu'il me ment. Il sait que je sais qu'il est un ancien « chemise verte », un dorgériste, un bagarreur, un des caïds extrémistes camouflés du département (de la Somme), mais que je ne le lui dirai pas, sous peine de me démasquer. Et lui flaire quelque chose de pas catholique dans mon comportement, mais n'ose pas me virer, par crainte d'abattre son jeu. Ben oui, quoi, il est allé à Amiens, il a vu les bagarres. Les C.R.S. ont tabassé les paysans. Il a vu une femme qui portait des oranges jetée à terre d'un coup de crosse dans les reins. Les oranges ont roulé. Il a vu un C.R.S. enfoncer la pointe de son mousqueton dans l'épaule d'un type, puis, crac ! il a arraché le canon logé dans la plaie... Il n'a rien fait, lui. Y avait-il des éléments « extrémistes », comme on l'a dit ? Peut-être... Mystère et boule de gomme. Merci. Au revoir. Il jette un long regard sur le numéro de la voiture, comme nous démarrons. Il a un sourire amusé.

A Amiens, voici un témoin des bagarres :

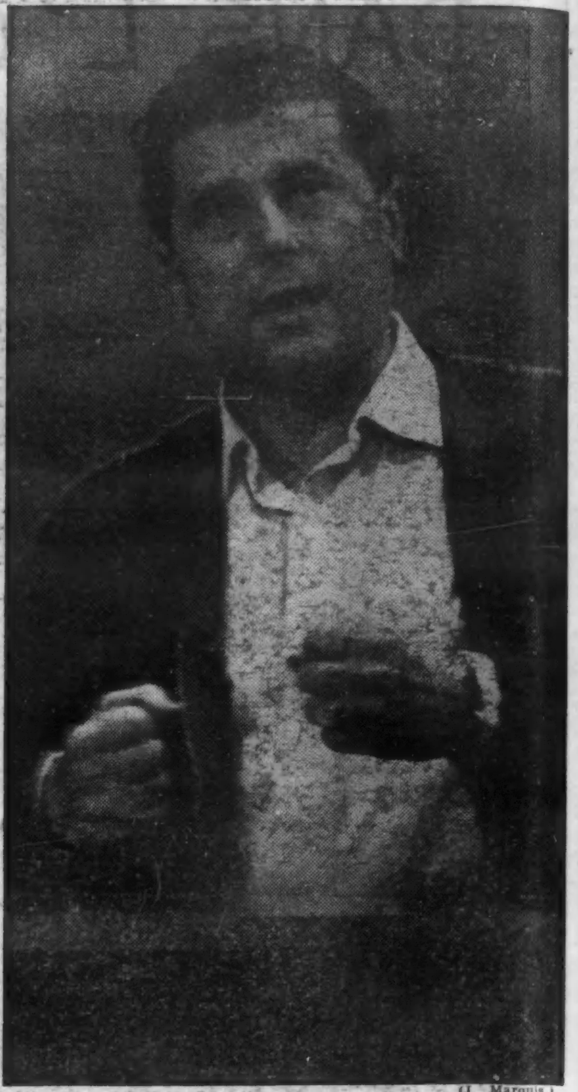
— Je viens de la ferme de X..., lui dis-je.

— *Il vous a parlé ? C'est un dur.*

— Il n'a rien dit, il se méfiait.

(A.F.P.)

M. HENRI DORGÈRES EN 1935.
« Vous ne marchez plus assez vite...



(J. Marquis.)

M. PIERRE POUJADE EN 1960.
... pour les suivre. »

Une énorme vague

— *Ils sont devenus très rusés. Ils étaient mêlés à la masse des paysans, et comme les C.R.S. ont tapé dur, comme les paysans se sont défendus, ils sont devenus irrepérables. Mais j'ai entendu des types du Nord à l'accent ch'timi et dont je peux vous jurer qu'ils n'étaient pas des paysans. J'ai vu des groupes vider les appareils des photographes de presse de leur pellicule avec une dextérité qui était celle d'individus habitués à cet exercice. Jamais un « paysan » n'aurait eu ce souci... J'en ai vu d'autres arborer le calot de « Jeune Nation ».*

Pas-de-Calais. M. X... accepte de me parler à condition que je lui garde l'anonymat. Primo parce qu'il a de grosses responsabilités dans le domaine agricole ; secundo parce qu'il n'aime pas beaucoup « L'Express », encore que...

— *Tenez, ce matin, chez mon marchand de journaux, j'avais la main dessus. Je l'achète, je l'achète pas ? Bon Dieu, j'hésitais !...*

— Mais parlons des paysans.

— *Oui, vous le savez, partout — Nord, Sud, Est, Ouest — le monde paysan est soulevé par une énorme vague. A Amiens, je vous l'assure, ils étaient entre 35.000 et 40.000 et si la date du rassemblement n'avait pas été remise, ils auraient été encore plus nombreux.*

Pourquoi se sont-ils déplacés ? Parce que ça va mal. Parce que l'endettement des cultivateurs, au niveau des Caisses de Crédit agricole, est « incroyable ». Parce que les prix agricoles ne sont pas indexés. Parce que la paysannerie sait qu'elle est aujourd'hui la profession la plus menacée par le chômage du fait de la motorisation qui libère une main-d'œuvre obligée de se jeter vers les villes ou de croupir sur place.

— *Et puis, les paysans ont l'impression que le gouvernement est entre les mains de technocrates, de gens de l'espèce Jeanneney ou Rueff, qui prévoient tout, sauf la sécheresse. Ils ont l'impression que de Gaulle ne s'entoure que de ces gens-là. Si bien qu'il n'y a plus au gouvernement de « responsables » que pourraient engueuler les électeurs ou sur lesquels ils pourraient peser.* « Est-ce qu'on fusillera tous ces ministres, s'ils se trompent ? », *demandent-ils. D'où ce propos toujours répété :* « On n'arrivera jamais à rien avec ces gens-là qui ne nous comprennent pas et qui nous méprisent. » *La fureur contre « la technocratie gaulliste » est telle que Pinay, hier vomi par les paysans à cause de sa politique d'importations de choc et de blocage des prix agricoles, est redevenu populaire uniquement parce qu'il a quitté le gouvernement.*

Les dettes de l'élite

— Est-ce que cette masse est « travaillée » politiquement ?

— *Entre eux et de Gaulle, ils savent qu'il n'y a rien et sont prêts à s'accrocher à n'importe qui, à n'importe quoi qui leur permettra d'exprimer leur colère. Pour le moment, cette masse tâtonne ; ils ont essayé le poujadisme, ils ont essayé l'U.N.R.... Ils cherchent. Et la déconsidération que de Gaulle a jetée sur le Parlement n'arrange pas les affaires de ce côté-là. N'importe quel nouveau parti pourrait les aimanter. Ils savent qu'ils n'ont plus de représentation ou d'importance politique* parlementaire. *Autrefois, ils allaient attraper leur député au revers du veston. Aujourd'hui, un député ou une quille, c'est la même chose. D'où la tendance à chercher leurs défenseurs hors d'un Parlement domestiqué. Un exemple : il y a eu une réunion, ici, afin de voir ce que nous comptions faire pour protester contre les violences de C.R.S. qui ont matraqué les occupants d'un car rentrant tranquillement chez eux. A cette réunion participaient un président d'association, un vice-président, deux conseillers juridiques et les blessés du car. Eh bien! personne n'a émis l'idée de lancer un appel à nos parlementaires, personne !*

— Et les syndicats agricoles ?

— *Ils risquent d'être débordés et de se faire taxer de mollesse à mesure que gagnera l'audience d'éléments extrémistes. En d'autres termes : chez les paysans, la place n'est pas encore prise, mais elle est à prendre.*

— Par qui le serait-elle ?

— *Par les plus violents.*

Dans l'Oise — et chez des ruraux « éclairés » (il faut les chercher au microscope) — j'ai entendu d'autres propos. Le plan — m'ont-ils dit — qui prévoyait que 600.000 exploitations agricoles marginales (sur 2.000.000 d'exploitations françaises) devaient « sauter », était fondé sur la productivité. La paysannerie s'est alors scindée en deux flots. Les uns se sont équipés et ont opéré d'importants investissements en achetant du matériel agricole. Les autres se sont repliés sur eux-mêmes et ont attendu, crispés de méfiance et de peur, la mort qui leur était promise.

— *Le calcul des premiers était sain à condition que les produits agricoles et les produits industriels grimpent, échelon après échelon, la même échelle. En réalité, depuis plus de dix ans, les prix industriels ont grimpé en flèche, alors que les prix agricoles stagnaient ou s'écrasaient. Le résultat est qu'aujourd'hui tout l'échafaudage tend à basculer. Paradoxalement, c'est l'élite dynamique, suréquipée, mais criblée de dettes, qui risque de sauter, alors que les autres, planqués dans leur trou, ont limité les dégâts et ont sauvé leurs misérables meubles. Seuls les « gros » amortissent le*

AIR INDIA
VOUS OUVRE
L'EXTRÊME-ORIENT
BANGKOK - DJAKARTA
SINGAPOUR - SYDNEY
7, RUE SCRIBE - PARIS-9e
OPÉ. : 15-64

Tout le nettoyage
pour tous locaux
commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

(Keystone.)

LA MANIFESTATION D'AMIENS.
Vers quels lointains corrals ?

prix d'achat de leur matériel et tiennent bon. La masse, elle, gronde de colère.

L'âge d'or

C'est cette masse que coiffe la Fédération des exploitants agricoles (ou F.N.S.E.A. : Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles). Héritière du syndicalisme corporatiste de Vichy — du temps où Dorgères (1) était délégué national à l'organisation et à la propagande de la corporation paysanne — la F.N.S.E.A. reste toujours colonisée par d'anciens vichystes. Et de soupirer après le règne du « Maréchal paysan » comme après un antique âge d'or ! C'était le bon temps ; la campagne prenait sa revanche sur la ville ; les prix agricoles, en cette heureuse époque, n'étaient indexés que sur la famine des citadins et, en 1945, les bas de laine se retrouvèrent gonflés. Aussi, l'occupation, pendant plus de quatre ans, a-t-elle creusé le fossé entre la ville et la campagne. Les citadins ont « bloqué » leur compréhension. Pour eux, les paysans appartiennent à une race pittoresque et avare qui mange plus de beurre que de pain et dort sur des matelas de billets bleus. Bien sûr, « *les paysans se plaignent toujours* », mais « *ils vivent bien* ». Au fil des années, cette vision idyllique de nos campagnes, brouillée par quelques vapeurs de rancune, est devenue plus que simplette.

Depuis la fin de la guerre, les bas de laine se sont aplatis et il y a belle lurette que la masse paysanne mange l'avoir avec le revenu. Quand on saura que l'endettement général, pour l'ensemble de la France, est de 100.000 francs à l'hectare... Ruinés, incompris, « paupérisés », les petits paysans en ont marre. Puisqu'on nous laisse crever dans la tranchée, on va tenter la sortie et on verra ce qu'on verra. Hé ! dites, les messieurs de la F.N.S.E.A., on y va, oui ou non ?

Et les messieurs de la F.N.S.E.A. ont compris la musique. Gros colons de la paysannerie française, pourquoi n'utiliseraient-ils pas le mécontentement de leurs « petits blancs » ? Paysans, ils le sont ; parlementaires, ils ne le sont pas. Donc, ils inspirent confiance. Certes, tel président de la Fédération est à la fois ex-sénateur, conseiller général, président de la Coopérative de stockage, vice-président de la Caisse de Crédit agricole et président de la Chambre d'agriculture ; certes, M. Dalle, président de la Fédération du Pas-de-Calais, est également président de la Fédération française du lin, et MM. Nazard et Laroche, présidents des Fédérations de la Somme et de l'Oise, arrivent sans trop de mal à joindre les deux bouts. Mais, puisque les « petits » sont en colère, pourquoi les « gros » — ô France algérienne ! — ne se porteraient-ils pas en tête des troupes et ne pousseraient-ils pas les mêmes cris ? Suffit d'être habile et de prendre le vent.

« Le nécessaire sursaut »

Tenez, prenons M. Joseph Courau, président de la Fédération nationale et entouré d'un solide brain-trust vichyste et maurrassien... Le 16 mai 1958, M. Courau salue « *le nécessaire sursaut national* » ; le 21 mai, il « *souligne que la paysannerie place au-dessus de tout l'unité de la nation dans tous ses territoires, métropolitains et d'outre-mer* ». Bref, M. Courau est content. A Amiens, moins de deux ans plus tard, M. Courau reçoit une pierre perdue et mord la poussière. M. Courau n'est plus content. Il voulait un gouvernement fort, mais pas à ce point-là... C'est que ça ne va plus du tout, hein !

— *J'ai voté oui,* me disait M. X..., mon « gros » du Pas-de-Calais, *mais pas oui aux C.R.S. Oui à de Gaulle dont je m'aperçois qu'il se soucie de nous comme de sa première paire de bottes.*

De nous, les « gros », qui rêvions de passé et de vichysme. De nous, les « petits », qui rêvions d'espoir. Et voici le syndicalisme paysan débordé, du coup, par ses « petits blancs » mêmes. Les notables des Fédérations, demain, n'auront plus le choix : ou marcher du même pas que leurs troupes, ou passer le drapeau à d'autres leaders qui n'auront pas leur timidité.

Il est vrai qu'à côté de ce syndicalisme corporatiste existe un syndicalisme paysan plus sain qui représente, au sein de la F.N.S.E.A., une minorité combative et avancée. Cette aile minoritaire contrôle l'Aveyron avec Bruel, le Puy-de-Dôme avec Debatisse et quelques départements du Midi. Elle est majoritaire dans le Centre où douze départements ont rompu avec la F.N.S.E.A. pour fonder le « Comité de Guéret ». Bruel lui-même est vice-président de la F.N.S.E.A., mais son plan sur la réorganisation du circuit de la viande a été longuement et, en fin de compte, victorieusement combattu par M. Courau qui, de par son action, ne s'est pas fait un ennemi de M. Lemaire-Audoire, président du Syndicat des mandataires en viande des Halles. Le 22 février prochain aura lieu le congrès national des Fédérations d'exploitants agricoles. Parions que la majorité ne manquera pas de déclarer à peu près : « *Camarades, dans la conjoncture présente, l'ennemi n° 1 c'est la division. Plus que jamais, soyons unis. Souvenons-nous d'Amiens... Présentons un front commun* », etc.

Au nom de l'union, la minorité sera renvoyée à ses « *jeux stériles* » et la majorité continuera d'occuper ses fauteuils. Quant à la masse paysanne des « petits », coincée entre un gouvernement qui prépare des emplâtres, alors qu'il s'agirait *d'opérer* d'urgence, et des syndicats contrôlés par des notables apprentis-sorciers qu'elle taxera bientôt de mollesse, elle explosera. Attention aux éclats !

J'ai vu ça au cinéma. Les grands troupeaux des plaines du Far-West qui piétinent et mugissent. Formidable impression de puissance sourde et aveugle. Fringants, arrivent les cow-boys. Quelques cris, quelques coups de fouet et brrroum ! dans un grondement de tonnerre, l'immense flot de croupes et de cornes se rue vers les lointains corrals. Vous voyez ce que je veux dire, non ?

Un célèbre cow-boy

Pour plus de clarté, je vous présente un célèbre cow-boy. Un qui ne se cache pas. Un qui rôde déjà autour du troupeau. Un qui y va carrément. Pierre Poujade. Pour décrire « Pierrot », permettez que je me serve de mes mains. A l'italienne. Là, un carré : c'est la tête. Deux yeux petits, vifs, noirs, intelligents (l'intelligence du regard, je le signale, ne signifie pas automatiquement l'ordre des idées). Sur le carré, des cheveux noirs, drus. Au-dessous du carré, un rectangle-buffet : c'est le torse. Un torse de forgeron. Pas de cou, c'est pas la peine, ça sert à rien ! Au-dessous du buffet, supportant le tout, deux colonnes courtes : ce sont les jambes. Carré, rectangle et colonnes éclatent de force, de santé, d'une espèce de joie énorme et breughelienne. Ça, le gaillard déplace de l'air et installe sans effort, dans le bureau où il me reçoit, une étonnante (comme on dit au cinéma) « présence ». Deux militants, pendant que Pierrot se carre dans un fauteuil, bricolent un magnétophone. Des fois que je ferais dire au « président » ce qu'il ne m'a pas dit... Donc, avis : je condense le plus fidèlement qu'il m'est possible. Les lecteurs

→

(1) Henri Dorgères, vicomte d'Halluin — né le 6 février 1897 dans le Nord — dès 1932 créa des Comités de Défense dont les excès et les violences valurent à son fondateur huit mois de prison. En 1934, il fonde le Front Paysan. En 1936, le Syndicat de Défense paysanne, d'inspiration corporatiste. A la tête de ses « chemises vertes » dont l'organisation est paramilitaire, il se livre jusqu'en 1940 à de violentes campagnes d'agitation.

Délégué national, sous Vichy, à la propagande et à l'organisation paysanne, il purge à la Libération dix-huit mois de prison. En 1956, il est élu député d'Ille-et-Vilaine. En 1957, avec Poujade et Antier, il crée un intergroupe parlementaire mais rompt avec Poujade en 1959. Reste très actif depuis cette date, il a de nombreux contacts avec les milieux d'extrême droite et est l'un des membres du Comité de liaison des « Comités civiques » de Georges Sauge. Son adjoint, lors de la création des « Chemises vertes », Joseph Bilger, condamné à huit ans de prison et à l'indignité nationale à vie pour collaboration avec les nazis, est aujourd'hui secrétaire général pour la métropole du mouvement fasciste MP 13 dont le chef, en Algérie, est M. Martel, un des complices d'Ortiz.

Georges Sauge, inculpé d'atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat, est en liberté provisoire. Dorgères, arrêté après les incidents d'Amiens, a été relâché. Joseph Bilger et Martel sont en liberté.

Martial
cadeau
Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr. PO-GO.
Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste.
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

LE RETOUR A LA TERRE.

curieux peuvent demander la bande magnétique originale de cette conversation à l'U.D.C.A. Prêt ? Partez !

— *Pour moi, la violence qui a été un des aspects majeurs du fascisme est un moyen, pas un but comme pour le fascisme. Mais le pays a été tellement dégradé, avachi, que naturellement l'explosion de défense justifiée se fait violemment. Or, le régime a éludé les problèmes par facilité. Il a reculé les échéances. Arrive le jour où les échéances sont à terme et il y a explosion. Si j'avais été fasciste, moi, il y a eu un temps où j'avais tous les éléments du fascisme. Dans un pays, il y a trois sortes de puissances : l'Armée, la finance et le peuple. Si l'Armée est corrompue par la finance, alors on a un gouvernement crapoteux et n'importe quel capitaine-couscous peut...*

Ça y est. Ça monte. Ça bout. Poujade est lancé. Si vous l'entendiez, si vous le voyiez, vous comprendriez comment ce type doit arriver à porter un Vél' d'Hiv' à bout de bras comme un colosse boucher un quartier de bœuf.

« Le bifteck »

— *Donc, il faut la conjonction Armée-nation. Moi, je connais les sentiments de l'Armée aussi bien que M. Guillaumat et il n'y a pas de colonels ou de généraux de pronunciamiento. Du côté populo, les syndicats sont entre les mains des ensaucissonnés de la C.G.T., F.O. et C.F.T.C., téléguidés par des impératifs politiques. Or, qui dit intérêts politiques dit intérêts financiers. C'est clair.*

Très clair.

— *C'est là que se situe un mouvement comme le nôtre. La finance joue le rôle matériel, elle piétine l'humain. Moi, je joue le rôle humain. Le Français n'est pas un jouisseur. Il préfère sa liberté à son pognon. A condition tout de même qu'il puisse vivre. Il faut qu'il ait la sensation d'être maître chez lui. L'évolution historique doit se faire dans ce sens-là. Nous avons démarré là-dessus. Le fascisme n'arrive que lorsqu'il n'y a pas de débouchés. Or, ce débouché, je l'ai amené sur le terrain économique et social. Mais aujourd'hui, c'est la même politique qui se poursuit qui est un piège à ce que vous savez et un régime ne peut tenir le coup si les masses ne le suivent pas. Sans les voix poujadistes, de Gaulle n'avait pas l'investiture. Vous me direz que je suis le roi des c... Mais avant le 13 Mai, il m'a fait des promesses ; après, nouvelles promesses pour avoir nos 42 voix. Il a renouvelé ses engagements et patatati et patata on l'a eu dans le baba...*

Suit un vaste développement théorique où Poujade m'explique qu'il se fout de la politique et que c'est du bidon. La politique, c'est la sauce et lui défend le bifteck. Aux échalotes, grillé, mijoté (suivent des recettes), mais c'est toujours le bifteck. Lui, si M. Mendès ou M. Duconosoff est au pouvoir, il s'en fout.

— *Bon, admettons que je sois une andouille, le roi des c..., la grande gueule. Mais pourquoi ils ne m'ont pas donné de responsabilités, puisqu'il paraît que je me serais dégonflé comme une baudruche. Pfffft ! Quand de Gaulle m'expliquait ses théories sur la stratosphère, je lui ai dit:* « Mon général, chaque jour, il y a 45 millions de Français qui se mettent à table. S'ils ont le ventre à l'espagnole, ils casseront tout. S'ils ont la panse bien garnie, des pantoufles, qu'est-ce que vous risquez au pire ? Qu'ils dorment ! » *Tout s'enchaîne. Moi, je ne suis pas antisémite. Je fais la différence entre Rebecca qui vend des soutiens-gorge au coin de la rue et les financiers. Pas de ma faute s'ils sont juifs.*

« Moi, j'ai une audience »

— Et les paysans ?

— *Même problème. Ils représentent une force insurrectionnelle qui sera révolutionnaire si nous arrivons à la capter. Moi, j'ai une audience. 800.000 ont voté pour moi en 56 sur 2.600.000 votes U.F.F. En 57, j'ai dit à Dorgères :* « Si vous avez la sagesse de vous mettre sur la touche, vous serez sur un piédestal. Vous n'avez plus ni l'âge ni les réactions qu'il faut. Vous ne pouvez pas marcher assez vite pour les suivre et du coup vous les freinez. »

Effritement de l'audience au moment du référendum. Poujade l'avoue. Ensuite, les paysans ont déchanté. Ensuite...

— *De nouveau, ça marche. Je m'en réfère à M. Chatenet, tenez, qui a fait un rapport sur le climat chez les agriculteurs où il signale une forte remontée poujadiste.*

— Où êtes-vous forts ?

— *Dans le Centre, l'Ouest, la Bretagne. Dans le Nord nous avons surtout des cadres, des types bien.*

— Mais est-ce que la F.N.S.E.A. ne vous barre pas ?

— *On a pulvérisé, écrasé Courau chez lui. En Gironde. Nous allons faire chez les paysans ce que nous avons fait avec les commerçants et artisans. Ça fait cinq ans que nous travaillons. Les éléments actifs nous sont favorables.*

— Comment allez-vous agir ?

— *L'U.D.C.A. affirme sa solidarité avec toutes les actions paysannes. A Amiens, nous avons prêté des véhicules, organisé la grève de solidarité des commerçants (qui a marché, contrairement à ce qu'ont dit les journaux), distribué des tracts, essaimé de petits groupes qui étaient sur les bords.*

Mais y sont-ils allés à fond ? Inutile. Il suffit de laisser les gars foncer. Pour le moment, c'est la touche qui est le bon endroit .

— *Pas un poujadiste cravaté. Dites, on n'est pas tombé de la dernière pluie. Si on a réussi à passer à travers les gouttes à Alger, dernièrement, c'est pas pour se fourrer dans un coup d'Amiens. A Chartres, à Clermont-Ferrand...*

« Les Popoffs »

J'apprends à Poujade qu'on a parlé d'interdire ces prochaines manifestations paysannes.

— *Il travaillerait pour moi, il ferait pas mieux, le gouvernement.*

C'est, à son avis, qu'il n'y a que les Popoffs (c'est-à-dire les communistes) et lui. Je lui dis que les paysans ont une vieille méfiance des communistes, non ? Si tu as deux vaches, le Parti t'en prend une, non ? Le vieux mythe.

— *C'est vrai, mais il y a les cosaques* (c'est-à-dire les communistes) *ou nous. Vous allez voir lors des prochaines élections législatives dans le Maine-et-Loire. Bagarre à fond. On va s'accrocher comme des morpions. Je m'en fous que le cosaque passe. A fond contre le gouvernement. On va faire un test. Le paquet. Des morpions.*

Rire. Le numéro de rodéo est terminé. Le cow-boy Poujade a une réunion à la Chambre de Commerce. Incohérent, vous direz. Pas tant que cela. La tête toute douloureuse et sonnante de ses propos, je vous dis au contraire que le « Pierrot », avec ses allures de fonceur qui casse tout et ses arguments de catcheur, possède l'instinct pointu d'un renard. Est-ce lui qui mettra le troupeau en marche vers les corrals ? Lui et d'autres. D'autres qui peut-être se serviront de Poujades comme de brise-glace et se précipiteront dans la trouée. Quels autres ? Dans son sabir bizarre, Poujade parle de la vraie « *conjonction armée-nation* ». L'armée, nous l'avons. La nation prête à cette « conjonction », des « héritiers » la forment. « *Nous, à l'U.D.C.A., sur le plan politique, nous raisonnons en héritiers* », m'a dit Poujade.

Que le papetier de Saint-Céré soit légataire universel, il m'étonnerait. Dans sa « nature », Pierrot a quelque chose d'innocent et les maîtres de la « *conjonction armée-nation* », s'ils ont moins d'instinct, auront plus de tête. Cette tête, dans le dessin-devinette qu'est la politique française, où est-elle aujourd'hui ? Pour ma part, j'en vois plusieurs qui surgissent ici et là à condition d'orienter dans le bon sens ce dessin-piège.

JEAN CAU.

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

TUNIS

Un nouveau dialogue

● *Comment les chefs du F.L.N. envisagent-ils aujourd'hui le proche avenir ? Comment ont-ils vécu la semaine tragique d'Alger ? C'est ce qu'ils viennent de raconter à Jean Daniel.*

CETTE personnalité « importante », comme on dit, du F.L.N. s'inquiète qu'au lieu d'analyser les déclarations officielles, je veuille obtenir des réactions personnelles. Je réponds que dans le contexte actuel toutes les affirmations publiques contiennent nécessairement une part tactique, manœuvrière, destinée d'ailleurs à un trop grand nombre d'interlocuteurs. Il déclare brusquement :

— Qui a pris l'initiative des déclarations publiques ? Pas nous, n'est-ce pas ? Au lieu d'être public, le dialogue pourrait être secret. Nous avons indiqué un processus possible. On ne l'a pas pris en considération. Il est vrai que depuis...

— Depuis, fais-je remarquer, la France a découvert que vous n'étiez pas les seuls à poser le problème algérien. D'ailleurs, vous l'avez bien vu vous-mêmes puisque le fait européen en Algérie vous intéresse plus qu'à d'autres époques.

— Eh bien, parlons du fait européen. D'abord il est faux que nous l'ayons négligé. Vous n'avez qu'à lire tous nos documents officiels depuis le Congrès de la Vallée de la Soummam. Notre Révolution n'a jamais été et ne sera jamais raciste. Avec un peu d'objectivité on pourrait nous concéder au moins cela. Pour moi, par exemple, je ne me suis jamais imaginé que le petit peuple de Bab-El-Oued et de Belcourt aurait à quitter l'Algérie.

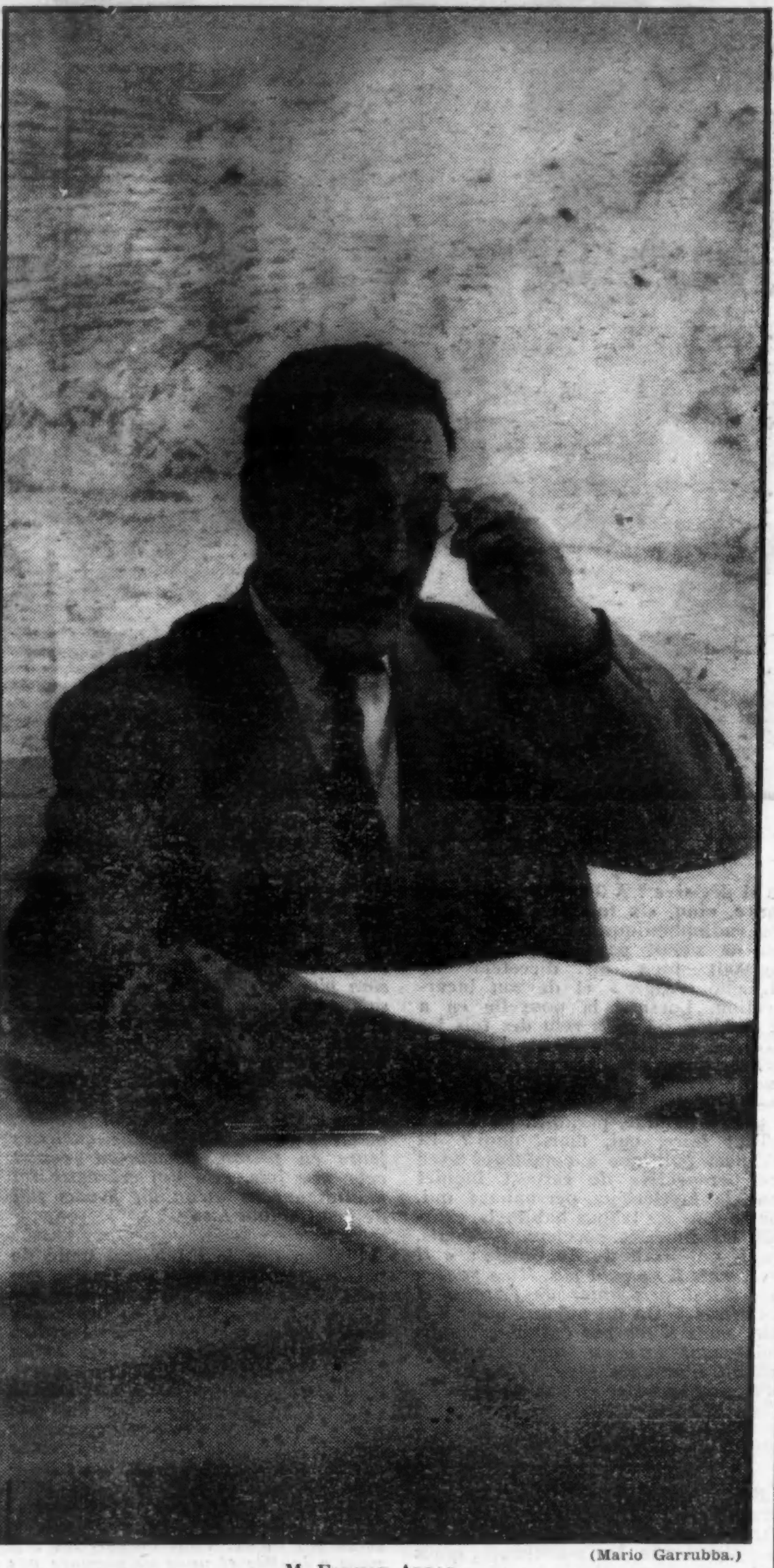
La minorité

— Le fait est, en tout cas, que ce petit peuple, lui, le pense...

— Pourquoi le pense-t-il ? D'abord et avant tout parce qu'on l'en a persuadé. Parce qu'on continue de l'en persuader chaque jour, parce que trop de gens puissants ont intérêt à le persuader de cela. Il y a une autre raison, plus générale, et qui est inscrite dans la psychologie des foules : les minoritaires ont toujours peur. Cette peur augmente bien normalement quand la minorité est privilégiée, même si le privilège est matériellement très faible. Le minoritaire devient très vite différent, finit par se sentir supérieur, et comme en plus, en Algérie, la minorité se rattache à la puissance coloniale, tous les rapports sont faussés, parce qu'elle lie ses intérêts et sa vie même à la présence de la puissance coloniale, au statut colonial lui-même. En fait, si nous ne sommes pas arrivés à avoir des rapports normaux avec la communauté européenne, c'est seulement du fait des structures coloniales. Que ces structures disparaissent, et vous aurez une situation complètement transformée. J'en suis persuadé. Habituellement, la disparition des structures coloniales conduit, je le sais bien, au départ de la minorité liée à ces structures...

— C'est précisément cela qui alimente et peut-être justifie la peur des Européens d'Algérie !

— J'allais vous dire précisément que cela ne peut pas avoir lieu pour l'Algérie. J'ai lu, dans la presse française de droite et de gauche, des articles, d'ailleurs intéressants, où l'on nous expliquait qu'à la suite de l'échec de l'émeute du 24 janvier, les Européens découvraient avec angoisse leur caractère minoritaire. On disait que condamnés par la métropole, lâchés par l'Armée française, impressionnés par le vide que les musulmans ont fait autour d'eux, les Européens se sont sentis le dos à la mer et isolés. C'est la meilleure chose qui pouvait leur arriver. Beaucoup d'entre eux vont peut-être comprendre maintenant que leurs intérêts sont liés aux nôtres. Ils vont s'habituer à prendre de plus grandes distances par rapport aux structures coloniales. Ils vont penser à l'avenir, et cet avenir, ils ne peuvent le faire qu'avec nous. Je ne vous parle pas, évidemment, de la totalité. Ceux qui croiront s'être trop engagés, ceux qui en ont les moyens financiers et qui sont moins enracinés qu'ils ne le prétendent, ceux à qui le racisme fait croire qu'il est humiliant de se soumettre à la loi de la majorité quand cette majorité est arabe, tous ceux-là



(Mario Garrubba.)

M. FERHAT ABBAS.
L'Algérie étant ce qu'elle est...

partiront d'eux-mêmes. Mais les plus nombreux seront forcés de rester. Je ne dis pas qu'ils le voudront, je dis qu'ils seront forcés à la fois par absence de moyens et par attachement à la terre algérienne. Eh bien, ce fait même qu'ils soient forcés de rester, pose un problème qui a déterminé nos perspectives.

— Voulez-vous dire, concrètement, que vous admettez un processus qui ne soit pas le même qu'en Tunisie et au Maroc ? C'est la situation des non-musulmans dans ces deux pays qui est la référence permanente des Européens d'Algérie qui ont peur...

— Mais enfin, pour qui nous prend-on ! En Tunisie et au Maroc, la France n'avait pas opéré une dénationalisation, une dépersonnalisation. En Algérie, elle l'a fait. Du fait de la colonisation française, nous avons perdu jusqu'à notre personnalité. La révolution a été décidée pour retrouver et restaurer la nationalité algérienne. Mais cette restauration, nous ne voulons pas bien sûr l'entreprendre à partir de l'Algérie de 1830 comme s'il ne s'était rien passé pendant plus d'un siècle. Nous l'entreprendrons à partir de l'Algérie telle que nous la trouvons aujourd'hui avec une population multi-raciale et de religions différentes. Toutes les populations qui reconnaissent l'Algérie comme leur patrie ont pour nous un droit égal à l'épanouissement complet dans leur patrie. Nous ferons en sorte que les non-musulmans algériens aient une participation pleine à tous les aspects, quels qu'ils soient, de la vie nationale.

Aucune équivoque

— Je juge ces précisions très importantes. Est-ce que vous êtes tous d'accord sur ce point ? Il est en effet très nouveau pour moi. Vos théoriciens, certains d'entre eux du moins, me paraissaient rêver d'une restauration de l'Algérie de 1830, c'est-à-dire privée de l'apport non musulman.

— Je ne sais pas à quoi ni à qui vous faites allusion. Ce que je viens de vous dire constitue le sentiment et la volonté de tous les chefs, sans exception, de la révolution algérienne. Nous voulons construire, avec tous les enfants de l'Algérie, de toutes origines, un pays moderne. Les garanties aux minorités c'est la majorité elle-même qui les donnera ; alors que, et bien qu'ayant été la majorité, elle n'avait pas ces mêmes garanties quand elle était dominée par la minorité. Il n'y a aucune équivoque sur ce point. Le fait même dont je vous parlais tout à l'heure, à savoir qu'il y a des Algériens d'origine européenne qui seront forcés de rester très nombreux parmi nous, ce fait nous impose une politique et des perspectives particulières. Prenons le travail, par exemple, dont je sais que cela préoccupe le petit peuple. A partir du moment où les travailleurs seront algériens, il ne sera pas question de retirer à qui que ce soit un gagne-pain.

Un état d'esprit réaliste

— Vous rendez-vous compte de tout ce que cette attitude implique ? Et dans tous les domaines ? Laïcité de l'Etat et appartenance à l'Islam, pluralité des races et adhésion à la Ligue Arabe, sous-développement, chômage, et protection de la situation des minoritaires : ce sont là des difficultés, sinon des contradictions, qu'il faudra affronter !

— Ce n'est ni le lieu ni le moment d'entrer dans des détails aussi précis. Ce sont des problèmes de paix et la paix est encore bien loin. Ce que je puis réaffirmer, c'est que nous prenons l'Algérie telle qu'elle est, après la colonisation française, c'est-à-dire avec tous ses habitants.

Je ne sais pas du tout si les réponses qui m'ont été faites peuvent convaincre un Européen d'Algérie braqué. Tout ce que je sais, c'est que de tels propos révèlent un état d'es-

→

POUR 33 NF
par mois × 12 versements
ou 350 NF au comptant

FRANCO À DOMICILE

LES 7 TOMES DU

LITTRÉ

(GALLIMARD-HACHETTE)

Plus de 14.000 pages de texte, format 13×26. Reliure pleine toile

LA SEULE ÉDITION INTÉGRALE

la seule complète avec toutes les étymologies et le supplément reclassé dans le texte, du célèbre dictionnaire de la langue française.

LIVRAISON IMMÉDIATE

RIEN A PAYER D'AVANCE

Envoyez votre commande aujourd'hui même sur simple feuille ou carte marquant votre position sociale et, autant que possible, votre n° de C.C.P. ou de compte bancaire, aux

●

ÉDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES

Service E

40-42, rue du Capitaine-Ferber
PARIS (20e)

C.C.P. 516-42 PARIS

→ prit particulièrement réaliste et en un sens — je veux dire eu égard au processus de décolonisation habituel au monde arabe — révolutionnaire. Quand bien même ce ne serait que tactique, il s'agit d'une tactique qui engage. Quand bien même cette attitude se traduirait difficilement dans les faits (après cinq années de guerre où la minorité a joué son rôle) cela signifierait néanmoins que la réalité algérienne est affrontée par nos futurs interlocuteurs dans sa totalité concrète. Il n'est pas exclu que cela soit le résultat des dernières mesures du général de Gaulle en Algérie — mesures qui ont profondément ébranlé le F.L.N., même lorsqu'il ne le dit pas.

Le singulier déchaînement de la presse et de la radio tunisiennes qui ont découvert que la 211ᵉ explosion atomique était « un crime inexpiable contre l'humanité » (les 210 explosions précédentes étant probablement des bienfaits) (1), ce déchaînement est loin d'avoir fait oublier les événements d'Alger dans les milieux F.L.N. de Tunis.

Une analyse pessimiste

En fait, certains n'en sont pas encore revenus. Les plus nombreux, comme de simples ministres français, avaient joué de Gaulle perdant. La proclamation du G.P.R.A. et l'appel aux Nations Unies n'en sont que de faibles indices. Le 29 janvier, retenus à dîner par le président Bourguiba pour écouter avec lui le discours du chef de l'Etat français, les ministres F.L.N., gagnés par le pessimisme tunisien, s'attendaient à voir le général de Gaulle céder. M. Michel Debré devait être remplacé par M. Soustelle ; M. Lagaillarde devait avoir un poste de responsabilités ; l'Armée enfin, devait régner au nom de l'Algérie française. Des troubles ne manqueraient pas d'éclater, la Russie et les Etats-Unis provoqueraient une condamnation de la France à l'O.N.U., etc.

Je ne fais ici, bien entendu, aucune ironie : c'est ce qui a failli arriver, on le sait encore mieux aujourd'hui. Mais enfin l'analyse F.L.N. était pessimiste. Lorsque le général de Gaulle eut parlé, l'un des ministres F.L.N. habitué à lire entre les lignes diplomatiques, et s'adressant aux Tunisiens encore réticents, déclara : *« En somme, non seulement il n'a pas cédé, mais il n'a fait aucune concession. »*

A l'intention de ses proches, le même ministre devait donner sa version du discours du 29 janvier : *« De Gaulle a déclaré à l'Armée : « Il y a cinq ans que des hommes « d'Etat sans valeur vous laissent « faire votre guerre et vous ne l'avez « pas réussie. Aujourd'hui, vous faites la guerre de la nation, parce « que la nation c'est moi et moi je « vous dis que la guerre ne peut plus « rien résoudre. »*

La magie de M. de Sérigny

Puis sont arrivées les premières arrestations. Et aussi, surtout peut-être, le récit des réactions des musulmans d'Algérie à ces arrestations. M. de Sérigny s'est-il jamais douté qu'il représentait tant de choses ? Que son nom était chargé d'une magie si décisive ? A Tunis, on a écouté quatre, cinq, six fois la même émission radiophonique pour vérifier que l'on ne s'était pas trompé et qu'il s'agissait bien du directeur de « L'Echo d'Alger » et de son incarcération. Lorsque la nouvelle en a été publiée, on en a relu dix fois les titres, et comme me dit un jeune Algérien *« les caractères tremblaient devant les yeux »*. S'il fait cela, il peut tout faire ; c'était la réflexion la plus répandue, paraît-il.

(1) Ce n'est pas, il s'en faut, que j'aie été très chaud pour cette bombe ! mais il y a des limites dans le délire protestataire. Ainsi on fait croire ici en ce moment qu'un nuage dangereusement radioactif se dirige vers la Grèce passant par les côtes nord-africaines...

Quelques
PARDESSUS
démarqués
160 NF, 180 NF, 200 NF
jack Romoli
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

(Marquis.)

UN CENTRE D'APPRENTISSAGE EN ALGÉRIE.
Contre les barricades, visibles ou non.

Tout faire, oui, mais quoi ? Et l'examen politique a commencé avec une perspective de respect inquiet pour le mystérieux personnage qui, contre tous les tabous habituels, exorcise les funestes sorciers. A Tunis, avant, on disait de de Gaulle : *« Il veut, mais il ne peut pas. Il ne pourra pas, il est prisonnier de l'Armée et des ultras. »* On dit aujourd'hui : *« Il peut, mais il n'a pas l'air de vouloir. Maintenant qu'il a démontré qu'il pouvait n'importe quoi, il va croire qu'il peut aussi se passer de nous. »*

Les élections du 30 mars

Evidemment, convient-on ici, les arrestations d'Européens peuvent transformer provisoirement la situation algérienne. Les musulmans, quels qu'ils soient, y ont été sensibles. On ne s'en est pas aperçu : ce qui a porté à son paroxysme l'humiliation indignée ce sont les discussions étalées dans la presse et la radio françaises aussitôt après l'émeute. *« Nous lisions*, déclare un étudiant algérien, *que c'était criminel de verser du sang français ! Cela voulait bien dire de quel poids, pour certains, pèse le sang arabe. Cela voulait bien dire aussi qu'on peut se battre pour l'Algérie française mais que le sang de tous les Algériens n'est pas français. Au fond, c'est la première fois que les tenants de l'Algérie française affichent leur cynisme avec une telle impudeur. Et puis quand les arrestations ont eu lieu, lorsqu'on s'est aperçu que pour la première fois, aux yeux de Paris, une rébellion française était matée presque avec les mêmes méthodes que s'il s'était agi d'une rébellion musulmane, alors, toute l'humiliation a disparu. »*

Devant de tels récits, je me suis dit : combien il est facile de remonter un courant que l'on croit irréversible ! Comme ces hommes sont sensibles à la justice ! C'est toujours le même étudiant qui a commenté encore : *« Oh ! les méthodes de répression n'ont pas été les mêmes ! Je le sais bien ! On a bien hésité, on a parlementé, on a fait une affaire d'Etat, mais enfin, on a incarcéré des hommes qui ne sont pas musulmans en Algérie, vous ne vous rendez pas compte, on a in-car-cé-ré des Européens ! Et même s'ils sont graciés, même s'ils ne restent que quelques jours en prison, ils auront connu cela, une fois, cela qui est notre lot quotidien sans qu'on ait jamais fait de bruit autour !... »*

Si bien que le F.L.N. est tenté de penser que le général de Gaulle, devant l'importance symbolique des mesures qu'il a prises, va désormais croire qu'il est redevenu l'arbitre complet de la situation. *« Ce qu'on peut craindre*, me dit l'un d'eux, *c'est qu'il s'enivre de son triomphe et qu'il se persuade lui-même que nous ne sommes que des Lagaillarde musulmans ; qu'il veuille nous mater comme il a maté les Lagaillarde français ; et que fort du prestige qu'il croit avoir auprès des musulmans, il ne se bâtisse une troisième force selon ses vœux. Vous comprenez : il nous a invités et nous ne sommes pas venus. Il a fait faire des élections pour se fabriquer des partisans de l'association, et l'Armée, lui désobéissant, a fabriqué des partisans de l'intégration. Comme il est têtu, il va fabriquer des partisans de l'association, 250, le 30 mars avec les élections cantonales. Et il croit que le tour sera joué. »* Et mon interlocuteur menaçait : *« Ce ne sera pas aussi simple. »*

Ce ne sera pas simple parce que, selon le F.L.N., après un certain nombre de déclarations mettant la France au pied du mur, c'est-à-dire acceptant que les pourparlers sur le cessez-le-feu et l'autodétermination n'aient qu'un caractère technique, après avoir proclamé à la face du monde que désormais *« le F.L.N. ne se battait plus pour l'indépendance, mais pour un bulletin de vote »*, et si ces appels sont sans résultat, le sabotage des élections sera organisé. Par la guerre ? Pas seulement, disent-ils. La guerre, elle, continue de toute façon. Mais simplement, en faisant connaître aux éventuels candidats « valables » que le F.L.N. ne leur trouvera aucune excuse. Ils ajoutent : *« Qu'avez-vous besoin de fabriquer encore des traîtres, des renégats, des écartelés, dans notre pauvre pays déjà si atteint dans son âme même ? Qu'allez-vous faire de ces 250 nouveaux valets ? ils vous gêneront autant que vous gênent les autres, autant vous que nous ! »*

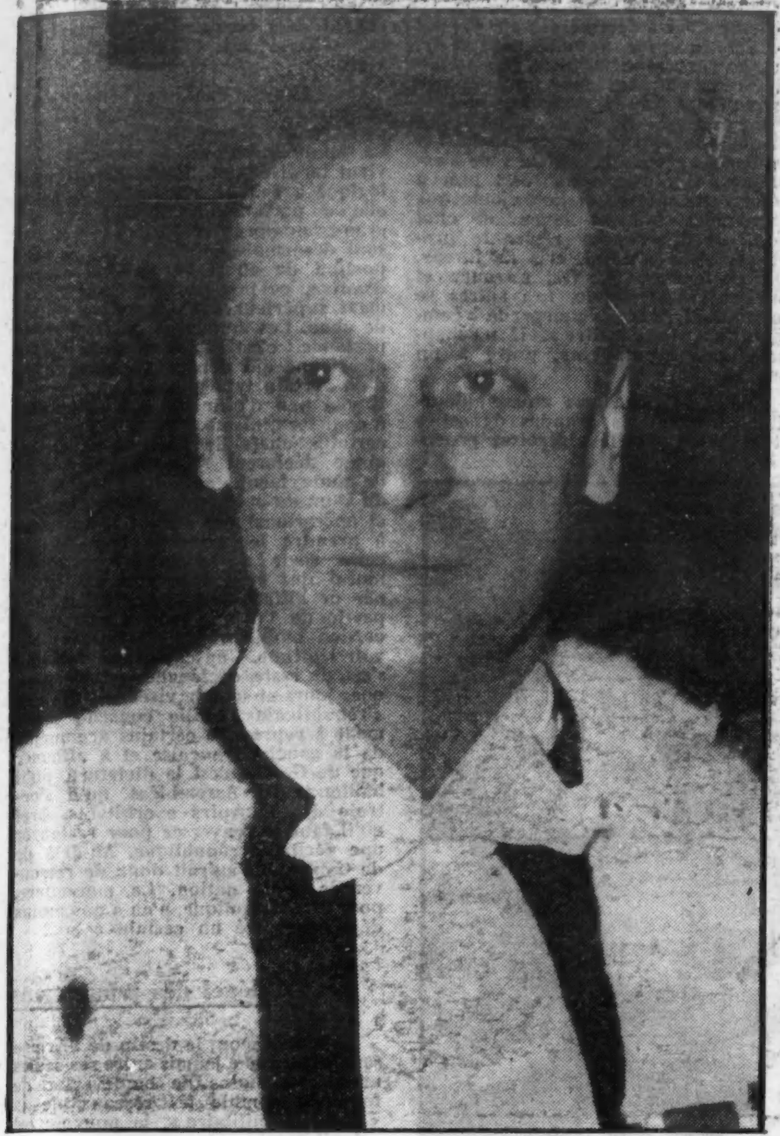
L'heure propice

Ils ne comprennent pas la signification de ces élections. A Tripoli, pendant un mois et demi, ils estiment avoir fait, enfin, leur « saut historique » : c'est-à-dire qu'une poignée d'hommes a reçu mandat pour des pourparlers et dispose de l'autorité complète pour mener ces pourparlers. On récuse Ben Bella ? Qu'on fasse d'autres propositions. Mais ces élections, à quoi serviront-elles ? Sans doute, de Gaulle va-t-il les faire. Il ne revient jamais en arrière. Mais pourquoi ?

J'ai suggéré que l'on pouvait interpréter ces élections comme une forme de pression sur le F.L.N. A Paris, on l'explique aussi par la nécessité de faire de la pacification politique et psychologique : on ne peut pas faire la guerre en n'agitant rien d'autre que le principe d'autodétermination, suspendant ainsi l'engagement des musulmans au bon vouloir du F.L.N. Mais cela revient au même. Pourquoi alors ne pas accepter cette pression ? Pourquoi ne pas se manifester ? *« Si votre interprétation est juste*, m'a-t-on répondu, *nous aurons des résultats immédiats. »*

Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Je n'en sais trop rien. Peut-être une autre déclaration suivra-t-elle celle de mercredi ? Peut-être aussi songe-t-on à d'autres contacts, plus discrets. Quoi qu'il en soit du point de vue des rapports entre Paris et le F.L.N. l'heure est propice. En est-il de même pour les rapports entre Paris et Alger ? Maintenant que le F.L.N. paraît prêt, le sommes-nous encore ? Un nouveau mois décisif dans l'histoire d'un conflit qui en a contenu des dizaines...

JEAN DANIEL.



(Archives.)
M. ROBERT SCHMELCK, NOUVEAU PROCUREUR GÉNÉRAL D'ALGÉRIE.
Pour la première fois...

(A.F.P.)
M. JACQUES AUBERT, NOUVEAU DIRECTEUR DE LA SURETÉ A ALGER.
...la loi commune.

ALGER

L'opération Edredon

Où en est, trois semaines après le 24 janvier, la « reprise en mains », d'Alger ? A quels obstacles se heurtent, dans la police, l'administration, l'armée, les hommes chargés d'appliquer les sanctions ? Claude Krief donne les résultats d'une enquête approfondie.

« T*U as vu Amiens... Ça y est, la France se réveille...* » Pendant plusieurs jours, cette semaine, les échauffourées qui ont opposé dans la grande ville du Nord paysans et service d'ordre ont fait les délices des conversations algéroises. Clins d'œil, sourires complices, sous-entendus. Pourquoi ? Du fait de la censure, des « blancs » sont apparus dans les titres des journaux et personne n'a pu ou voulu écrire que quelques centaines d'agitateurs d'extrême-droite s'étaient mêlés aux manifestants en tentant d'imposer quelques slogans. Immédiatement, de bouche à oreille — le téléphone arabe n'est pas en Algérie le monopole des musulmans et les moindres « tuyaux » se propagent à une vitesse stupéfiante — toute la ville a répété que des milliers de manifestants avaient scandé : « *Algérie française !* » et « *Massu au pouvoir !* ». La conviction de chacun est sincère, ne laisse nulle place au doute. Discuter est inutile, les uns et les autres étant emportés par le besoin irrésistible d'être convaincus. A ce degré, les faits ne comptent plus. Un ami médecin installé depuis longtemps en Algérie me disait : « *Cette ville a presque besoin d'un psychiatre. C'est un cas étonnant de schizophrénie à peu près collective. Le terrorisme, la guerre, le désespoir, une soif et une volonté de vivre incomparables, l'obsession à sens unique créée par la presse locale, tout a contribué à forger un univers mental où les réalités, les faits les plus évidents prennent une autre signification...* »

Une immense ignorance

Là, les blessés et les C.R.S. ; ici, les arrestations après les barricades, tout se mêle. Et l'impression générale se résume d'un mot utilisé même par des gens rassis : « *dictature* », suivi immédiatement, du reste, d'un autre : « *Gestapo* ». La gauche française ne doit pas sourire de voir certains de ses arguments contre le général de Gaulle repris d'une manière caricaturale par les hommes d'Alger. Ceux-là qui étaient prêts à imposer à la France une pure expérience fasciste, à liquider dans le sang les « traîtres », utilisent aujourd'hui le langage de la défense des droits de l'homme, de la République et des libertés fondamentales. Hypocrisie, inconscience ? Pas seulement. Il y a à la base une immense ignorance dont les pouvoirs publics sont les premiers responsables. Car telle est la situation à Alger. Voilà des mois que des milliers de musulmans sont arrêtés, « durement » interrogés, internés. Des centaines ont disparu ou ont été abattus au cours de « tentatives de fuite ». Ces faits qui concernent l'existence de milliers d'Algériens musulmans et dont la Casbah n'ignore rien, n'ont jamais paru dans la presse locale, ou seulement sous forme de démentis stigmatisant les « calomnies » des journaux français qui en faisaient état. De la même manière, quand M. Lacoste a décapité les libéraux européens, étranglant « L'Espoir », leur éphémère organe, multipliant les expulsions, voire les « assignations à résidence », la presse algéroise s'est contentée de signaler, en entrefilet, que des « complices des fellagha » étaient mis « hors d'état de nuire ». Aujourd'hui, les Algérois s'étonnent que les « pouvoirs spéciaux » accordés à M. Guy Mollet puissent être utilisés contre eux, c'est-à-dire contre tous ceux qui s'insurgent, quel que soit le mobile, contre l'autorité de l'Etat. Pour la première fois, Alger qui était « au-dessus des lois », sous l'alibi du « patriotisme », se retrouve passible de la loi commune : le choc est brutal ; rien ne l'a préparé.

C'est pourquoi la pente naturelle de la Délégation générale a été ces derniers jours, certes, de sévir, dans la mesure où la nature de la tentative de coup d'Etat et les ordres du gouvernement l'imposaient, mais aussi de rassurer. Fort de la confiance que lui a value son fameux discours appelant les insurgés et l'Armée à rentrer dans le rang, M. Delouvrier joue actuellement les « amortisseurs » entre Paris et Alger. Ce choix se justifie parfaitement sur le plan humain, mais il peut être politiquement très dangereux dans la mesure où il ménage des forces qui ont fait la preuve de leur nocivité.

« *On a frappé quelques têtes,* me disait un Européen, *deux à trois douzaines en tout. C'est bien et il fallait le faire. Mais, voyez-vous, les chefs ultras sont comme les chefs fellagha. Ils sont sécrétés par une certaine situation. Si l'on ne transforme pas radicalement cette situation, rien ne sera changé...* »

Des milliers d'armes

En fait, dès cette semaine, de nouveaux tracts ont circulé à Alger. Dénonçant le « *dictateur de Gaulle* », ils déclarent : « *Peuple d'Alger, ronge ton frein et serre les poings en silence pour le moment. Quand le jour sera venu, les barricades se dresseront de nouveau avec l'aide de l'Armée...* » Pour n'être pas actuellement de saison, ces menaces ne doivent pas être prises à la légère. On sait que le bastion des insurgés était devenu un véritable arsenal, ces derniers disposant de dynamite, de plastic, d'armes lourdes et de milliers d'armes de guerre. Certaines de ces armes ont regagné discrètement les arsenaux militaires dont, semble-t-il, elles étaient sorties. D'autres ont été récupérées par les autorités. Mais leur majorité a disparu, « planquées » pour la prochaine occasion. On murmure même à Alger, parmi les étudiants, que des « caches » auraient été aménagées à l'intérieur de la Faculté. Enfin, des milliers d'armes individuelles sont détenues par des Algérois de tous milieux. Bref, comme me l'affirmait une haute personnalité, « *il y a encore de quoi armer deux divisions ici...* ».

Cela explique la prudence et la crainte dont font encore preuve musulmans et libéraux, voire ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre. Il est révélateur que les deux juges d'instruction chargés des informations ouvertes après le 24 janvier aient demandé et obtenu que leurs noms ne soient pas publiés par la presse locale. La peur suscitée par les extrémistes n'est pas vaine ni négligeable. Après des menaces précises, les insurgés ont renoncé à s'emparer de certains « otages », mais on sait que les listes d'hommes à abattre étaient →

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 17 C.V.
Boîte Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
*
Livraison rapide en Francs français
Démonstrations
Reprises
ROOTES
6, Rond-Point des Ch.-Elysées - ELY. 04-37

→

prêtes, comportant des ecclésiastiques, des avocats, des syndicalistes, etc. M. Lagaillarde avait même créé une cour martiale dans son camp, appelée à « juger » certaines personnalités qui s'étaient « démasquées ».

La collusion

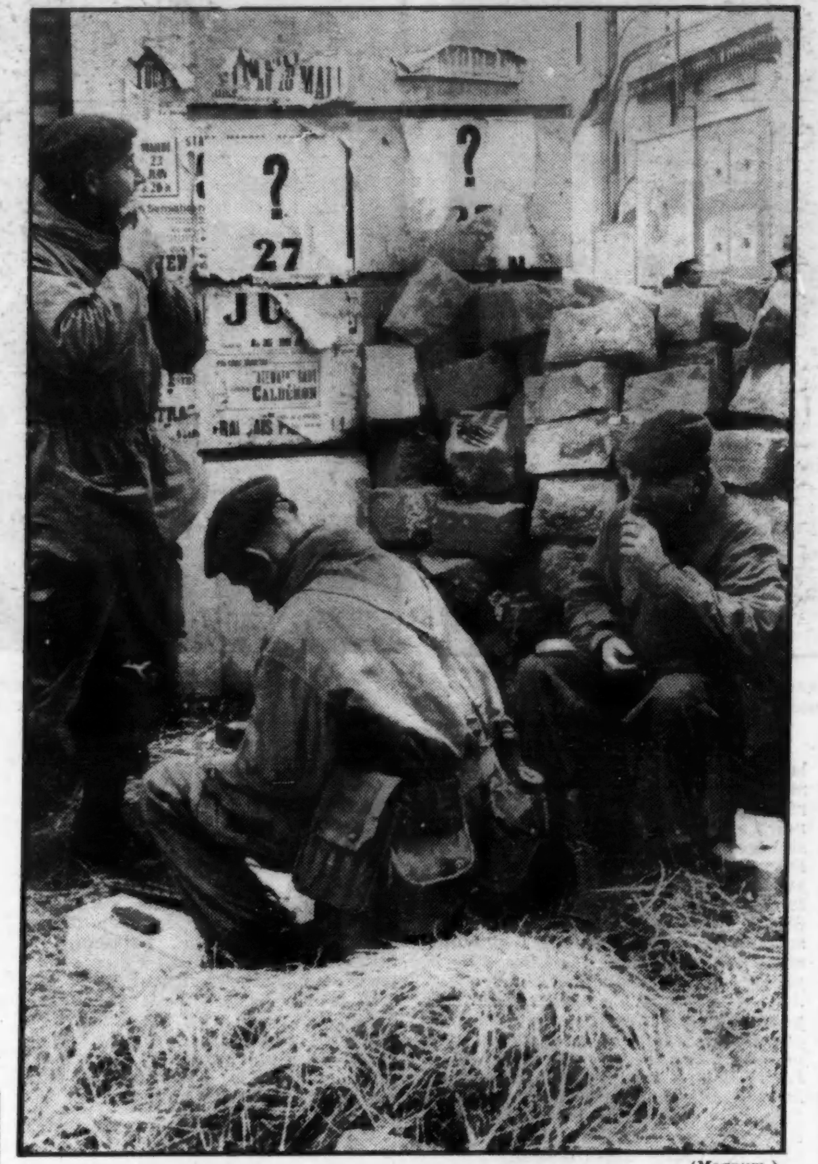
Où en est-on aujourd'hui ? « *Le D.P.U.* (1) *existe toujours,* m'a dit un Européen. *Le réseau de délation et de surveillance mis sur pied par le colonel Godard reste intact. Par ses soins, les lecteurs du « Monde » ou de « L'Express » sont fichés, répertoriés, comme tous ceux des citoyens qui ne partagent pas l'opinion des extrémistes. Comment voulez-vous bouger dans ces conditions ? Ils travaillent la main dans la main avec la police...* »

Là encore, il ne suffit pas de changer quelques hommes. La collusion d'une partie de la police et des insurgés a été flagrante. Il n'a pas suffi que des inspecteurs se soient trouvés derrière les barricades. On sait maintenant que des personnalités visées par les mandats d'arrêt ou d'assignation à résidence ont été prévenues à temps. Des perquisitions ont été « annoncées » à l'avance. Plus, certaines pièces saisies ont mystérieusement disparu. Et, comble d'ironie, le chauffeur dévolu le premier jour à M. Jacques Aubert, directeur de la Sûreté et successeur du colonel Godart, a été un « homme des barricades » : il fut prestement remplacé.

Les grandes dynasties

Il en est de même pour l'administration. Généralement recrutée sur place dans la haute bourgeoisie algéroise, l'administration du G.G., comme on disait jadis, a toujours constitué un véritable « Etat dans l'Etat ». Les choses n'ont guère changé malgré l'apport d'un sang neuf venu de métropole. L'attitude la plus courageuse pendant la semaine des « barricades » a justement été celle de jeunes administrateurs issus de l'E.N.A. : le télégramme par lequel ils entendaient manifester leur attachement à l'Etat et à son chef a été bloqué par leurs supérieurs. On conçoit que dans ces conditions, la tâche du général de Gaulle et de M. Delouvrier soit particulièrement difficile : ordres et directives changent de nature quand ils arrivent là où le pouvoir s'insère dans le réel. Inertie ou passivité, les mesures qui ne plaisent pas dorment dans les dossiers... Comment faire aboutir alors une enquête qui mettrait directement en cause certains responsables ? « *Il faudrait punir tout le monde,* entend-on répéter à l'envi. *Faut-il révoquer tous les fonctionnaires ? Arrêter tout Alger ?* » Il est grave que jusqu'à présent le « barrage » ait parfaitement fonctionné, à l'indignation des jeunes métropolitains qui s'initient là aux « affaires de l'Etat »...

Un exemple. Le gouvernement avait demandé que les insurgés se rendent « à merci ». A l'échelon de la délégation générale, la formule devint « à discrétion ». Au niveau de l'exécution, ce fut « à disposition ». Et le colonel Dufour put engager sa parole de soldat, assurant qu'hormis les chefs directement responsables les insurgés ne seraient pas poursuivis. Voilà près d'une semaine que le juge d'instruction chargé de l'affaire a lancé deux mandats d'arrêt contre M. Susini et le



(Magnum.)

ALGER, FÉVRIER 60.
« Peut-on arrêter tout Alger ? »

docteur Pérez, l'un et l'autre adjoints de M. Ortiz au sein des organismes directeurs du F.N.F. Les deux hommes étaient au commando baptisé « Alcazar ». L'armée a hésité à les livrer, le « New York Times » a écrit même qu'elle s'est opposée à leur arrestation. Les quasi négociations qui ont eu lieu avant leur arrestation, mardi, jettent un jour singulier sur les difficultés que rencontre la justice pour s'exercer en Algérie, tant les forces qui y règnent réellement sont puissantes.

On imagine mal en France le degré de passion qui anime les Français d'Algérie les plus éminents, la violence parfois de leur déraison. Un exemple : je n'y ai cru qu'après l'avoir vérifié à quatre reprises. Nous sommes le mercredi 27 janvier, trois jours après la fusillade, au cœur de la semaine des barricades. A l'hôpital Mustapha, l'assemblée de la Faculté de Médecine est réunie sous la présidence du doyen Sarrouy. Il y a là les titulaires de chaire, les agrégés, bref, le sommet de la société médicale algéroise. On prend comme secrétaire de séance le plus jeune, un agrégé de chimie, sorti n° 1 de son concours à Paris, depuis peu en Algérie, M. Vignais. Au tableau, le jeune agrégé écrit sous la dictée : on élabore une motion de solidarité aux « patriotes » des barricades. C'est fait. Le doyen déclare alors : « *Il est inutile de voter à bulletins secrets, votons par debout et assis. D'accord ? Que ceux qui sont pour la motion se lèvent !* » Tous se dressent, sauf le jeune agrégé qui, posément, prend une chaise et s'assied. Scandale. On somme le « jeune impudent » de s'expliquer. Il réplique qu'il est prêt à voter cette motion si l'on ajoute que l'assemblée fait confiance au chef légal de l'Etat pour régler le problème. Tollé général, cris de fureur. Un professeur, M. V..., s'avance et lui crache au visage. Les autres se précipitent, prêts à écharper le « communiste », le « traître ». Il n'échappera qu'à grand-peine, grâce à un ami...

Que la « répression » puisse aujourd'hui toucher les grandes dynasties et la haute société algéroises provoque un réflexe de défense collectif. On ne pense pas au « cafetier » Ortiz — dont beaucoup sont du reste persuadés à Alger qu'il est au fond de la baie, un pavé autour du cou — mais aux jeunes gens de bonne famille, les jeunes Laquière, Susini, Trappe, tous issus du « meilleur monde », liés par alliance aux grands traditionnels de la finance ou de la politique locales, ceux-là qui ont toujours eu jusqu'à présent le dernier mot en Algérie. Et qui espèrent l'avoir encore, en comptant sur l'Armée.

Une manœuvre diabolique

Là, l'enquête n'a pas non plus été facile, les états-majors menant avec un rare bonheur les deux dernières opérations baptisées à Alger « opération Parapluie » et « opération Edredon ». De quoi s'agit-il ? Eh bien, d'abord, de se « couvrir » d'un échelon à l'autre, là est le secret de l'opération « parapluie » : on aboutit au bout à la seule responsabilité du général Challe. Ensuite, d'opposer inertie et non-résistance à toute recherche : celle-ci bute sur le vide, s'enlise dans les « plumes » d'un « édredon ». Les sanctions n'ont pratiquement atteint qu'un petit nombre d'officiers qui s'étaient publiquement démasqués ou dont les positions étaient déjà connues, qu'ils aient ou non trempé dans l'affaire du 24 janvier.

Que faut-il, dans ces conditions, attendre d'une « reprise en main » de l'Armée ? A vrai dire, peu de chose. La suppression du 5e Bureau survient tardivement. Si l'action psychologique a échoué sur les musulmans, elle a parfaitement réussi sur un grand nombre d'officiers : ceux-ci sont désormais politisés dans la proportion de 40 à 60 % des cadres d'active, ce pourcentage étant nettement supérieur dans certaines unités de choc. Les mutations ont peu d'importance : c'est la nature de la guerre algérienne qui détermine l'apparition d'un certain type d'homme ou plutôt il y a peu d'officiers qui échappent à ce déterminisme. Non sans cynisme, certains chefs de l'action psychologique déclarent dans le privé que, de toute façon, ce sont les officiers du 2e ou du 3e Bureau (renseignements et opérations) qui auront maintenant à prendre le relais de leur action, cette sorte de directoire politico-moral qui était leur apanage. Bref, née de l'Etat, nourrie par l'Etat, une partie de l'Armée tend à couper le cordon ombilical qui la lie au pouvoir légitime. Une campagne curieuse s'est, du reste, déclenchée depuis quelques jours et semble viser les officiers « républicains ». Elle consiste justement à reprendre certains arguments de la gauche française et à affirmer que de Gaulle c'est la dictature, qu'il bâillonne les Assemblées, qu'il s'octroie des pouvoirs exorbitants, bref qu'il faut le renverser pour restaurer une véritable république. Au-delà de de Gaulle, il s'agirait donc de retrouver la vraie nation. La manœuvre, pour être diabolique, n'en a pas moins déjà rencontré un certain écho...

Le dégel des musulmans

De toute façon, le destin de l'Armée semble plus que jamais entre ses seules mains : à moins de bouleverser de fond en comble les réseaux de la « Sécurité militaire », le pouvoir est actuellement contraint à ne savoir de l'Armée que ce que celle-ci voudra bien lui dire. Mais là, contrairement au 13 Mai où prévalait l'euphorie de l'unité, le 24 Janvier a changé bien des choses. On a vu par exemple un jeune lieutenant rendre à son général le « sens du devoir » en le prenant au collet. On a vu un capitaine déclarer dans un mess que, quoi qu'il arrivât, il n'obéirait qu'au gouvernement et se jugerait délié de tout devoir d'obéissance vis-à-vis de supérieurs factieux : l'affirmation de cette position suffit à faire rentrer dans le rang tous ses pairs. On a vu à Alger les commandos de marine prêts à « foncer », tandis que, dans d'autres régiments, le contingent osait affirmer à haute voix son attachement à de Gaulle et à la France. On a vu aussi la fureur des escadrons de gendarmerie mobile, tous composés de militaires de carrière, qui, après la fusillade du dimanche, ont eu le sentiment d'avoir été attirés dans une véritable embuscade, d'avoir vu les leurs bel et bien assassinés. Les faits leur donnent raison : certains d'entre eux ont été abattus dans le dos par des armes automatiques, tandis qu'ils se repliaient en remontant vers le Forum. Il est facile de conclure ce qu'ils pensent des officiers et des unités qui, le soir même, pactisaient avec les insurgés.

Il semble bien qu'aujourd'hui, une action de l'Armée contre le pouvoir ne puisse, sans briser son unité, aller au-delà d'une « non-intervention » complice devant un « fait révolutionnaire ». De nouvelles occasions peuvent-elles se présenter ? On y pense déjà. Par exemple, selon certaines rumeurs que j'ai recueillies à Alger, l'insurrection d'une unité. Qui tirerait ou irait la réduire ? Ou encore une insurrection de certains harki...

Les difficultés que rencontrent les déterminations neuves de M. Delouvrier sont donc considérables. Pour les surmonter, il lui faudrait une victoire politique : le dégel des musulmans « valables » par exemple. Il lui reste pratiquement deux ou trois semaines pour l'obtenir, guère davantage pour tenter d'arracher une fraction de la population européenne à l'orbite des mouvements extrémistes. Au-delà, tout indique que l'Algérie retombera dans les mêmes ornières, la réalité du pouvoir continuant concrètement d'appartenir aux mêmes hommes... Ce sera alors une nouvelle épreuve...

CLAUDE KRIEF.

(1) Dispositif de protection urbaine.

« Ma mère m'a fait gagner 60 millions, je lui pardonne... »

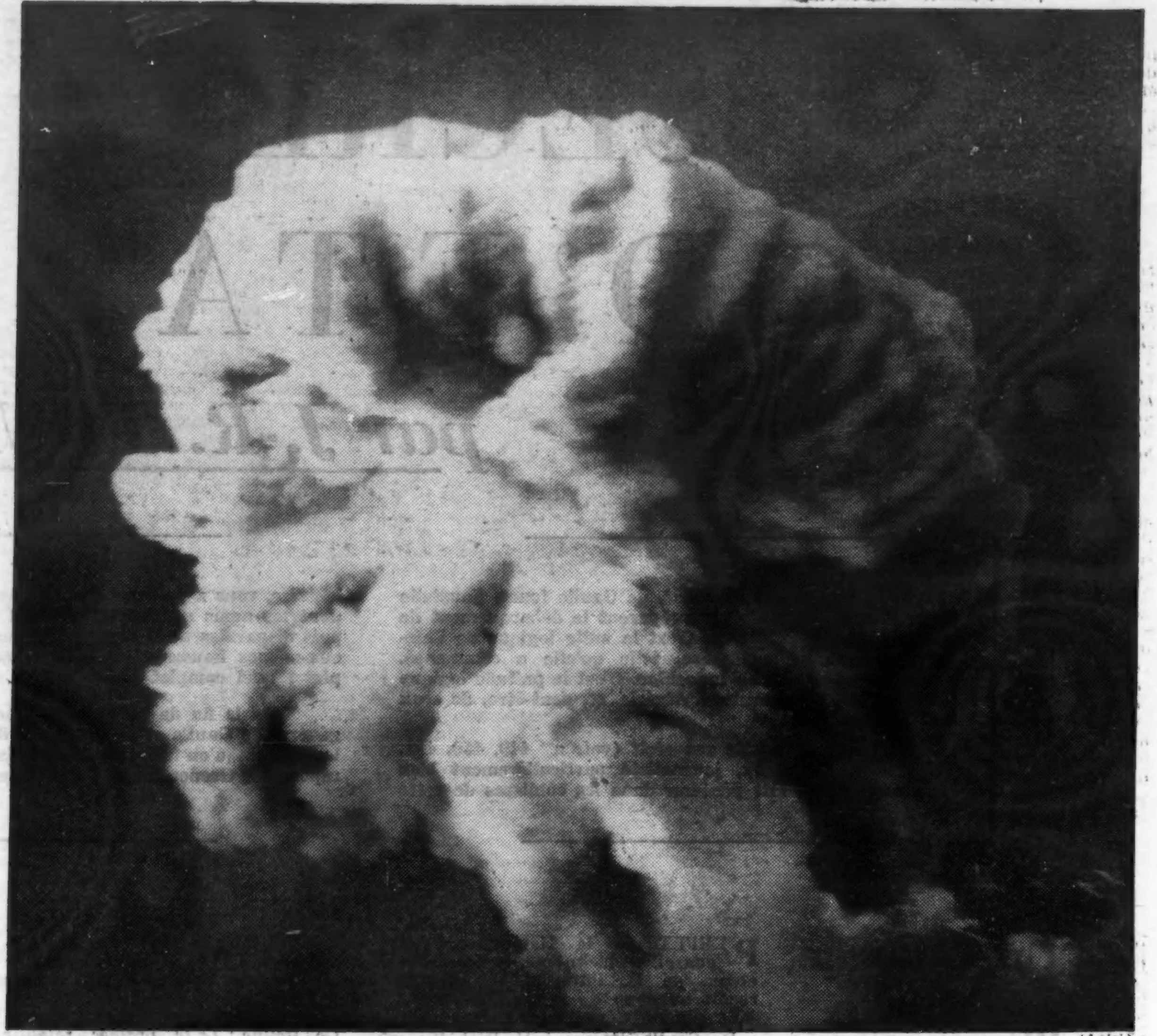
On sait la haine qu'Hervé Bazin n'a cessé de ressentir pour les siens et avec quelle farouche ferveur il raconta l'écroulement d'une famille bourgeoise dans son beau livre « Vipère au poing ».

Aujourd'hui, il considère que « toute haine est un malentendu » et c'est ainsi qu'il s'exprime à propos de sa mère : « Elle m'a fait gagner une soixantaine de millions puisqu'elle m'a rendu célèbre et que ma renommée littéraire date du premier livre où je l'ai décrite ; je lui pardonne ! » Cette extraordinaire déclaration, et bien d'autres encore, vous les trouverez dans l'interview exclusive que vous offre l'édition de « Vipère au poing » publiée par le « Meilleur Livre du Mois ». Une magnifique édition de bibliothèque, sur papier de luxe, reliée toile, illustrée, colorée et commentée, au prix du livre ordinaire : 9,50 NF seulement le volume ! Demandez ce beau volume en communication. Nous vous l'enverrons aussitôt. S'il vous plaît, conservez-le en réglant son prix producteur, sans concurrence. Sinon, retournez-le à nos frais, sans être tenu à rien. 32.000 « lecteurs-associés » profitent déjà de l'extraordinaire « Meilleur Livre du Mois » tout en restant libres de leur choix. Profitez-en, vous aussi. LES AMIS DU CLUB DU LIVRE DU MOIS, service E 1, 25, rue Louis-le-Grand, Paris (2e).

BOMBE A

L'option technique

A brève échéance, le Gouvernement devra choisir le type d'armement atomique vers lequel la France va s'orienter. Technique, ce choix sera également économique — donc évidemment politique.



(Agip.)

REGGANE : LA 211e EXPLOSION ATOMIQUE.
Le plutonium est capricieux.

L'EXPLOSION, à la fin de la semaine dernière, d'un engin atomique à Reggane est le premier pas vers la fabrication par la France d'armes nucléaires. Quelles sont les étapes qui restent à parcourir ? Quels seront les efforts nécessaires ? Quels délais ? Quels sacrifices ?

L'histoire atomique tient essentiellement en trois dates :

2 décembre 1942 : divergence de la première pile atomique à Chicago (production d'une réaction en chaîne);

16 juillet 1945 : réalisation d'une première réaction explosive à Alamogordo ;

6 août 1945 : explosion de la première bombe sur Hiroshima.

L'explosion française correspond, dans cette chronologie, à celle d'Alamogordo. Doit-on conclure que la France pourrait disposer, dans moins d'un mois, d'une arme atomique « opérationnelle » ? Les choses ne sont pas si simples.

Comme à Alamogordo, l'engin français a été essayé au sommet d'un pylône, afin que le point de l'explosion soit exactement localisé et que ses effets puissent être étudiés grâce aux appareils et aux matériels « cobayes » répartis dans l'espace environnant.

Comme à Alamogordo, l'expérience a été précédée de l'opération baptisée par les Américains « Queue du dragon » et qui sert à déterminer la « masse critique ». On sait que, lorsque le noyau d'un atome de plutonium — matière première de la bombe française — est frappé par un neutron, il se « fisse » pour donner naissance à des noyaux secondaires et libère en même temps trois nouveaux protons. Au-dessous d'une certaine masse de plutonium, la plus grande partie des neutrons ainsi libérés s'échappent vers l'extérieur sans avoir frappé d'autres noyaux. Lorsque le bloc de plutonium atteint une certaine taille, en revanche, les nouveaux neutrons sont presque assurés de heurter un noyau avant la fin de leur trajectoire (qui est de l'ordre de quelques centimètres seulement) et une réaction en chaîne s'amorce. Le temps qui s'écoule entre la libération d'un neutron et la nouvelle fission qu'il provoque étant d'environ 0,01 millionième de seconde, la réaction s'amplifie avec une rapidité explosive si elle n'est pas contrôlée (comme dans les piles atomiques).

La queue du dragon

« L'opération « Queue du dragon » tire son nom du proverbe selon lequel on peut taquiner la queue du dragon sans danger jusqu'au moment précis où il se fâche. Elle consiste à assembler dans un laboratoire une masse de plutonium de plus en plus grande en mesurant régulièrement le nombre des nouveaux protons qui en ressortent lorsqu'elle est frappée par un faisceau de protons. Ce nombre diminue à mesure que la masse augmente. Lorsqu'il est presque nul, c'est que l'on est à la limite du déclenchement d'une réaction en chaîne. Si l'on ajoute un peu de métal, ce sera l'explosion. Cette opération délicate a été effectuée en France, au centre de Bruyère-le-Châtel. Elle a permis de déterminer que la masse critique du plutonium était de l'ordre d'une dizaine de kilos.

Mais les similitudes avec l'expérience d'Alamogordo s'arrêtent là, les engins américain et français ayant été construits dans un esprit très différent. Pour les Etats-Unis en guerre, il s'agissait avant tout de « griller » l'Allemagne, qu'on croyait (à tort) sur le point de fabriquer elle aussi l'arme atomique. Rien n'était trop coûteux pour cela. Les Américains n'ont pas hésité à fondre le stock d'argent de la Banque des Etats-Unis pour fabriquer l'enroulement d'un accélérateur expérimental, ni à détourner les eaux de la Columbia River pour refroidir les réacteurs géants de Hanford. Surtout, ils ont joué à la fois la carte du plutonium et celle de l'uranium 235.

Le problème qui se posait à la France était différent. Il ne s'agissait pas pour elle de gagner à tout prix quelques mois et ses possibilités matérielles lui interdisaient de disperser ses efforts, comme l'avaient fait les Américains. Son engin devant exploser plus de quatorze ans après la première bombe atomique, il lui importait surtout que l'expérience fut réussie et qu'elle eût un bon rendement.

Un rendement élevé

On appelle « rendement » la proportion de matière fissible réellement fissée par rapport à sa masse totale. Ce rendement dépend de la technique utilisée pour la construction de la bombe. Le principe est toujours le même : il consiste à disposer dans la bombe deux masses « sous-critiques » de matière fissible et à les rapprocher brutalement par un dispositif appelé détonateur. Mais le rendement de l'explosion dépend du temps pendant lequel la cohésion de la masse critique peut être maintenue. Si les deux demi-masses étaient simplement mises en contact dans un espace libre, le début d'explosion qui se produirait entre leurs surfaces de contact les écarterait instantanément l'une de l'autre et la réaction en chaîne serait désamorcée. S'il était possible, en revanche, de maintenir les deux masses en contact suffisamment longtemps, le rendement pourrait être de 100 %, c'est-à-dire que tous les atomes de plutonium se fisseraient. Cette performance est évidemment irréalisable. Le mieux que puissent faire les techniciens est d'entourer la bombe d'une très lourde enveloppe pour éviter une dislocation trop rapide la masse critique.

Les expérimentateurs français ne semblent pas s'être souciés du poids de leur engin. Bien qu'aucune précision officielle n'ait été donnée sur ce point, on peut remarquer que l'habitacle de la bombe, au sommet de son pylône, était de 375 m3, ce qui suppose une très lourde écorce. La résistance de cette enveloppe s'est traduite par un rendement supérieur à celui des premières bombes américaines : il semble avoir été de 5 %, contre 2 % pour la bombe d'Hiroshima.

L'analyse des renseignements obtenus par les appareils enregistreurs permettra d'établir dans quelle mesure il est possible de simplifier le détonateur et de réduire le poids total de l'engin sans diminuer trop gravement le rendement. Une nouvelle expérience avec un modèle ainsi simplifié pourrait avoir lieu prochainement à Reggane.

La France aura le choix alors entre deux directions : celle des armes légères ou celle des engins à gros tonnage.

La première semble la mieux adaptés aux moyens de « livraison » dont la France peut espérer disposer au cours des prochaines années. Mais elle présente certains inconvénients. Une réduction considérable du poids des armes atomiques est possible, mais au prix d'une diminution du rendement : au niveau de l'obus atomique, dont le poids est inférieur à une tonne, le rendement est très inférieur à 1 %. Cette formule implique un gâchis de plutonium que la France pourrait difficilement se permettre.

Quinze ans de sacrifices

Le plutonium lui-même est d'un emploi délicat. Il donne des bombes « sales », le plutonium non fissé répandu dans l'espace (90 à 99 % de la masse totale) étant un poison chimique et un élément très radioactif. Il a également un comportement thermique capricieux et la bombe doit être construite pour fonctionner à une température donnée. Les Américains se souviennent encore de l'incident qui s'est produit en 1945 à Alamogordo. La veille du jour prévu pour l'explosion, les techniciens se sont aperçus avec angoisse que le système qui devait assurer le glissement des masses partielles s'était coincé. En effet, la journée était très chaude et la bombe avait été construite pour exploser à l'aube. Le lendemain matin, tout s'est effectivement bien passé. Mais pourra-t-on choisir aussi facilement l'heure de l'utilisation opérationnelle d'une arme atomique ?

On peut donc se demander si les bombes de l'avenir n'utiliseront pas de préférence l'uranium 235. La France n'en produit pas encore, mais la construction d'une usine de « séparation isotopique » (séparation de l'U 238 naturel et de l'isotope U 235 qu'il contient en très faible quantité) a été décidée.

Si la seconde voie est adoptée, celle des bombes lourdes à haut rendement, le problème de la « livraison » deviendra fondamental et la France devra se préoccuper, soit de construire elle-même, soit de se faire livrer des fusées intercontinentales. Dans cette perspective, le stade de la bombe A ne devrait être qu'une étape vers celui de l'arme thermonucléaire.

La réalisation de ce super-programme exigerait des moyens énormes sur un double plan. Pour fabriquer la bombe H, il faudrait d'abord miniaturiser la bombe A, ce qui représenterait le travail d'un centre pendant plusieurs années. En plus du deutérium (qui va être isolé dans l'usine inaugurée le mois dernier à Toulouse), il faudrait sans doute aussi fabriquer du tritium, ce qui exigerait la construction d'un « super-Marcoule » et la création d'une industrie française du lithium. Enfin, de grands progrès devraient être faits dans la métallurgie très particulière de l'uranium. On peut remarquer que les Anglais, qui ont consacré, au départ, des crédits dix fois supérieurs aux nôtres à la recherche atomique, ont eu beaucoup de mal à fabriquer des bombes H opérationnelles.

La construction de grosses fusées pouvant être équipées de têtes thermonucléaires supposerait d'autre part la création d'une industrie chimique des supercombustibles, d'une industrie métallurgique des tôles de grande dimension, d'une industrie du titane, d'une industrie mécanique entièrement nouvelle. Il faudrait pour cela former des dizaines de milliers d'ingénieurs et de techniciens.

Ce programme exigerait des investissements de l'ordre de 20 milliards de nouveaux francs par an, soit 10 % environ du revenu national et plus du tiers du budget de l'Etat. Cela signifierait, pendant une période de dix à quinze ans, des sacrifices d'une ampleur qu'on peut difficilement imaginer. Enfin, il est établi que l'Europe devra recourir à l'électricité atomique à partir de 1965 pour satisfaire ses besoins en énergie. Or les réacteurs à plutonium ne conviennent pas à la production d'électricité, et vice versa. L'option technique — militaire ou énergétique — qui sera faite sera aussi une option politique.

ALBERT DUCROCQ.

Exclusif : un document d'actualité

SECRETS D'ETAT

par J.-R. TOURNOUX

Mai 58. Pflimlin se débat, de Gaulle fonce, Soustelle tient Alger, des militaires préparent le débarquement de troupes armées à Paris... C'est la suite logique de l'histoire secrète de la France, telle qu'elle a commencé, treize ans plus tôt, en Indochine. C'est le prélude logique des derniers événements d'Algérie, et, peut-être, de ceux qui se préparent.

Depuis le début de son récit (voir n° 449, 450, 451, 452) J.-R. Tournoux, journaliste particulièrement bien informé, vous a fait pénétrer dans les coulisses de cette histoire, vous a présenté tous les personnages clandestins dont les noms surgissent, pendant les périodes de crise, puis disparaissent si bien, entre temps, que les ministres eux-mêmes haussent les épaules en disant : « Un complot ? quel complot ? ».

Voici la fin de l'histoire : la prise du pouvoir par le général de Gaulle et le temps des illusions, celui pendant lequel, lorsqu'on lui parle des activistes d'Alger, le général répond : « Grenouillages ! Péripéties ! »

Un dialogue de sourds

(Keystone.)
M. PFLIMLIN.
« Un sursaut de colère. »

PREFET de la Haute-Marne et conseiller technique, à titre officieux, de M. Pflimlin, M. Diebolt reçoit un coup de fil de Colombey : *« Le général désire vous voir. »*

De Gaulle déclare à M. Diebolt :

« Les événements se précipitent. Il faut trouver une solution. Il est indispensable que le président du Conseil et moi-même, nous nous rencontrions. Voulez-vous le lui dire ? »

Le général ajoute que si le chef du gouvernement refusait la rencontre, il se réserverait d'en informer le pays.

L'entrevue aura lieu de nuit à La Celle-Saint-Cloud. MM. Guy Mollet et J. Moch doivent y assister, mais, *in fine*, les deux leaders socialistes s'abstiennent, parce qu'ils n'obtiennent pas, au préalable, du général un désaveu écrit de l'opération de Corse.

D'après les confidences des ministres à qui M. Pflimlin présenta un compte rendu, il est permis d'indiquer qu'à part un passionnant cours comparé sur les institutions de différents pays, tout l'échange de vues tourna autour du désaveu de l'illégalité et du recours à la force.

M. Pflimlin : *« En Algérie, je veux bien admettre que l'Armée a agi de bonne foi, qu'elle s'est crue sincèrement, mais à tort, abandonnée par le gouvernement. Mais en Corse, nul n'a à redouter une prétendue négociation avec le F.L.N. ! »*

De Gaulle : *« Je préfère rétablir l'ordre que de désavouer le désordre. »*

Du débarquement en Corse, le général affecte de parler avec un dédain amusé :

« Mais je ne peux pas faire la déclaration que vous me demandez. Je perdrai toute influence. La crise s'aggravera et, lorsqu'il faudra éviter l'irréparable, je ne pourrai plus intervenir utilement. J'aurai brûlé mes cartes. »

M. Pflimlin :

« En tout cas, pour ma part, je détiens les pouvoirs en vertu de la Constitution. Il est impossible que moi, Pierre Pflimlin, je décide de transmettre les pouvoirs à mon successeur.

« Je peux disposer de mon patrimoine personnel, non du patrimoine confié par l'Assemblée.

« Président du M.R.P., je peux user de mon influence, si les circonstances le permettent, pour favoriser une conférence de la table ronde des partis nationaux en vue de l'investiture du général de Gaulle.

« Mais, pour l'heure, investi d'un mandat, je ne peux me rendre coupable d'un abandon de poste. »

A trois reprises, M. Pflimlin insiste sur ce point essentiel. A trois reprises, le général rétorque :

« Un désaveu du mouvement d'Alger et des opérations de Corse ne servira à rien si je n'entreprends de former le gouvernement. »

Donnant, donnant.

Le dialogue de sourds dure deux heures et demie. Inutile d'insister : à 2 heures du matin, le général et le chef du gouvernement se quittent, étant entendu que l'entretien, puisqu'il s'est révélé négatif, restera secret, mais que d'autres conversations pourraient avoir lieu.

De Gaulle : *« Ne donnons pas l'impression d'une rupture dans le cas où la rencontre serait connue. »*

P. Pflimlin : *« Nous dirons qu'un entretien a eu lieu sans résultats. »*

De Gaulle : *« Il ne faut pas décevoir l'opinion. Ne soyons pas négatifs. Nous pourrions dire, le cas échéant, que les échanges de vues n'ont pas encore donné de résultats... »*

P. Pflimlin : *« D'accord sur cette formule. »*

Une valise modeste, mais lourde

(A.P.)
M. DE CHEVIGNÉ.
Sur la liste des otages.

LA foudre tombant à ses pieds eût moins surpris M. Pflimlin que le communiqué publié le lendemain matin par de Gaulle :

« J'ai entamé le processus régulier nécessaire à l'établissement d'un gouvernement républicain... Je compte que ce processus va se poursuivre... J'attends des forces terrestres, navales et aériennes qu'elles demeurent exemplaires... »

Reportons-nous au « Carnet de bord » tenu, à la présidence du Conseil, par Michel Poniatowski :

« 27 *mai :* 12 heures. Guichard m'apporte à Matignon une lettre transmettant de la part du général de Gaulle le texte de sa déclaration : « J'ai engagé le processus... » et qui va être incessamment communiqué à la Presse.

« Je préviens aussitôt le président Pflimlin qui est au Petit Luxembourg avec le président Monnerville.

« Sursaut de colère dans la voiture en lisant le texte de la déclaration qui peut laisser soupçonner un arrangement ou une entente concertée : « C'est inadmissible... » Le président Pflimlin me demande d'intervenir d'urgence auprès du secrétariat du général de Gaulle pour prévenir la diffusion du communiqué, mais la chose est déjà faite.

« Eventualité d'un démenti est alors envisagée et écartée, elle compliquerait encore la situation ; M. Pflimlin pense, en outre, que le général a dû avoir des motifs graves et impérieux pour agir ainsi. A 13 heures, départ pour l'Elysée où le Président Coty insiste auprès de lui pour qu'aucun démenti ne soit publié... Une guerre des démentis aggraverait une situation déjà bien compliquée... »

A Colombey-les-Deux-Eglises, le général rédige un câble destiné au général Salan, qui sera transmis officiellement par la Défense nationale, M. de Chevigné en étant informé par le général Lorillot, successeur du général Ely. En voici le texte intégral non publié jusqu'à ce jour :

Général de Gaulle à général Salan.

« Veuillez m'envoyer dès que possible un mandataire militaire — Stop — Il s'agit pour moi d'être informé de votre situation et de celle des forces sous vos ordres — Stop — Il s'agit pour vous de recevoir communication de ma manière de voir et de mes intentions dans la situation actuelle du pays — Stop — Communiquez à l'amiral Auboyneau et au général Jouhaud le texte de ce message qui vaut pour eux comme pour vous — Stop — Mon cabinet se tient en contact avec le général Lorillot — Stop — Soyez assuré de ma cordiale confiance. — *Signé :* Général DE GAULLE. »

De Gaulle tient la barre : « Veuillez m'envoyer un mandataire... Il s'agit, pour moi, d'être informé... Il s'agit, pour vous, de recevoir communication... »

Allons ! le Souverain s'adresse au féal.

Dans la grande banlieue, quelque part en Seine-et-Oise, une propriété abrite un groupe de jeunes hommes athlétiques.

Militaires en civil, il s'agit de douze sous-officiers et d'un officier para, triés sur le volet, arrivés discrètement de Pau par le train, une modeste — mais lourde — valise à la main. C'est le commando de choc qui, le cas échéant, « s'occupera » de quelques personnalités. Sur la liste, deux otages : MM. Jules Moch et de Chevigné.

Quatre officiers des troupes aéroportées, disséminés dans la capitale, donnent des instructions. A leur tête, le commandant Vitasse, commandant la compagnie d'honneur du Q.G. de Massu, hébergé par le Dr Devraigne (1).

Dans leur sillage, Pierre Lagaillarde, arrivé à Paris le 21 mai, chargé de la mission de s'emparer, à l'aide des étudiants et des Anciens d'Indo, de l'école des cadres du parti communiste.

(1) Aujourd'hui, président du Conseil municipal de Paris.

L'entrevue secrète avec l'émissaire d'Alger

DANS l'après-midi, de 17 heures à 19 heures, des dizaines de milliers de manifestants défilent de la Nation à la République.

A 16 heures, au moment où le cortège commence de se former sur la place de la Nation, M. Michel Poniatowski — avec l'autorisation de M. Pflimlin — rencontre un émissaire d'Alger : Claude Martin par le nom, membre du Comité de Salut public.

(Ce fait, non révélé jusqu'à ce jour, ne constitue qu'un épisode des contacts secrets entre Alger et Paris. A signaler, entre autres, la mission effectuée par un général d'active.)

Il tombe de haut en mettant le pied à Paris. « Je m'attendais à trouver, nous a-t-il avoué, une ville en état de siège, les Parisiens terrés. »

Comment l'entretien ultra-secret est-il organisé ? Pour l'intelligence des événements, nous devons appeler sur le devant de la scène quelques acteurs confinés dans la coulisse.

(A.F.P.)
LE COMMANDANT SAPIN-LINIÈRE.
« L'action paie, la distraction s'expie. »

Claude Martin, un solide Algérois, parent par alliance du général de Gaulle, appartient à « l'Association des anciens des services spéciaux de la Défense nationale ». Grossiste de son métier, commandant de réserve, il préside la section d'Alger de ces anciens, toujours sur la brèche, pour qui « l'action paie, la distraction s'expie ». Son adjoint est Sapin-Linière, commandant d'Unité territoriale (1).

L'Association des S.S.D.N. aime la discrétion. Son siège ? Une pièce minuscule à l'entresol d'un immeuble de la Chaussée-d'Antin ; 2.000 membres. Pas des amateurs. Les vrais du 2e Bureau, de la Sécurité militaire et des S.R. Secrétaire général actif : Paul Jérôme. Le cerveau : Paul Paillole, président-fondateur, personnage hors série et presque de légende.

Aujourd'hui industriel, le colonel Paillole — de l'allure, un profil de médaille grecque — est en 1940 chef de la section allemande du contre-espionnage.

Fin juin 1940, Paillole disparaît. Il se métamorphose sous les traits paisibles de M. Périer, directeur des « Travaux ruraux » (T.R.) au ministère de l'Agriculture, installé à Marseille, *Villa Eole*. Drôle de génie rural. En zone sud, de 1940 à 1942, Périer contribue à arrêter 2.000 agents de l'Axe.

Le 1er juin 44, Bedell Smith mande Paul Paillole au Q.G. d'Eisenhower et lui dit, en présence du général Menzies, chef de l'Intelligence Service :

« Vous êtes le seul Français que nous mettons aujourd'hui dans la confidence. Nous vous demandons sur l'honneur de n'informer personne, pas même de Gaulle. Le débarquement aura lieu le 6. Voici les plans. »

En désaccord avec de Gaulle et Soustelle sur la réorganisation des services secrets, il démissionne en novembre 1944, après de très vives discussions. Estime pour estime : Paul Paillole entretient ensuite des relations confiantes avec le général et avec l'ancien chef de la D.G.E.R. En mai 1958, il voit Soustelle fréquemment. Il pense aussi que la force vive se trouve en Algérie. Il sait beaucoup de choses, mais il n'appartient pas au brain-trust Debré-Soustelle-Blocq-Mascart-Biaggi et autres compagnons républicains-sociaux. Son délégué à Alger connaît à peine Delbecque. En revanche, il fréquente beaucoup Thomazo. Le colonel Paillole ne complote pas : ce soldat suit « une ligne d'action nationale » et milite pour que « l'Armée ne se fasse pas tuer pour rien ». Il est d'accord avec Salan qui ne veut pas subir le sort de Navarre.

Après le 13 Mai, J. Moch ordonne de l'arrêter pour diffusion d'une circulaire en faveur de l'appel à de Gaulle. Inconsistante, l'affaire n'a pas de suite, d'autant que les Anciens veillent aux postes de commande.

Le colonel Paillole appelle Claude Martin à Paris, car il craint au plus haut point la guerre civile et un débarquement. Il sait que des éléments poussent à un régime d'aventure, sans de Gaulle. Il connaît bien Michel Poniatowski, dont il apprécie la placidité et la précoce maturité politique. Il le « contacte ».

Nous voici donc au milieu de l'après-midi du 28 mai.

MM. Poniatowski, Paillole, Martin se rencontrent dans un appartement aristocratique des Invalides. Edmond Michelet y assiste, du côté gaulliste.

Les premiers propos sont chargés de dynamite.

Cl. Martin : *« Mais enfin, comprenez donc la situation ! Vous aurez les paras ici avant qu'il soit longtemps. Salan dit que si la solution n'est pas trouvée à bref délai, il ne répondra plus de rien ! »*

M. Poniatowski : *« ... Si vous voulez faire un coup d'Etat militaire et établir une dictature fasciste, je descendrai dans la rue contre vous et je ne serai pas le seul.*

« De Gaulle, oui légalement, oui constitutionnellement. Mais un pronunciamiento, non. La France n'est pas l'Argentine.

« Une opération strictement militaire, c'est la guerre civile, maintenant ou dans trois mois. D'ailleurs, le général ne viendra pas par la force... »

Cl. Martin : *« C'est de l'aberration! Je suis aussi républicain que vous. Vous voyez un mouvement d'extrême-droite où je vois un mouvement populaire. »*

Paul Paillole le conciliateur, Edmond Michelet le bon Samaritain s'entremettent :

« Vous menacez le gouvernement d'une arrivée des paras, reprend Poniatowski, *mais il y a une autre menace que sous-estime Alger. Allez donc voir tout à l'heure le défilé de la Nation. Un faux pas, un geste imprudent et l'on met le feu aux poudres.*

« Le président Coty a pressenti le général de Gaulle. C'est la seule solution politique et constitutionnelle, à moins que vous ne vouliez vraiment le coup de chien. »

L'Algérois est long à convaincre. Il craint les pires duplicités, que M. Pflimlin ne cherche à torpiller le retour du général en gagnant du temps.

Néanmoins, peu à peu l'atmosphère s'apaise.

Cl. Martin : *« Bon. Je comprends. Il faut un petit délai. J'espère qu'on pourra éviter le clash. Je repars immédiatement. Mais je n'ai aucune place retenue à Air France. Je suis venu par Rome et Genève. »*

M. Poniatowski : *« Donnez-moi votre passeport. Vous recevrez un ordre de mission de la présidence. »*

Claude Martin repart de nuit, étant entendu qu'aucune opération de débarquement ne sera déclenchée, en tout état de cause, avant le 1er juin.

Arrivé à 7 heures du matin à Maison-Blanche, l'émissaire rend compte à J. Soustelle et au général Salan, toujours hermétique, qui dispose d'ailleurs, à ce moment, des éléments d'information rapportés directement de Colombey par le général Dulac. A 12 heures, il envoie à Paul Paillole le télégramme conventionnel destiné à annoncer qu'un répit est ménagé.

(1) Incarcéré à Alger, ces derniers jours, à la suite des événements de janvier (N.D.L.R.).

Le plan d'attaque de Paris

LA manifestation des forces de gauche sur la voie publique met en mouvement d'autres forces. Des officiers et des sous-officiers de réserve, des A.C., des anciens de la France libre, des réseaux s'agglomèrent, happés par un aimant mystérieux.

On se convoque, on s'équipe, on se fabrique des brassards.

Le général Chassin accourt des montagnes d'Auvergne pour accueillir Massu. M. J. Moch le manque de peu : *« Arrêtez Chassin,* a-t-il intimé aux liminers de l'Intérieur. *Cela remontera le moral. »*

Mais le général est prévenu par un ami qui lui veut du bien. Les Anciens d'Indo, commandés par Lassauzet qui a pris le maquis dans une chambre de bonne, ont pour mission de s'emparer des mairies d'arrondissement. Les Hongrois se chargent de l'Hôtel de Ville. Les cellules de la « Cagoule » déploient une intense activité.

A Lyon, à Lille, à Bordeaux, avec Obac, Maury, Naves, à Toulouse avec Delnomdedieu, Nicolet, Cathala, partout c'est la veillée d'armes. A l'Ecole supérieure de guerre, le général Lecomte écarte les sirènes qui s'approchent de ses élèves : « Pour l'amour du ciel, que les paras ne débarquent pas ! Les Français n'accepteront jamais la dictature militaire », adjure-t-il.

(Keystone.)
LE GÉNÉRAL MIQUEL.
Six feuillets, trois annexes.

Le plan « Résurrection » est prêt.

En quoi consiste-t-il ? Ouvrons le dossier « Top secret » et extrayons les pièces principales de ce document de six feuillets, complété par trois annexes.

L'ordre d'opération débute par un certain préambule qui fixe l'objectif : obtenir « la mise en place d'un gouvernement républicain de Salut public sous la présidence du général de Gaulle. »

Le général Miquel prendra le commandement de l'ensemble.

Les avions seront mis en place par le général de Rancourt, commandant le groupement mixte de transports aériens.

Le général Coche, inspecteur général du train, sera chargé du transport des troupes débarquées.

Effectifs : deux régiments parachutistes du Sud-Ouest, deux régiments parachutistes d'Algérie sous les ordres de Massu, groupement blindé Gribius, bataillon de Joinville, bataillon d'infanterie de Courbevoie, compagnies de C.R.S., gendarmerie, Garde républicaine. Mission du colonel Gribius : mettre les chars en position pour protéger l'atterrissage des avions.

(Toutes les troupes devaient arriver par voie aérienne, les moyens étant très suffisants.

Les troupes du Sud-Ouest devaient atterrir au Bourget et entrer dans Paris par la porte Saint-Denis. Villacoublay était réservé aux troupes d'Algérie, qui auraient été formées essentiellement de recrues du contingent, lesquelles seraient arrivées par la porte de Saint-Cloud.

Les équipes de la police parisienne auraient constitué les unités de la circulation routière.)

4 P.C. 1° *Tour Eiffel.* — Colonel Château-Jobert (paras du Sud-Ouest). Mission : protéger les centraux militaires.

2° *Ministère de l'Intérieur.* — Colonel Cousteau (paras d'Algérie). Mission : protéger la place Beauvau. Compagnies d'honneur à l'Arc de Triomphe et à l'Etoile.

Détachement au Central régional des P.T.T. du 9e arrondissement.

3° *Préfecture de police et Hôtel de Ville.* — Colonel de Vismes, commandant la base-école des troupes aéroportées de Pau.

4° *Chambre des Députés.* — Colonel Moulie (paras d'Algérie). Mission : protéger l'Assemblée, l'hôtel de la présidence, le Quai d'Orsay, la rue de Varennes, la rue de Grenelle et les studios de la R.T.F.

P.C. des généraux Miquel et Massu : Invalides.

A l'arrivée du général Salan, un défilé sera organisé sur les Champs-Elysées. Le commandant en chef ira s'incliner sur la tombe du Soldat Inconnu.

Annexe I. — Atterrissage — horaires.

Annexe II. — Analyse de la situation politique.

La population : en général favorable. Milieux bourgeois : les cocktails continuent, on se dit gaulliste, mais on a peur du général. Milieux A.C. : adhésion totale. Milieux ouvriers : ne se battront pas, ont presque tous quelqu'un en Algérie.

Situation internationale : le monde atlantique et le monde communiste accepteront le fait accompli.

L'action ne doit porter que sur des points très précis : Assemblée, Intérieur, sièges de la C.G.T. et du P.C. (occupation du carrefour Châteaudun).

Annexe III. — Action psychologique. L'opération doit montrer qu'il n'y a pas de coup de force militaire, pas d'acte de rébellion...

Faire appel au sentiment national de chacun, au refus des humiliations et des abandons... Il sera affirmé que l'Armée ne fait que suivre les vœux de la population dont elle est issue, que le mouvement est déclenché par le peuple, que l'armée populaire a le droit de le soutenir.

Elle a le devoir de veiller à ce que des éléments subversifs à la solde de l'étranger ne profitent des événements pour semer le désordre et la haine.

L'Armée reprendra sa place dès que le général de Gaulle, qui a redonné la République à la France, dirigera le gouvernement légal.

Appel aux forces de l'ordre, aux fonctionnaires. Tout appel devra conclure par : Vive la République ! Vive l'Algérie française ! Vive la France ! Vive de Gaulle !

Il faut que le peuple se retrouve dans son Armée et s'intègre dans son action. Pas de démagogie. Le peuple aime l'Armée, il veut la voir brillante et disciplinée.

→

● « Un coup d'État ? Il n'y a plus d'État ! »

A Toulouse, « Honoré » (général Miquel) retient du bout des doigts le « top » du débarquement. Salan lui a dit : *« Vous lâcherez le top dans trois cas : 1) de Gaulle le demande (hypothèse hautement improbable) ; 2) de Gaulle n'obtient pas l'investiture ; 3) de dangereuses réactions communistes se produisent. »*

Pour l'heure, le général Miquel constate qu'aucune de ces conditions n'est remplie et, au demeurant, que de Gaulle semble devoir revenir dans la légalité.

Le général Miquel délègue un officier à trois galons, rue de Solférino. Cet officier pose des questions. Il ne voit pas le général. Un collaborateur l'accueille. De même qu'à Claude Martin, le cabinet répond :

« Le général de Gaulle tient essentiellement à revenir dans la légalité. Il invite les chefs militaires à rester disciplinés. »

Le capitaine : *« Mais si la légalité était dépassée par suite des événements, le général accepterait-il quand même de revenir au pouvoir ? »*

La réponse est celle d'un fin stratège et d'une politique diabolique. Clausewitz et Napoléon, Machiavel et Talleyrand réunis. Et, de surcroît, quelle maîtrise dans l'art (dangereux) du suspens...

Dimanche 1er juin, le reclus de Colombey est investi.

De Gaulle a fait avorter le coup d'Etat. Il avait d'ailleurs dit : *« Un coup d'Etat ? Il n'y a plus d'Etat... Je pourrais tout au plus faire un coup. »*

Le 2 juin, le « Journal officiel » publie la liste du gouvernement.

Léon Delbecque arrive d'Alger, sans crier gare. Des militaires, le C.S.P. sont très inquiets de ce qui se passe à Paris.

L. Delbecque prend son courage à deux mains : *« Mon général, Alger pourra difficilement accepter que... »*

De Gaulle : *« Je suis l'arbitre ! »*

L. Delbecque : *« Vous ne pouvez arbitrer qu'entre deux camps. Au nom de l'unité nationale, je comprends mal que vous appeliez auprès de vous des anciens du système et que vous délaissiez notre compagnon Jacques Soustelle. »*

De Gaulle : *« J'ai Debré, Michelet. J'irai à Alger. »*

L. Delbecque : *« Nous risquons un incident. »*

De Gaulle : *« Eh bien ! Vous convertirez les récalcitrants avant mon arrivée. Quant à l'Armée, elle doit obéir. Elle obéira, car elle est disciplinée. Elle voulait de Gaulle. Elle a de Gaulle. Qu'elle le laisse travailler maintenant ! »*

De Gaulle se lève : *« Allons, Delbecque. Repartez ! Et bravo ! Je vous félicite. Vous avez évité l'irréparable, la guerre civile. C'est bien. Vous avez été magnifique. Pas une goutte de sang. La France vous doit beaucoup, à Massu et à vous. »*

De Gaulle regarde son interlocuteur les yeux dans les yeux, pour le cas où ce gaulliste croirait posséder une créance :

« Mais avouez que j'ai bien joué aussi. »

Le général de Gaulle le sait-il aujourd'hui ? La composition inattendue du gouvernement provoqua de tels remous que son voyage fut précédé d'une conférence ultra-secrète d'état-major, réunie sur l'initiative du général Miquel.

Le chef métropolitain du plan « Résurrection » franchit la Méditerranée, en civil, à bord d'un avion de la base-école de Toulouse.

Il ne mit pas les pieds hors de l'aérodrome de Maison-Blanche. La conférence dura deux heures. Elle réunit Salan, Jouhaud, Allard et Massu.

« Honoré » dit :

« J'ai demandé à me concerter avec vous. Il faut que nous examinions la situation. Les hommes de la IVe reviennent. Il n'y a donc rien de changé ? Des réactions peuvent se produire dans la rue. Pour la première fois depuis la Jacquerie, une révolution a été faite par la province. C'est ce que Paris ne veut pas comprendre. Il en résulte déception et inquiétude. »

Faut-il continuer la révolution ? Aller au-delà de « l'instant de Gaulle » ? La question se pose. Mais, finalement, Salan se prononce : *« Faisons confiance à de Gaulle. Et surtout, veillons à l'unité de l'Armée. Mais restons vigilants. »*

La Cagoule aux mille yeux invisibles devient, elle aussi, de plus en plus attentive.

● « Voici revenu le temps des mitraillettes »

VOICI le général dans les meubles dorés de l'Hôtel Matignon.

Prophète militaire, visionnaire politique, figure de proue, cet homme du destin est aussi l'homme du défi. Que de fois il a confié :

« C'est une caractéristique très étrange de ma vie que d'être toujours obligé de combattre ceux qui ont été mes amis... »

Ne s'étant trompé ni sur la guerre mécanique, ni sur l'armistice de 1940, il conclut naturellement, du moins sur les grandes questions : « J'ai toujours raison. »

★

En conseil interministériel, M. Houphouët-Boigny présente une suggestion :

« Mon général, vous devriez aller en Afrique noire. Aucun président du Conseil n'est venu chez nous depuis bien longtemps. »

De Gaulle : *« Mais j'ai visité l'Afrique noire il n'y a pas très longtemps ! »*.

Houphouët-Boigny : *« Oui, mon général, mais vous n'étiez pas chef du gouvernement en exercice. »*

De Gaulle : *« J'étais bien plus que cela. »*

★

Discussion sur le problème allemand, à propos du plan Rapacki :

M. Pflimlin : *« Nous n'avons pas à déployer du zèle pour favoriser l'unité allemande. »*

De Gaulle : *« Je suis heureux d'entendre ces paroles dans votre bouche. Il y a mille ans que je dis cela. »*

Le général a beaucoup d'humour.

Les dirigeants de la C. F. T. C. sont reçus en consultation : Bouladoux, Théo Braun, Jeanson, Levard.

De Gaulle : *« Je favoriserai toujours les libertés syndicales. »*

Les délégués abordent la question du programme économique et social.

Levard : *« Mon général, comme nous l'avons déjà dit à un de vos prédécesseurs... »*.

Le secrétaire général des syndicats chrétiens ne va pas plus loin.

De Gaulle : *« Le général de Gaulle n'a pas de prédécesseur. »*

Temps d'arrêt dans la conversation.

De Gaulle : *« Mais continuez, messieurs, je vous en prie... »*.

★

Les jeunes officiers parlent au général de leurs missions civiques.

De Gaulle : *« L'armée est faite pour se battre, non pour donner le biberon. »*

Dans le bled, le général pose de multiples questions sur les opérations, le commandement, l'hébergement. Les cadres en viennent à l'action psychologique. Mais ils ont alors l'impression que leurs paroles tombent dans le vide.

Commentaires des popotes : *« De Gaulle a cinquante ans de retard. Il en reste à la notion de la guerre classique, rajeunie sous la forme nucléaire. »*.

En fait, de Gaulle conçoit l'action psychologique à la manière U.S.A. : bureau de la guerre froide, avec des experts politiques, économiques, les S. R., etc.

★

Délibérations constitutionnelles.

Dès les premiers jours du retour au pouvoir, de Gaulle a refusé à Michel Debré et à Raymond Janot d'envisager le système présidentiel :

« Le régime sera parlementaire ou ne sera pas. Le régime présidentiel ne serait pas dans notre tradition. Dans la conjoncture politique de la France, il tournerait vite à la dictature. »

A la vérité, de Gaulle considère, comme Churchill, que le parlementarisme est le pire des régimes, exception faite des autres. En même temps, il croit à l'impossibilité d'exercer un véritable pouvoir dans le cadre parlementaire : d'où l'intérêt, à la faveur des circonstances exceptionnelles, de recourir aux décrets-lois ou aux ordonnances.

Peu lui chaut personnellement d'avoir une Chambre « à ses basques ». Le tête-à-tête avec la démocratie parlementaire et les députés n'appartient pas à son univers.

Son cousin Louis Chevallier, député de l'Indre, lui reprochait amicalement en 1949 :

« Les parlementaires n'ont pas accès auprès de toi. Tu les ignores ou tu négliges leurs avis. C'est bien regrettable. »

De Gaulle : *« Tes parlementaires, je les vomis. »*

★

Le 22 décembre, les officiers placés aux postes de responsabilités reçoivent une lettre dont voici des extraits indicatifs :

« Je pense que vous ne vous êtes pas laissé tromper par les explications officielles données aux changements intervenus dans le haut commandement en Algérie et que vous avez parfaitement saisi leur signification réelle... » « Sa nouvelle fonction (du général Salan), malgré les fleurs au « féal » compagnon et les soins personnels du général pour son installation, lui retire tout pouvoir... Nous avons le devoir douloureux de le dire : il serait criminel de se laisser obnubiler par le prestige du général au point de ne pas voir les desseins antinationaux des hommes qui se couvrent de son nom.

« Des camarades qui ont lutté courageusement contre les trahisons des anciens gouvernements, sont maintenant complètement annihilés par la personnalité du général. Ils ont perdu tout esprit critique, toute volonté, toute initiative. Ils sont prêts à accepter, sans la moindre résistance, n'importe quelles décisions gouvernementales. Il est urgent qu'ils reprennent conscience... Une partie importante de l'Armée a été, en d'autres temps, victime du prestige du maréchal Pétain. Va-t-on lui refaire le coup ? Et va-t-elle se laisser faire ?

« Les événements de cette dure période de notre histoire, spécialement les immenses trahisons dont le pays a été victime de la part de ses gouvernants, ont provoqué dans l'Armée une prise de conscience très profonde qui l'a amenée à réviser l'objet véritable de sa mission dans la Nation. Ce serait trahir le Pays qui, à juste titre, n'a plus confiance qu'en elle, que de revenir à la conception ancienne... CE SERAIT LA MORT CERTAINE DE LA FRANCE. »

Le libelle est frappé d'anonymat. Mais la Cagoule n'a sans doute pas besoin de signature.

★

De Pau, un officier supérieur des troupes aéroportées me communique un texte intitulé : « L'Armée parle aux Français ». L'exposé, tapé à la machine, est diffusé de la main à la main :

« ...Un fait bouleversant vient de se produire :

« C'est la prise de conscience par l'Armée de son rôle politique élevé... C'est un fait capital et irréversible... »

De Gaulle n'est pas de la nouvelle vague. Il explose : *« Tout cela est inventé par l'Armée pour lutter contre les volontés de la Nation ! »*.

Réplique : *« Mon général, si telle est votre idée, nous perdrons la guerre révolutionnaire. »*

★

L'obsession de l'âge remonte souvent jusqu'aux propos du général de Gaulle et atteint à l'angoisse :

« J'ai peu de temps devant moi... Je suis un vieil homme... J'arrive au bout du rouleau... Si seulement j'étais sûr d'avoir dix ans devant moi... Je suis l'homme de 40. J'ai vingt ans de trop pour faire face au destin... Il faut songer à l'avenir... Il faut préparer la suite... Que Dieu me prête vie... »

— Mais, mon général, vous êtes jeune. Tous les autres hommes d'Etat étrangers sont plus âgés que vous. »

De Gaulle : *« Ils sont trop vieux. On ne devrait pas accepter certaines responsabilités au delà de cinquante ans. »*

⁂

« Si de Gaulle disparaît, nous aurons un rôle à jouer, m'écrivent des paras. L'armée doit rester le contrepoids national et social. Nous sommes nationaux-sociaux et chrétiens. La politique est un facteur de défaite et de victoire. Il n'existe plus de séparation entre la politique et la tactique. »

La Cagoule est là, qui épie. On la disait enterrée. Mais l'œil est dans la tombe, qui regarde de Gaulle. Elle place ses hommes, ses oreilles, ses yeux. Elle feuillette les dossiers dans les ministères, inspecte les tiroirs, trie, au besoin, les papiers des corbeilles.

Ceux qui ne se sont jamais consolés que les paras n'aient pas débarqué à Paris reprennent courage, aux côtés de tous ceux qui n'ont jamais celé :

« Le retour du général de Gaulle n'a pas forcément une signification gaulliste. »

A Alger, Robert Martel, le chef de l'armée du « Cœur et de la Croix » proclame :

« Les patriotes défendront cette fraction du sol national, les armes à la main, jusqu'au martyre si c'est nécessaire. »

« Grenouillages ! Péripéties ! », laisse tomber de Gaulle.

★

Rive gauche, le præsidium de la contre-révolution délibère :

« Un nouveau 13 Mai ? Non. On ne prend pas deux fois la Bastille le 14 juillet. Ne soyons pas en retard d'un coup d'Etat. Il y a autre chose à faire. Par exemple...

« Au surplus, on ne renverse pas de Gaulle comme on renverse Pflimlin.

« Mais l'affaire repartira de l'Algérie. Le détonateur reste de l'autre côté de la Méditerranée.

« En attendant, il faut veiller, organiser l'appareil, quadriller. L'heure de la Sixième République sonnera. »

Rive droite, au carrefour Châteaudun, le bureau politique du parti communiste reste, lui aussi, aux écoutes et aux aguets des événements : veiller, organiser l'appareil, quadriller. L'heure de la Sixième République sonnera.

Est-ce la Cagoule qui diffuse sous le manteau un lourd dossier sur « les réseaux d'intelligence ennemis », organisés à l'intérieur même de l'Etat ? Extraordinaire tissu d'affabulations. Assurés de hautes complicités, les groupes financiers, aidés par les trusts internationaux, se préparent, y est-il affirmé, à brader l'Algérie et le Sahara.

Et ce « rapport sur la trahison » conclut au quinzième feuillet :

« Voici revenu le temps des mitraillettes et, s'il en est besoin, le recours à une insurrection. »

Fin

(Copyright « L'Express » et Plon-Paris. Tous droits réservés.)

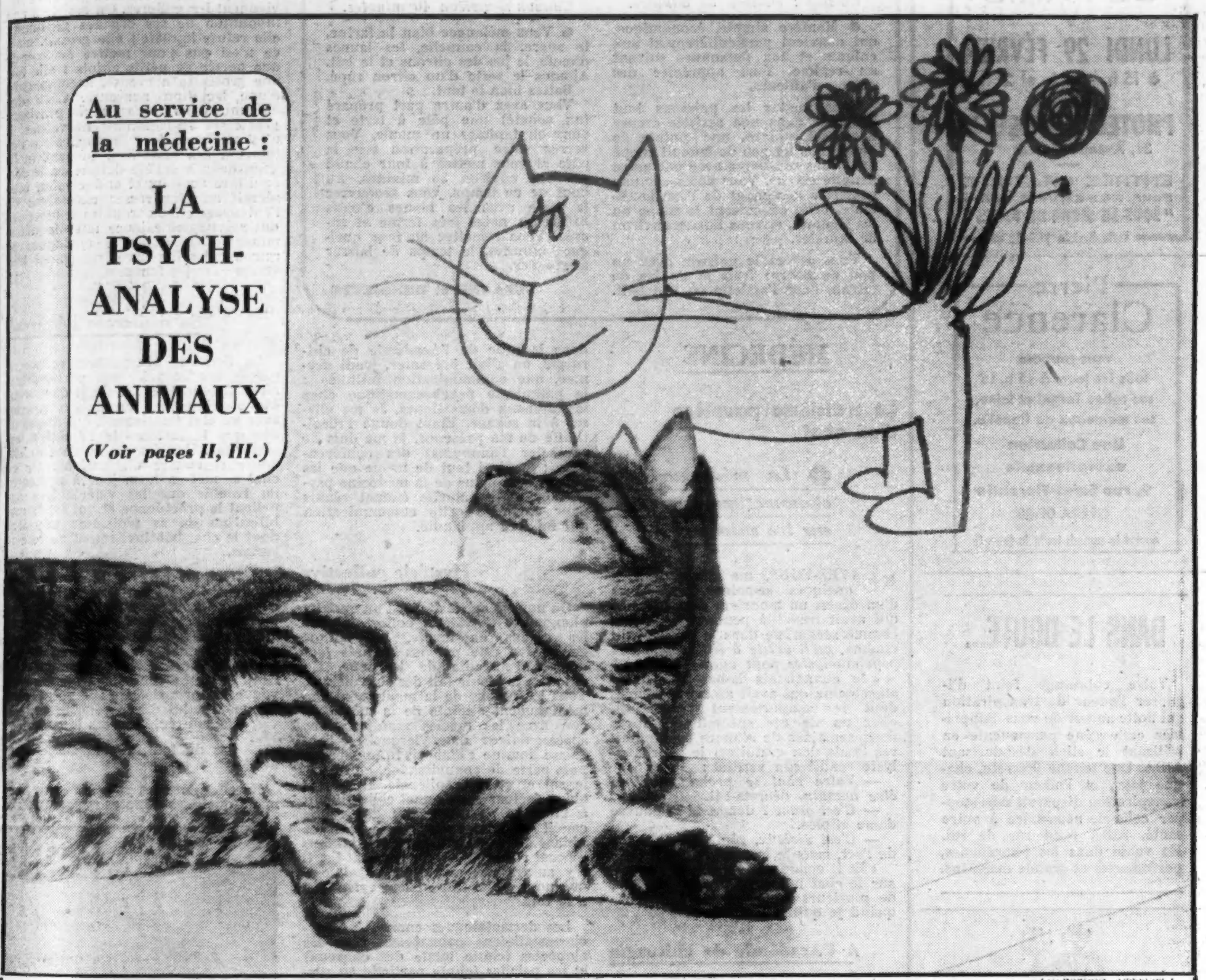
Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

Au service de la médecine :

LA PSYCH-ANALYSE DES ANIMAUX

(Voir pages II, III.)



(Reporters Associés.)

LE CHAT DE SINÉ PHOTOGRAPHIÉ DEVANT SON PORTRAIT.
A-t-il des complexes de supériorité ?

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Amélioré*** nettement un teint de fin d'hiver avec le nouveau fond de teint « Coverfluid » de Helena Rubinstein. Légèrement plus couvrant que les fonds de teint liquides habituels, il dissimule bien les rougeurs et autres imperfections et peut également se porter sans poudre (sauf sur le nez). A noter l'excellente présentation en tube plastique et surtout le long bouchon fonctionnel muni de deux encoches « étudiées pour » que le pouce et l'index puissent s'y loger et visser (ou dévisser) facilement. (Coverfluid, 12,50 NF dans les parfumeries.)

● ***Encouragé*** l'initiative d'un jeune entrepreneur de peinture qui a décidé de se substituer à ses clients chaque fois qu'ils ont une série de travaux à faire exécuter chez eux. Il suffit de le convoquer, et de lui expliquer ce que l'on désire (pose de placards, installation d'une salle de bain ou d'une cuisine, réfection complète de l'appartement, etc.). Il se charge de convoquer les représentants des différents corps de métiers nécessaires et de faire établir un devis commun, qu'il soumet au client. Si celui-ci accepte, il n'a plus, ensuite, à s'occuper de rien. Tous les travaux sont exécutés, dans le bon ordre, sous la surveillance du coordinateur qui en est le seul responsable. Au jour convenu, les travaux sont terminés, et la maison livrée parfaitement propre et habitable. Les tarifs sont ceux du Syndicat National des Industries du Bâtiment, sans aucune majoration, le gain de temps de chacun des exécutants, qui évite la « pagaïe » inévitable dans ce genre d'entreprise, constituant, à lui seul, un bénéfice supplémentaire. (J.-P. Guy, G.E.M.A.P., 86, rue du Départ à Enghien. Tél. 964-11-47.)

● ***Compris*** presque avec facilité, la façon dont elle devait rédiger sa déclaration d'impôts, grâce au numéro spécial de « Vos Impôts ». Cette opération ne lui a coûté de 2,50 N.F. (montant de la brochure. En vente dans les kiosques.)

● ***Goûté*** les différents produits composant le « colis standard » qu'une coopérative agricole du Sud-Ouest (qui a ses bureaux à Paris) se charge d'envoyer aux soldats qui servent en Algérie. Chaque colis comprend :

1/2 bouteille de vieil armagnac.

10 à 12 boites de conserves : pâté pur porc, cassoulet, pâté de foie d'oie truffé, galantine de dinde, rillettes d'oie, pruneaux confits, etc.

Les échantillons ont paru, à Madame Express, d'excellente qualité. (Le colis : 22,50 NF, expédition comprise. Ecrire à Mlle Cazenave, 1, rue Tiron, Paris-IV°. Ou téléphoner à Passy 57-13. Règlement à la réception de la facture, par chèque ou par mandat.)

● ***Noté*** pour ceux qui prendront leurs vacances (d'hiver ou d'été) en mai une façon économique de pratiquer le ski de printemps. L'Union Nationale des Centres de Montagne organise cette année des « raids » de ski.

A titre d'exemple :

● Chamonix-Zermatt, 10 jours : 14 NF par jour.

● Nice-Briançon, 9 jours : 14 NF par jour.

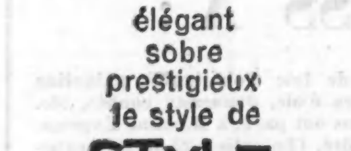
Une seule condition : ne craindre ni la vie en commun (logement par chambres de quatre ou six personnes), ni l'effort physique (cinq heures de ski par jour en moyenne). Une sélection est opérée au départ : il faut au moins savoir « virer aval en toute pente». Pas de limite d'âge. Renseignements : U.N.C.M., 43, rue Raffet, Paris-XVI°.

AVEC LE CONCOURS
des tissus garantis BOUSSAC, des marques
NYLFRANCE et TERGAL
DÉFILÉS DE MANNEQUINS
SOUS
LE SIGNE DE PARIS
LUNDI 29 FÉVRIER
à 15 h. - 17 h. et 21 h.
Salons de
l'HOTEL GEORGE V
31, Avenue George V
ENTRÉE GRATUITE
Pour RÉSERVER écrire
« SOUS LE SIGNE DE PARIS »
Boite Postale 202-02

Pierre
Clarence
vous propose
tous les jours à 15 h. 15
ses robes Tergal et laine,
ses manteaux de flanelle.
Une Collection
exceptionnelle
9, rue Saint-Florentin
OPÉRA 09-88
ouvert le samedi toute la journée

DANS LE DOUTE...

Votre entourage feint d'ignorer l'odeur de transpiration qui flotte autour de vous. Supprimez cette gêne permanente en utilisant le stick désodorisant AiDA. Une touche discrète, chaque jour, et l'odeur de votre transpiration disparaît sans stopper celle-ci, nécessaire à votre santé. AiDA rend sûr de soi. En vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

élégant
sobre
prestigieux
le style de
STYLE

le meuble anglais de grand style
documentation complète adressée
sur demande à STYLE salle 12
100 rue de Miromesnil Paris 8e
ANJ. : 82-09
Agence E.P.R.I. - Paris

RECETTES

● CORDON BLANC

Une manière simple pour accommoder le poisson

Merlan, ou limande, ou sole, ou filets de poisson.
Un peu de beurre.
1 jus de citron.
Basilic ou fenouil.
Sel, poivre.
Préparation : 5 minutes.
Cuisson : environ 30 minutes.

● Manière simple, économique, qui convient particulièrement aux enfants et aux personnes suivant un régime. Fort appréciée des autres, d'ailleurs.

Vous mettez les poissons tout préparés dans une assiette creuse avec sel, poivre, une pointe de basilic (ou un peu de fenouil coupé fin). Vous recouvrez avec une autre assiette creuse. Vous posez sur une casserole contenant de l'eau bouillante, celle où cuisent la soupe ou les légumes, et vous laissez environ 30 minutes.

Vous servez le poisson avec un peu de beurre frais et un jus de citron, dans l'assiette où il a cuit.

● CORDON BLEU

Tarte au citron

3 cuillerées à soupe de farine.
3 cuillerées à soupe de sucre en poudre.
1 cuillerée à café de cannelle en poudre.
2 œufs.
2 citrons.
1 verre de lait.
Une pâte à tarte.
Cuisson : environ 40 minutes.

● Vous mélangez bien la farine, le sucre, la cannelle, les jaunes d'œufs, le jus des citrons et le lait. Ajoutez le zeste d'un citron râpé. Battez bien le tout.

Vous avez d'autre part préparé (ou acheté) une pâte à tarte et vous en tapissez un moule. Vous versez votre préparation sur la pâte et vous mettez à four chaud pendant environ 35 minutes. Au bout de ce temps, vous recouvrez la tarte avec les blancs d'œufs battus en neige très ferme et sucrés. Vous remettez au four quelques minutes, le temps de laisser meringuer.

SUZANNE et HENRIETTE

MÉDECINE

La troisième paupière d'un chat

● La médecine psychosomatique se penche sur les animaux.

« SAVEZ-VOUS, me disait il y a quelques semaines, au cours d'un dîner, un monsieur fort éminent qui avait travaillé pendant deux ans comme scénariste dans la capitale du cinéma, *qu'il existe à Hollywood des psychanalystes pour animaux ?*

« Je connaissais là-bas une dame américaine qui avait amené son chat, dont le comportement l'inquiétait, chez un de ces spécialistes. Après deux semaines de séances préliminaires (mais non gratuites) le psychanalyste rendit son verdict :

— *Votre chat se prend pour un être humain,* décréta-t-il.

— *C'est grave ?* demanda la pauvre dame affolée.

— *C'est sérieux,* répondit l'homme de l'art, *mais je le guérirai.*

« Et il commença — à prix d'or — sur le chat une cure psychanalytique de plusieurs mois qui durait encore quand je quittai Hollywood. »

A l'Académie de chirurgie

Amusée par l'anecdote, je pensais qu'il fallait être Américain (et Hollywoodien de surcroît) pour croire à de telles histoires, quand une indiscrétion me fit supposer qu'il y avait peut-être là-dedans quelque chose de plus sérieux qu'il ne paraissait au premier abord : à une séance de l'Association des spécialistes de médecine psychosomatique (1), qui tient ses assises dans la salle de l'Académie de chirurgie, on allait présenter, jeudi dernier, une communication intitulée : la pathologie psychosomatique chez les animaux domestiques. Je me glissai à la séance. Etant donné l'illégitimité de ma présence, je me dois de respecter l'anonymat des conférenciers ; je dirai tout de même que les plus grands noms de la médecine psychosomatique actuelle étaient réunis pour entendre cette communication qui fut très applaudie.

(1) La médecine psychosomatique (du grec *psukhê* l'âme et *sôma* le corps) s'occupe spécialement des maladies organiques qui ont une cause psychique ; par exemple, des ulcères de l'estomac consécutifs à des chocs émotionnels ou à des soucis accumulés, des asthmes d'origine affective, des hypertensions de causes nerveuses, etc. Ces troubles cèdent à une psychothérapie ou à une cure de psychanalyse qui amènent le sujet à prendre conscience de l'origine mentale de sa maladie.

Hystérie collective

On nous décrivit d'abord un curieux phénomène d'hystérie collective chez les chiens de meute, la panique convulsive dite par les Anglais *fear disease :* maladie de la peur. Un chien de la meute fait des convulsions. Tous les chiens de la meute sont immédiatement atteints de la même façon avec les mêmes manifestations spectaculaires dans lesquelles l'angoisse domine : d'abord fuite éperdue puis perte de connaissance, chute sur le sol et crise d'épilepsie. Il semble qu'un facteur émotionnel collectif soit à l'origine de ces crises de groupe car il est bien évident que tous les chiens de la meute ne sont pas atteints du mal comitial (2). Le seraient-ils, il n'y aurait aucune raison physiologique pour qu'ils fassent leur crise tous à la fois.

Les dermatologues comme les psychosomaticiens connaissent bien les alopécies (chute totale des cheveux) et les pelades (chute partielle en plaques arrondies) d'origine émotionnelle qui surviennent chez l'homme après un choc émotif violent. On les retrouve chez les animaux. J'ai vu projeter la photographie d'un chien entièrement nu : il avait perdu tous ses poils à la suite d'une peur intense ; quelques semaines plus tard, ses poils avaient repoussé normalement car le chien ne souffrait d'aucun trouble physiologique susceptible d'en empêcher la repousse. Dans des conditions analogues, un chat a présenté une large plaque de pelade qui n'était due ni à un parasite ni à une affection de la peau mais à un choc émotif.

Les chiennes trop caressées

Adulées par leurs maîtres humains, trop souvent caressées, trop choyées, les chattes deviennent nymphomanes. Leurs manifestations en période de chaleur et au moment de l'accouplement sont tout à fait anormales. Chez les chiennes placées dans les mêmes conditions, les mêmes cajoleries ont des conséquences pratiquement inverses qui se déroulent selon un processus bien connu des vétérinaires. Si la chatte trop aimée connaît une hyperexcitation sexuelle, la chienne vivant très près de son maître et objet de ses attentions permanentes et de ses cajoleries se tourne au contraire vers la frigidité. Sitôt qu'elle est parvenue à l'âge adulte, ses phases génitales deviennent irrégulières. On assiste à une involution de ses organes génitaux ; elle refuse le mâle ; elle grossit, mais ce n'est pas pour mettre au monde une portée de petits chiots : elle fait une grossesse nerveuse, accompagnée d'une lactation nerveuse. Chez des chiennes dans ce cas, après plusieurs grossesses et lactations nerveuses, il n'est pas rare de voir apparaître des tumeurs des mamelles, souvent malignes, dans la genèse desquelles le déséquilibre nerveux et endocrinien consécutif aux tendresses excessives de l'entourage et aux troubles sexuels qui ont suivi semble jouer un rôle déterminant. Des désordres analogues se retrouvent selon un déroulement très voisin chez les femmes.

(2) Autre nom de l'épilepsie.

Sa maîtresse l'énervait

La dernière observation présentée par le conférencier est particulièrement significative : il s'agit d'un trouble physiologique en liaison précise avec un état émotionnel, qui disparaît dès que le facteur de l'émotion est supprimé. Une dame a un chat qu'elle adore et couvre d'attentions. Or ce chat se met un beau jour à présenter un trouble que les vétérinaires appellent la procidence et qui est la mobilisation de sa troisième paupière dont le chat habituellement ne se sert jamais.

Désolée de voir s'abîmer le beau regard de son chat par cette procidence qui finit par s'installer de façon permanente, la dame l'amène dans une clinique vétérinaire de Paris. On hospitalise le chat. On lui donne les remèdes habituels pour ce genre d'accident. La procidence disparaît. On convoque la propriétaire : « Votre chat est guéri », lui dit le vétérinaire. Ravie, elle se précipite vers la cage.

— Pas du tout, répond-elle, regardez !

En effet dans les yeux du chat, normaux quelques minutes auparavant, la

LAIZE BLANC...
Economique...

Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-48 - RICHELIEU : 81-80

Apportez vos tissus...
SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
vous exécutera
les dernières créations
dans les plus brefs délais
Toutes retouches et transformations

TWEED NOIR ET BLANC.
Esthétique.

(Dambier.)

DAIM VISON.
Pratique.

(Dambier.)

procidence est revenue. La maîtresse s'en va ; le chat reprend un regard normal. On refit l'expérience plusieurs fois. Aucun doute. Le chat ne supportait pas la présence de sa propriétaire. Le trouble dont il souffrait venait de là. On le donna à une autre dame. Il n'eut plus jamais de procidence. Dans ce cas, la guérison avait été obtenue par simple séparation du malade d'avec l'objet de ses troubles, de la même manière qu'on fait cesser les crises d'asthme d'origine affective chez un enfant en le séparant d'un milieu familial qui ne lui convient pas, ou qu'on voit cesser des crises d'eczéma chez une jeune fille, sur le point de faire un mariage qui lui déplaisait, quand ce mariage est rompu. Mais dans les cas plus complexes où la guérison du trouble psychosomatique exige la mise en œuvre d'une psychothérapie ou d'un traitement psychanalytique, il est vraisemblable que les vétérinaires psychosomaticiens de l'avenir se heurteront à quelques difficultés pour réaliser l'anamnèse (3) des troubles qui affectent l'animal. Il serait intéressant de savoir comment les psychanalystes pour animaux installés à Hollywood ont résolu la question !

Bien entendu, ces études poursuivies par d'éminents spécialistes ne sont pas faites uniquement pour apaiser les angoisses des « mémères à leur chien-chien ». Comme pour la médecine ou la chirurgie, l'animal n'est qu'un instrument de recherches mis au service d'une cause importante : la connaissance et la guérison de l'homme.

---

(3) L'anamnèse consiste à faire revivre au malade (au cours d'interrogatoires dans lesquels il est invité à rappeler librement ses souvenirs) les événements de sa vie passée, afin de ramener à sa conscience le choc émotionnel passé, souvent inaperçu, qui a entraîné les désordres organiques dont il a souffert par la suite.

MODE

Chapeaux au masculin

● *Un succès inattendu mais explicable.*

LES comptoirs de chapeaux des grands magasins connaissent actuellement une effervescence extraordinaire grâce à la vogue des formes chapelier. En empruntant aux hommes leurs coiffants, les femmes ont retrouvé l'envie de se chapeauter, et les « tyroliens » se sont généralisés, en variant les matières employées, mais en conservant le même style : calotte haute et souple, petits bords pouvant se porter relevés en partie, ruban et nœud autour de la calotte, comme pour les chapeaux d'hommes.

Le succès inattendu de ce style de chapeaux, après des années de vaches maigres pour les modistes et les fabricants, peut s'expliquer de différentes manières :

● SUR LE PLAN ESTHÉTIQUE, les formes masculines sont seyantes, quelle que soit la forme du visage, elles n'endimanchent jamais et accompagnent facilement l'imperméable ou le manteau de tous les jours, sans se faire remarquer dans le métro ou dans l'autobus.

● SUR LE PLAN PRATIQUE, les hautes calottes permettent de conserver un chapeau plusieurs heures sans aplatir irrémédiablement les coiffures gonflantes. De plus, les formes souples (comme le modèle de daim que nous avons photographié) ne craignent ni les manipulations ni les séjours prolongés dans une poche.

● SUR LE PLAN ÉCONOMIQUE, ces formes simples, demandant peu de main-d'œuvre, ne sont pas chères. Pour moins de 20 NF, on trouve des modèles charmants. Il est facile, dans ces conditions, de satisfaire ses envies de fantaisie.

Les trois modèles que nous avons photographiés cette semaine valent respectivement :

— en tweed noir et blanc : 16,90 NF (Galeries Lafayette) ;

— en laize blanche ceinturée d'une tresse de couleur : 19,90 NF (Galeries Lafayette) ;

— en daim vison, imperméable et souple : 59 NF (Franck et Fils, 80, rue de Passy).

Enfin, il est amusant de noter que, par l'intermédiaire des femmes, les hommes jeunes reviennent eux aussi au chapeau tyrolien. Dans un grand magasin, une dame très digne s'enquérait, l'autre jour, auprès de la vendeuse :

— Auriez-vous ce modèle de feutre vert en grande taille ? C'est pour mon fils. Il prétend que les modèles pour dames ont des bords plus petits et que, dans sa classe, c'est la grande mode...

DÉCORATION

Galons, franges et pompons

● *La passementerie est un luxe bien tentant...*

AVEC la vogue des pièces décorées dans le style dit « romantique », la mode de la passementerie (complètement délaissée entre les deux guerres) est revenue.

On n'a jamais tant utilisé d'effilés, crêtes, giselles et pompons depuis l'époque ou M. Grévy habitait l'Elysée.

La passementerie revient malheureusement assez cher. Il s'agit, en effet, d'une fabrication presque entièrement artisanale où les commandes doivent être exécutées en petites quantités. La gamme des passementeries pour ameublement comporte une étonnante variété de dessins qui peuvent chacun être exécutés à la demande dans tous les coloris et dans différen- →

LORÈNE
Exclusivités 1960
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
LINGERIE FINE
EN SOIE NATURELLE
Chemises de nuit en coton
LINGE DE MAISON
Ouvert sans interruption de 10 à 19 h. sauf lundi

OUI DIT
SKI
PENSE
PALU SPORTS
11, RUE de MIROMESNIL PARIS 8e ANJ. 25-97

LA BAGAGERIE
AVANT FERMETURE PROVISOIRE POUR TRAVAUX
Réalisation de la totalité du stock
CHAUSSURES, SACS, etc.
PRIX SACRIFIES
13, rue Tronchet

Elle est vraiment forte...
La moutarde "Nature" extra forte BORNIBUS. Ses graines sélectionnées spécialement "traitées" stimulent l'appétit et facilitent la digestion. Les gourmets l'apprécient avec les viandes grillées ou bouillies et la charcuterie.
BORNIBUS : C'est la santé sur votre table. Vente dans les maisons de régime et alimentation de détail.

VOS PROBLEMES RESOLUS EN UN TEMPS RECORD
PARIS PLANNING
ORGANISME DE SECRETARIAT PRIVÉ AVEC ABONNEMENT OU AU FORFAIT
RECHERCHE
TRAVAILLE
REALISE
TOUT POUR VOUS
29, RUE TRONCHET - ANJ. 37.67 - 55.29

tes largeurs. Mais souvent un galon ou une frange bien choisis peut « faire » une pièce, et permettre de mettre en valeur un tissu bon marché.

Voici, selon les styles d'ameublement, les dessins les plus courants et la meilleure façon de les utiliser :

Styles Louis XIV et Louis XV

● LES GISELLES : galons plats, dentelés, composés de boucles de soie ou de coton mercerisé formant des spirales. Utilisation : ornementation de doubles rideaux.

Se posent à quelques centimètres en arrière de la bordure. Pose cousue. (Giselle deux tons, largeur 3 cm : 33,07 N.F. le mètre.)

La porte matelassée.

Style Louis XVI

(Tous ameublements anciens.)

● LES EFFILÉS : ce sont des franges coupées très serré montées sur un galon plat. Utilisation : bordure de doubles rideaux, cantonnières, tapis de table, etc. Existent en soie naturelle ou artificielle, coton ou coton mercerisé. Pose cousue. (Effilé deux tons, largeur 4 cm, 8,70 N.F.) (*Voir dessin.*)

Styles Directoire et Empire

● LES GRECQUES : galon plat de couleur dans lequel est tissé en blanc un dessin en forme de grecque. Utilisation : ornementation des doubles rideaux, des sièges et des coussins. A poser à quelques centimètres en arrière de la bordure. Pose cousue. (Grecque verte et blanche, largeur 2 cm 1/2, 8,70 N.F. le mètre.) (*Voir dessin.*)

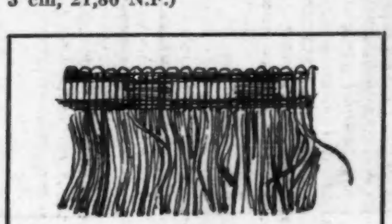
Le divan « à lambrequin ».

Style romantique

(Allant du style Restauration au style Grévy.)

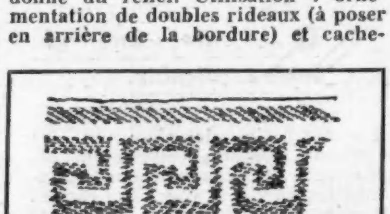
● LA FRANGE A POMPONS : un galon plat soutient des pompons distants l'un de l'autre de 1 cm. Utilisation : bordure de doubles rideaux, cantonnières, tapis de table, coussins, etc. Pose cousue. (Frange pompons deux tons, largeur galon 1 cm, largeur totale 4 cm : 14,25 N.F. le mètre.) (*Voir dessin.*)

● LES CRÊTES : galons rigides festonnés d'un seul ou des deux côtés suivant les modèles. Utilisation : cache-clous pour siège avec bois apparent. Pose collée. (Crête simple feston deux couleurs, largeur 3 cm, 21,80 N.F.)


Effilés.

Style anglais

● LE MARABOUT : galon plat sur lequel un travail de bouclettes sur plusieurs épaisseurs donne du relief. Utilisation : ornementation de doubles rideaux (à poser en arrière de la bordure) et cache-couture pour sièges, en remplacement des passepoils. Pose cousue. (Marabout une couleur, largeur 2 cm 1/2, 7,93 N.F. le mètre.)


Grecques.

● LA FRANGE TORSE : composée de liens torsadés montés sur galon en relief. Utilisation : cache-pieds pour fauteuils et canapés (également utilisable avec le romantique). Pose collée ou cousue. (Frange trois couleurs pour sièges, hauteur 15 cm, 33 N.F. le mètre.)

Tous styles

● LES LÉZARDES : galon festonné des deux côtés suffisamment raide pour être collé. Utilisation : même utilisation que les crêtes. (Prix 0,50 N.F. le mètre.)

● LES GALONS : bande de tissu plus ou moins large avec tissage en relief de plusieurs tons, ou ton sur ton. Utilisation : ornementation des rideaux, des sièges et des coussins. Pose cousue. (Galon bleu et blanc, largeur 2 cm, 7,26 N.F. le mètre.)

Les bonnes idées de Madame Express :

Voici quelques utilisations peu communes de passementerie pour ameublement :

● Dans une pièce dépourvue de corniche, faire poser sur le mur, à l'endroit où il rejoint le plafond, une grosse torsade ou un large galon plat d'une couleur en harmonie avec les tentures.

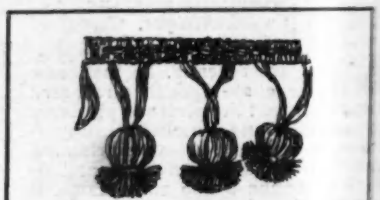
Si la pièce est très « habillée », cette passementerie peut être en fils d'or.

● Le sommier d'un divan parementé « à lambrequin » avec des effilés et des glands prend tout de suite un petit air de style dans une chambre garnie de meubles Romantiques. Un galon plat assorti posé sur la housse à matelas en coupera la platitude.

Le même galon doit se retrouver sur les trois coussins de fond qui, le jour, transforment le lit en banquette Napoléon III. (*Dessin de droite.*)

● Des portes matelassées garnies de satin tergal lavable, ornées d'un travail de galon plat et de capitons, non seulement isolent du bruit, mais donnent un petit air Directoire à de banales pièces d'appartements modernes. (*Dessin de gauche.*)

● Dans une chambre à coucher de campagne, des rideaux et un couvre-lit de percaline blanche (pas chère et facile à laver) sont ornés d'une frange à pompons rouge montée sur ruban à pressions. Des meubles de fer peints noirs donneront un air très espagnol à la pièce.


Frange à pompons.

● Pour donner un air précieux à un salon Louis XV ou Louis XVI, il suffit de souligner le baguettage d'une fine nervure de fil d'or.

● Pour dissimuler une tuyauterie de chauffage central placée près du plafond dans un vestibule, une frise de tissu pekiné vert et blanc par exemple, découpée en festons bordés d'un effilé de coton blanc se détachant sur des murs tendus de papier velours vert du ton de la ravure.

● Un miroir rond à joints polis comme les glaces de salles de bains, fixé contre un mur, prendra un air Romantique à souhait s'il est entouré d'une large crête de passementerie semblable aux embrasses des doubles rideaux.

● Pour ranger l'aspirateur traineau et ses accessoires, un coffre à linge sale gainé de velours cerise, agrémenté d'une haute frange torsadée, servira également de banquette.

● Pour attraper des livres haut perchés, une petite échelle de meunier gainée de velours, entouré d'un fin galon nervure ton sur ton, et ornée de deux gros glands placés en haut des deux montants. L'élégance de cet objet utilitaire lui permettra de rester en permanence dans la pièce où se trouvent les livres.

(Documentation passementerie : Talma, 10, rue des Saints-Pères.)

LES TEMPS MODERNES

Qu'en dirait Charlie Chaplin en 1960, lui qui en a dénoncé les excès avec humour, il y a déjà vingt-quatre ans ? Nos temps modernes sont ceux qui soumettent les êtres humains à un rythme accéléré, à la compétition dans tous les domaines, depuis celle qui fait défiler les arbres de la route à plus de 160 km/heure, à celle plus quotidienne mais aussi exigeante qui met en ligne les hommes d'affaires les plus éminents. Nos temps modernes sont ceux qui exigent des " monstres sacrés " de nous émouvoir chaque soir sur les planches, qui soumettent les pilotes de ligne à des horaires toujours plus courts, qui dépêchent aux quatre coins du monde et en des temps records, journalistes, diplomates, industriels, juristes.

La vitalité et la résistance réclamées pour l'accomplissement de nos tâches quotidiennes seront assurées d'une façon efficace par la méthode alimentaire MONO, placée sous le signe de la nature et du règne végétal. La méthode MONO indique également quels aliments il faut consommer et comment il faut les préparer.

Il suffirait de se reporter aux abondants témoignages de gratitude envers les produits MONO, pour se convaincre des inappréciables bienfaits dont ils sont la cause depuis 50 ans. Par exemple, celui d'un membre de l'Expédition Française en Nouvelle Guinée : " En plus de leur valeur nutritive exceptionnelle et de leur goût délicieux, écrit-il, ces produits concentrés nutritifs et si légers nous rendaient les plus grands services et nous permettaient, dans nos différentes explorations à l'intérieur de la forêt, de partir plusieurs jours avec une charge minimum ". Bons et pratiques pour ces hommes soumis à des conditions particulièrement dures, les produits MONO le sont pour ceux qui ont à fournir une continuité dans l'effort : sportifs, industriels, hommes d'affaires, professeurs, étudiants, ouvriers qui tous doivent avoir une grande résistance physique.

Le vieux principe de la vie par les plantes s'est toujours vérifié et partout. En vacances, la mer, la montagne nous apportent d'autant plus de joies et de bienfaits que notre forme et notre bonne humeur, celle-ci dépendant de celle-là, sont préparées à les recevoir. C'est ce grand bien-être de la forme physique parfaite que nous procurent les spécialités de régime MONO aux amandes et aux céréales, et qui contiennent, sous un volume concentré, le maximum de vitamines et de calories indispensables.

A nous tous dont les nerfs sont soumis à dure épreuve par le harcèlement journalier des horaires, la trépidation des grandes villes, il est offert un premier moyen, simple, naturel, économique de tenir tête au rythme des " Temps modernes " : la cure de 20 jours de l'ALIMENT MONO, consommé quotidiennement au petit déjeuner ou comme dessert à l'un des principaux repas.

Documentation : 38, Rue du Châteaudun - Paris 9e et maisons de régime.

A voir, à écouter

cinéma

CARGAISON DANGEREUSE : Gary Cooper et Charlton Heston dans un film pour les nombreux amateurs de mauvais romans d'aventure. (*Paris*, ELY. 53-99.)

LE BEL AGE : un rêve éveillé de Pierre Kast, où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

L'EAU A LA BOUCHE : trois couples et une nuit d'été, le premier film de J. Doniol-Valcroze. (*Madeleine*, OPE. 56-03, et *Mercury*, BAL. 75-90.)

LE DERNIER TRAIN DE GUN-HILL : pour les amateurs de westerns. (*Elysées-Cinéma*, BAL. 37-90.)

PICKPOCKET : le dernier Bresson, encore plus dépouillé. Pas pour les amateurs de westerns. (*Ciné Panthéon*, ODE. 51-60. *Agriculteurs*, TRI. 06-48.)

UNE LEÇON D'AMOUR : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50.)

SOMMARLEK : Ingmar Bergman décrit un bonheur d'été mort à l'automne. (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

CONFIDENCES SUR L'OREILLER : pour les amateurs de comédie américaine. (*Reflets*, GAL. 99-91.)

LA GRANDE EPOQUE : l'âge d'or du burlesque américain. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960: Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Rio Opéra*, RIC. 82-54, *Raimu*, ELY. 38-91.)

HIROSHIMA, MON AMOUR : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Barbès*, MON. 93-82, *Marcadet*, MON. 22-81.)

FENÊTRE SUR COUR : ...et sur crime. James Stewart, Grace Kelly dans un Hitchcock 1954. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

LA TRAVERSÉE DE PARIS : sous l'occupation, Gabin, Bourvil et un quartier de porc dans un Autant-Lara, Aurenche et Bost, méchant et réussi. (*Club*, PRO. 81-47.)

LES SEPT SAMOURAIS : dans un Japon médiéval, ils défendent contre une bande de brigands un village de paysans. Un film d'Akiro Kurosawa. (*Floride*, PRO. 63-40.)

HAMLET : Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

HELZAPOPPIN : la quintessence du burlesque, délirant à voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

AVENTURES FANTASTIQUES : Jules Verne animé dans le style des gravures de l'édition Hetzel. (*Denfert*, ODE. 00-11. *Auteuil - Bon - Ciné*. AUT. 82-83.)

LA GRANDE ILLUSION : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Arc-en-Ciel Boucicaut*, VAU. 94-47.)

NUIT ET BROUILLARD : le court métrage d'Alain Resnais sur les camps de concentration. Au même programme : L'AFFAIRE DREYFUS. (*Calypso*, GAL. 10-68.)

concerts

VENDREDI 19 FÉVRIER, A 12 H. 30 : une curiosité : musique du Vietnam, dans le cadre des Concerts de midi. (*Institut d'art, 3, rue Michelet*.)

SAMEDI 20 FÉVRIER, A 21 H. : l'Orchestre National, sous la direction de Manuel Rosenthal, consacre son programme à deux musiciens récemment disparus : Hector Villa-Lobos et Bohuslav Martinu. (*Th. des Champs-Elysées*.)

DIMANCHE 21 FÉVRIER, A 17 H. 45 : le traditionnel Festival Gershwin, avec le concours d'un grand pianiste : Daniel Wayenberg. (*Palais de Chaillot*.)

LUNDI 22 FÉVRIER, A 21 H. : récital de la célèbre cantatrice Irmgard Seefried : Schumann, Mahler, Wolf. (*Théâtre des Champs-Elysées*.)

occasions

Je propose

- MANTEAU RAGONDIN sauvage d'origine argentine, état neuf. Lopez, POR. 80-11.
- MACHINE A STÉNOTYPIE « Grandjean ». Magnétophone « Grundig ». « Sténorette ». Salle à manger moderne et bar assorti. Prix intéressants. Tél. hres des repas à BOT. 10-55.
- MANTEAU NEUF ragondin sauvage, d'origine argentine. TAI. 57-80 après 18 heures.
- TABLE SALLE A MANGER chêne clair, 4 pers. + rallonge, 150 N.F. Manteau tailleur taille 40, 200 N.F. LEC. 98-30, hres de bureau.
- TABLE A OUVRAGE bois de rose, tapis Louis XV bon état. SUF. 99-45, hres des repas.
- TABLE S. A. M., ovale, acajou, ceinture jonc de cuivre, style Directoire, petite taille. TRO. 34-93.
- MAGNÉTOPHONE « Grundig » T K 8, avec micro, fil et bande. Complet. Etat neuf. 1.200 N.F. Ecr. M. Fleury, 19, rue Mauriceau, à Asnières, ou tél. GRE. 50-08, hres des repas.
- CHAMBRE ACAJOU massif et bronze Louis XVI, bureau-salon syrien, bureau, table, meuble coin, 4 chaises, 1 fauteuil, 1 banquette, 1 glace, 1 tableau, guéridons, bibelots, 1 armoire ancienne, 4 commodes (1 décorée main), etc. OBS. 25-08, hres des repas et après 19 h.
- TRÈS BEAU MANTEAU marmotte bleutée, état presque neuf, belle doublure satin, taille 44. Mme Brossard, TRU. 36-82.

théâtre

ERIK XIV : les débuts de Daniel Gélin au T.N.P. dans une pièce historique de Strindberg. (*T.N.P. Palais de Chaillot*.) (Voir critique page 36.)

UN GOUT DE MIEL : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins*.) (Voir p. 37.)

LES NÈGRES : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce*.)

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance*.)

BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty*.)

L'EFFET GLAPION : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère*.)

BLAISE : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés*.)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière*.)

LONG VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT : tragique confession d'O'Neill. (*Marigny*.)

MOUSSELINE : on ne badine pas avec l'amour dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine*.)

expositions

« ANTAGONISMES » : deux cents toiles toutes fraîches cueillies dans les jardins de la peinture « extrême-actuelle ». (*Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli*) (Voir p. 39 la chronique de Jean-François Chabrun.)

« ART POPULAIRE RUSSE » : les subtiles rusticités d'un peuple slave au XIVe siècle. (*Musée pédagogique, 29, rue d'Ulm*.)

ALIX : une certaine joie de vivre qui s'exprime avec une heureuse mesure. (*Synthèse, 66, bd. Raspail*.)

CHRISTIAN BÉRARD : pour ne pas oublier qu'il fut *aussi* un peintre. (*Pont des Arts, 6, rue Bonaparte*.)

BOUYSSON : dans la lignée d'Utrillo et de Quizet, une vision sereine et de qualité. (*Katia Granoff, 13, quai de Conti*.)

BUFFET : des oiseaux dédaigneux et quelques femmes désolées. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon*.)

CARRADE : le signe de l'ambivalence propre aux œuvres destinées à durer. (*Arnaud, 34, rue du Four*.)

JULIETTE CHOPIN : première exposition d'un jeune peintre exceptionnellement doué. (*Maison des Arts, 11, r. des Beaux-Arts*.)

DUREY : juste hommage rendu à l'œuvre d'un des artistes les plus « solides » de sa génération. Dans le même esprit, des peintures de PLANSON et des sculptures de RAYMOND MARTIN. (*Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie*.)

ENGELMAN : renouveau du lyrisme romantique. (*Galerie Giraudoux, 10, rue Jean-Giraudoux*.)

FERRO : de terribles et passionnantes « métamorphoses ». Génie certain du tragique. (*Achdjian, 10, rue de Miromesnil*.)

GAUGUIN : près de deux cents toiles, gravures, dessins et sculptures. De grandes œuvres et beaucoup de surprises. (*Charpentier, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré*.)

VAN GOGH : une manifestation exceptionnelle. A ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann*.)

GUERRIER : dix ans d'ardente reconquête du réel. (*Stiebel, 30, rue de Seine*.)

KASSAK : un des pionniers de l'art vivant remis enfin à sa place : parmi les premiers. (*Denise René, 124, rue La-Boétie*.)

KOBZDEJ : première exposition à Paris du lauréat 1959 de la Biennale de Sao-Paulo. (*Lipschutz, 8, rue de l'Ancienne-Comédie*.)

LAN-BAR : magie des structures végétales. Peintre en plein essor. (*Art vivant, 72, boulevard Raspail*.)

LEVANON : « l'école israélienne » bien vivante à travers une œuvre qui apporte une note nouvelle et passionnée. (*Rivière, 145, boul. Haussmann*.)

MAGRITTE : le maître incontesté du « trompe-l'œil » et de l'humour surréaliste. (*Larcade, 23, rue du Faubourg-Saint-Honoré*.)

MULLER : l'équilibre de la sculpture moderne quand elle arrive à maturité. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré*.)

OTTESEN : une présence à travers l'harmonie des volumes. (*Coard, 36, avenue Matignon*.)

PARSUS : de la grande peinture d'expression classique, ce qui est très rare. (*Vendôme, 12, rue de la Paix*.)

télévision

JEUDI 18 FÉVRIER, A 21 H. 35 : « Jeux olympiques d'hiver à Squaw Valley » ; visite du village olympique, du stade de glace, des installations de chronométrage, des pistes, etc.

VENDREDI 19 FÉVRIER, A 20 H. 35 : « Le Barbier de Séville », mise en scène de Henri Spade, avec Liliane Berton, Xavier Depraz, Michel Cadiou.

SAMEDI 20 FÉVRIER, A 21 H. : « L'Ecole des pères », de Jean Anouilh, avec Jean Desailly, Simone Valère.

SAMEDI 20 FÉVRIER, A 22 H. 40 : « Cinépanorama », une émission de Frédéric Rossif et François Chalais. Au sommaire : un extrait du film américain « Voyage au centre de la Terre », Sophia Loren à Paris, « Le Trou », de Jacques Becker.

DIMANCHE 21 FÉVRIER, A 22 H. 20 : « La musique et la vie », nouvelle émission de Daniel Lesur et Yves Baudrier, réalisée par Roger Benamou. Au sommaire du premier numéro : un entretien avec Darius Milhaud ; une répétition de l'Orchestre National de la R. T. F., sous la direction de Roberto Benzi ; en avant-première de leur récital : Irmgard Seefried et Malcuzynski, etc.

LUNDI 22 FÉVRIER, A 22 H. 30 : « Récital Malcuzynski », à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de Chopin.

MARDI 23 FÉVRIER, A 20 H. 35 : « Arden de Faversham », drame élisabéthain traduit et adapté de l'anglais par Marcel Bluwal, avec Nicole Courcel.

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Marie - Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

LA COUR D'INGRES, 17 bis, quai Voltaire
3 Aspects du Paysage fantastique
Marie-Laure d'ORGEIX, André POUJET
18 février - 5 mars

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Exposition
MANGUIN
PEINTURES, AQUARELLES, PASTELS, DESSINS

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
EXPOSITION
Cent œuvres de GAUGUIN

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - LIT. 40-26
CARRADE
Jusqu'au 1er mars

Galerie RECIO - 25, rue La Boétie
DIVERS ASPECTS DE L'ART FIGURATIF

NEW-YORK
Van Diemen - Lilienfeld Gall.
Renée HALPERN
PEINTURES
En permanence GALERIE A. G.
PARIS

GALERIE BUCHER 9 ter, bd Montparnasse-6e
PAGAVA

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg Saint-Honoré - PARIS-8e
Robert MULLER
SCULPTURES

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
Henri DIMIER
18 février - 11 mars

Galerie Raymond CORDIER et Cie
27, rue Guénégaud - PARIS (6e)
SVANBERG, BAJ, BRAUER
FUCHS, MARÉCHAL

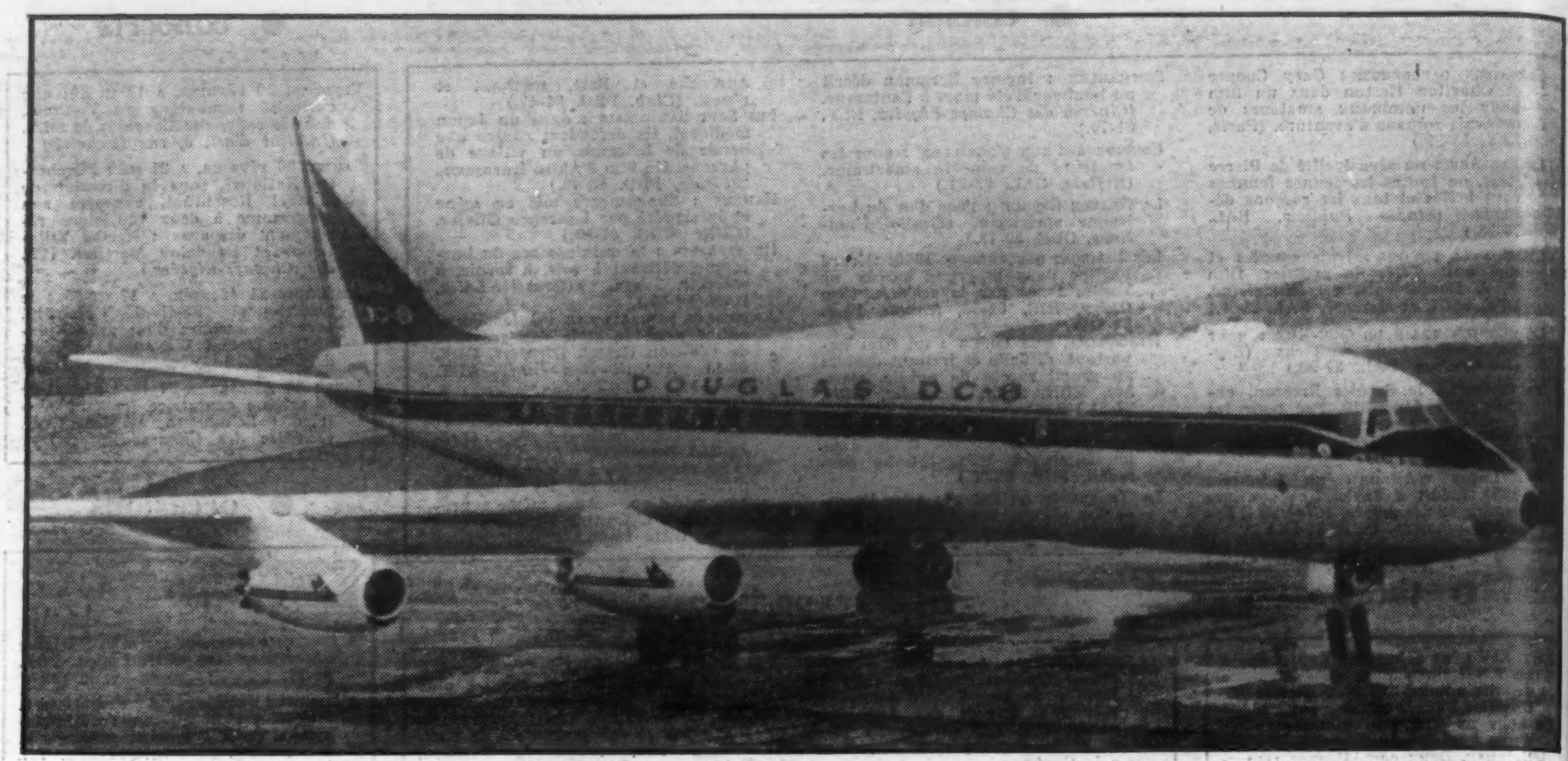
Galerie EUROPE
22, rue de Seine - PARIS (6e) - ODE. 66-75
Dubuffet, Mathieu, Schwitters, Wols, Weichberger, etc.

GALERIE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN
253, rue Saint-Honoré
« NOIR ET BLANC »
Dessins de maîtres contemporains de DE STAEL à MATHIEU

Galerie GENET (Direction Charles ZALBER)
13, rue du Bac et 37, rue de Lille (7e)
SURVAGE
Gouaches, aquarelles et dessins (1910-1959)

Galerie DENISE RENÉ - 124, rue La Boétie
KASSAK

GALERIE DAVID ET GARNIER
Bernard Buffet
6, avenue Matignon - Jusqu'au 12 mars



(A.P.)

LE DC-8.
Les vrais débuts...

ENTRETIEN

La première percée

● *Que signifie pour l'aéronautique française l'accord sur la Caravelle signé par Sud-Aviation avec la firme américaine Douglas ? Georges Héreil, président de Sud-Aviation (1) répond.*

L'Express. — Nous sommes venus vous parler de l'accord que vous avez signé avec la société américaine Douglas concernant la Caravelle, vous demander comment les négociations se sont déroulées et ce que cet accord représente d'abord pour Sud-Aviation, ensuite pour l'aviation française et pour son avenir.

GEORGES HÉREIL. — La première fois que je suis allé chez Douglas, c'était en 1949 et je ne pensais pas encore à la Caravelle. C'est à ce moment que j'ai fait la connaissance de Don Douglas, qui est maintenant mon partenaire. Nous avons l'un et l'autre parlé des problèmes d'avenir de chacune de nos compagnies, sans penser qu'un jour nous pourrions être alliés. Nous avons évoqué, comme on le fait entre collègues (concurrents, mais collègues), les diverses dispositions que nous avions dans l'esprit pour nos programmes d'aviation civile.

Dès cette époque-là, j'étais très axé sur l'aviation civile. Nous avions construit le Languedoc, qui était un bon et sérieux avion ; nous construisions l'Armagnac, également un bon et sérieux avion. Mais ni le Languedoc ni l'Armagnac n'avaient réussi à dépasser les frontières françaises. J'avais seulement vendu cinq Armagnac à la Pologne.

Cette visite que je faisais chez Douglas était très impressionnante pour moi, car je constatais vraiment une différence de nature entre ce qui existait chez lui et ce que j'avais, moi, à ma disposition. Il fallait alors se relever des cendres de l'occupation et tout reconstituer : bâtiments, machines, équipes.

A l'heure actuelle, nous continuons à ne pas être à égalité. J'ai 22.000 ouvriers ; Douglas en a 75.000. Mais lorsqu'il est venu dans mes usines, il y a retrouvé une organisation industrielle qui a la même valeur et la même efficacité que la sienne. Il existe désormais une différence d'échelle, mais il n'y a plus de différence de nature.

— Est-ce en raison de ces relations antérieures avec Douglas que vous avez décidé de négocier avec lui ?

G. HÉREIL. — Non. C'est en raison de ce que Douglas représente dans le monde. Dans certains pays, le mot Douglas veut dire aviation comme le mot Frigidaire veut dire armoire frigorifique. Douglas a donné vingt-cinq ans de bonheur à toutes les compagnies du monde avec le DC-3, puis le DC-4, le DC-5, le DC-6, le DC-7. C'est la maison qui a donné la confiance nécessaire à la fois aux compagnies et aux passagers, qui a apporté la contribution la plus importante au développement du transport commercial aérien. J'ai volé deux fois dans un DC-8, son dernier-né. Au point de vue confort et stabilité, on a là une merveilleuse machine.

Le standard américain

— Il est beaucoup plus grand que la Caravelle ?

G. HÉREIL. — Oui. Il transporte 120-130 personnes. Le DC-8 et la Caravelle sont le complément idéal. Avec ces deux appareils, on couvre toute la gamme des transports, depuis le moyen courrier jusqu'au long courrier. Nous allons faire une Caravelle un peu plus grande et Douglas poussera son DC-8 vers la forme cargo, de manière à transporter avec ce super DC-8 220 personnes en classe économique. Vous imaginez le développement que cela peut promettre pour les années à venir. Le matériel à hélice, c'était la préhistoire du transport aérien ; l'histoire commence seulement maintenant. Il est bon que ce soit justement à ce moment que la France entre dans le circuit.

— Etait-il nécessaire, pour vendre les Caravelle dans le monde, de passer par l'intermédiaire d'une société américaine ?

G. HÉREIL. — C'était indispensable et j'y étais décidé dès le début. C'est pour cette raison que j'ai tenu à ce que toutes les parties démontables soient au standard américain, bien qu'on m'ait accusé d'être un « traitre au système métrique ».

Je voulais vendre à des compagnies françaises et étrangères qui n'avaient utilisé jusque-là que du matériel américain. Il aurait été ridicule de me pénaliser au départ vis-à-vis de tous mes clients en déclarant que pour la Caravelle il faudrait que les vis et les écrous soient au pas français du système métrique. En second lieu, si je voulais prendre pied aux Etats-Unis, il était essentiel que je sois déjà « américanisé ».

J'ai travaillé dès le début avec la volonté de faire de la Caravelle non pas un avion construit pour les besoins français (comme ç'avait toujours été le cas dans l'histoire de l'aviation française), mais un avion répondant aux besoins mondiaux, afin de faire une percée sur les marchés internationaux.

Voici un document : le certificat de navigabilité américain. Il m'a été délivré le 8 avril 1959. La demande avait été déposée dès le 30 septembre 1955. Ce n'est donc pas par hasard, mais à force de ténacité que nous nous sommes imposés sur le marché américain.

Les Américains, comme du reste les Australiens et les Américains du Sud, ont toujours craint, s'ils achetaient un appareil étranger, de se trouver brusquement, du simple fait de la distance, à court de pièces de rechange.

En outre, les Américains se demandaient si nous étions capables de construire en série et capables d'assurer un service d'après-vente.

Sur le premier point, nous avons fait nos preuves. Quant au service d'après-vente, nous en avons un excellent. Mais il est certain que les traditions d'une maison comme Douglas — qui a le meilleur service d'après-vente du monde, qui possède une organisation bien rodée, en place depuis plus de trente ans, qui bénéficie d'une immense expérience (pour Douglas, le transport civil est une sorte de religion !) — représentent une base infiniment plus solide que tout ce que nous pourrions, nous, constituer. D'où l'intérêt de l'accord.

Il était également important de surmonter l'obstacle de la langue. L'instruction des pilotes, du personnel navigant, des mécaniciens, doit être faite dans la langue du pays où l'on veut vendre, c'est-à-dire dans notre cas en américain et en tenant compte des habitudes et des traditions américaines.

C'est pourquoi l'intervention d'un constructeur américain a été toujours considérée par moi comme une condition *sine qua non.*

Le dîner de Santa Monica

Cet accord est d'autant plus intéressant que j'ai avec moi le constructeur le plus expérimenté et une société qui n'a pas en tête la moindre idée de concurrence, puisque le matériel qu'elle vend pour son compte personnel est différent du nôtre.

— Il n'a pas d'appareil concurrent de la Caravelle ?

G. HÉREIL. — Non. Il avait conçu un DC-9 qui aurait eu des possibilités d'utilisation analogues. Il est très émouvant qu'il ait abaissé le pavillon du DC-9 devant la Caravelle. Le dîner qui a fêté à Santa Monica l'union entre Sud-Aviation et Douglas s'est terminé par un toast porté à la France par le père Douglas, qui est vraiment « le » grand passionné de l'aviation civile ; il a tenu à ce que nous chantions la « Marseillaise » et en a entonné lui-même le premier refrain.

Sans Douglas, nous aurions probablement réussi à percer le marché américain. Mais les compagnies américaines avec lesquelles j'étais en contact exprimaient toutes la même préoccupation : il faut que vous ayez un correspondant en Amérique qui soit habitué à nos problèmes et qui nous ait aidés dans le passé à les résoudre. J'ai eu ainsi la possibilité de traiter avec la firme Republic Aviation, très bien disposée dès le début à l'égard de la Caravelle. C'est une très grande maison et qui a de très brillants appareils, mais qui sont exclusivement militaires, de sorte que, dans le domaine de l'aviation civile, elle aurait eu à faire son apprentissage, exactement comme nous-mêmes nous avons eu à le faire.

225 modifications

Cet apprentissage, nous le poursuivons depuis quatorze ans avec les Languedoc, les Armagnac et les Caravelle. Nous commençons tout de même à connaître ce métier. Eh bien, vendre des avions civils c'est tout de même un tout autre métier que de vendre des avions militaires. En effet, lorsqu'on vend des avions militaires, on vend des avions toujours couverts par le secret. On ne cherche pas à révéler les qualités de l'avion dans le monde entier. En outre, ce n'est qu'en cas de conflit qu'on peut vérifier les bonnes indications qu'on donne sur un matériel déterminé. Au contraire, dans le domaine de l'aviation civile, nous sommes au banc de la vérité tous les jours. Tous les jours, les passagers peuvent juger. Nous sommes dans le ciel, mais au profit de tout le monde.

Il y a autre chose : les avions civils sont faits pour voler beaucoup, alors que les avions militaires volent relativement peu, puisqu'ils sont faits pour la guerre, le reste ne représentant que de l'entraînement. Pour l'avion civil, c'est tous les jours la paix, et on vole. D'où la nécessité de montrer sa valeur technique et sa valeur économique tous les jours.

— Combien y a-t-il actuellement de Caravelle en service ?

G. HÉREIL. — Vingt-trois. Nous en produisons maintenant à la cadence de quatre par mois. En avril, il y aura trente-cinq Caravelle en vol.

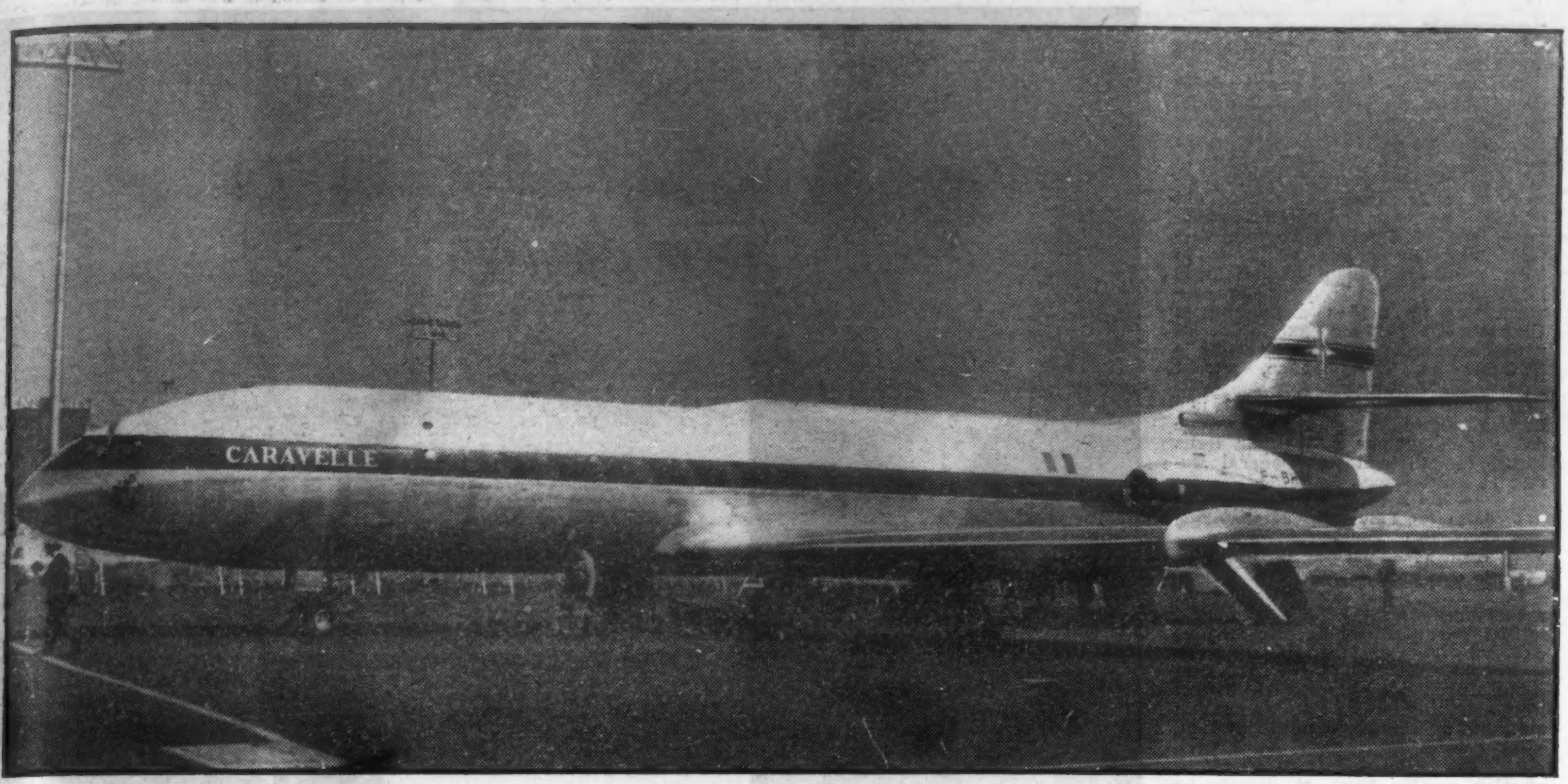
— Quel est le prix de la Caravelle ?

G. HÉREIL. — Il est difficile de vous donner un chiffre exact, car cela dépend des modifications et des aménagements techniques ou commerciaux demandés par le client. Mais, grosso modo, le prix moyen de la Caravelle se situe aux environs de 3 millions de dollars, c'est-à-dire un milliard et demi de francs anciens.

— La Caravelle est-elle amortie ?

G. HÉREIL. — A l'heure actuelle, elle ne l'est pas. Mais, avec l'ouverture du marché américain, nous avons la certitude qu'elle le sera.

(1) Docteur en droit, ancien liquidateur judiciaire auprès du Tribunal de Commerce de la Seine, M. Georges Héreil, 51 ans, s'intéresse à l'aéronautique civile depuis qu'en 1937, il eut à s'occuper de la liquidation des sociétés Lioré et Olivier, et Dewoitine. Nommé Directeur général de la Société nationale de Constructions aéronautiques du Sud-Ouest en juillet 1946, il est devenu Président de Sud-Aviation en mars 1957 lorsque la Société nationale de Constructions aéronautiques a été formée par la fusion de la S.N.C.A.S.O. et de la S.N.C.A.S.E.



(Sud-Aviation.)

La Caravelle.
...du transport aérien.

— Combien en faudra-t-il d'exemplaires ?

G. Héreil. — C'est difficile à dire. S'il s'agissait d'un matériel toujours identique, la réponse serait facile à déterminer. Nous connaissons les courbes de dégression, le prix de fabrication du premier appareil : on peut en déduire le prix moyen d'une série de 150 à 200. Mais il y a sans cesse des modifications. Une compagnie nous en a demandé 225 ! On a beau faire payer un supplément, la compagnie ne peut pas compenser tous les dérangements que cela provoque dans la production en série. Nous avons travaillé avec neuf compagnies qui représentent un total de 82 avions : chacune a eu ses exigences propres.

Une base plus large

Tout ce qu'on peut dire, c'est que normalement, le point d'équilibre financier se situe entre 150 et 220 machines. 150, ce serait le chiffre idéal pour une production homogène et continue. 220, c'est beaucoup plus près de la réalité. Mais on ne le saura vraiment que lorsqu'on aura terminé les appareils. Pour l'instant, j'en suis toujours à 82. Mais, je le répète, la porte du marché américain et du marché mondial nous étant maintenant grande ouverte, grâce à mon accord avec Douglas, je suis certain de vendre assez d'appareils pour arriver à l'équilibre financier.

— A l'heure actuelle, Douglas n'est que votre agent de vente ?

G. Héreil. — Il faut envisager l'accord Douglas comme un grand accord général de coopération : nous voulons travailler ensemble pour l'avenir.

Douglas s'est dit : Sud-Aviation est la plus grande société d'aviation du Marché commun. C'est en même temps la plus grande maison d'avions civils en Europe. Nous traitons avec elle parce que nous estimons que cette alliance doit nous permettre d'être mieux défendus dans tous nos intérêts sur le plan européen.

D'autre part, faire des avions coûte cher. Ainsi, la mise au point du DC-9 aurait coûté à Douglas 200 millions de dollars. Si l'on veut construire des avions susceptibles de connaître un grand développement dans l'avenir, il y a intérêt à se mettre à plusieurs.

Il y a d'autres observations, valables aussi bien pour Douglas que pour Sud-Aviation. Ainsi, étant donné la baisse des crédits militaires, puisque l'Armée commande moins d'avions et s'oriente de plus en plus vers les engins (ce qui nous procure une autre activité, mais une activité qui est avant tout une activité d'ingénieurs et de laboratoires et non plus tellement une activité d'usine), il faut trouver une base industrielle plus large : c'est ce que nous appelons la « diversification industrielle », diversification qui consiste à trouver des domaines dans lesquels nous pouvons construire d'autre matériel que des avions.

Mais l'important, c'est de voir que Douglas et nous, nous avons exactement les mêmes équipes qui auront la même expérience et les mêmes connaissances. Il est amusant de constater qu'eux et nous procédons à la recherche de ces activités industrielles diverses avec une symétrie extraordinaire : c'est à la même date que nous avons créé, l'un et l'autre, une équipe chargée de ce travail. Cette équipe nous apporte dès à présent un certain nombre d'enseignements très importants, à propos desquels nous avons déjà procédé à un rapide échange d'idées.

Pourquoi cette symétrie ? Justement parce que nous partons d'un potentiel de même ordre, que nous voulons orienter vers un certain nombre d'activités qui se définissent, non par la série immense, mais par une production se situant entre 200 et 1.000 exemplaires. En tant que constructeurs d'avions, nous sommes des ensembliers, des architectes. Nous faisons appel aux techniques électroniques, électriques, hydrauliques, aérodynamiques, aux techniques d'élaboration du métal. Nous devons trouver des activités où nous puissions jouer ce même rôle d'ensembliers.

— Quelles peuvent être ces activités ?

G. Héreil. — Nous ne tenons pas à le révéler pour l'instant, mais c'est très intéressant. Il y en a une sur laquelle Douglas et nous, nous nous sommes rencontrés et sur laquelle nous travaillions les uns et les autres depuis quelques mois. Ce sera peut-être une opération grandiose, mais je vous dis tout de suite que c'est purement terrestre.

En tout cas, il est bon de voir que cette association avec Douglas est tournée vers l'avenir. L'accord sur la Caravelle est une première réalisation dans ce cadre.

(Sud-Aviation.)

M. Georges Héreil.
« Traître au système métrique. »

— Comment voyez-vous la mise en œuvre de cet accord ?

G. Héreil. — L'application est immédiate. Dès cette semaine, nous recevons des ingénieurs de Douglas et nous envoyons des instructeurs à Santa Monica. Le service de vente Douglas, qui est une organisation gigantesque, s'est mis aussitôt au travail. En ce qui concerne la construction, si nous n'arrivons pas à construire des Caravelle en nombre suffisant, Douglas, qui a une option sur la licence, se mettra à construire sous licence aux Etats-Unis.

De ce point de vue, deux hypothèses sont à envisager.

Si les commandes arrivent lentement, je les éponge toutes. Je vais d'ores et déjà essayer de faire monter ma cadence de production au-delà des quatre par mois.

S'il arrive un flot de commandes, avec délai de livraison rapproché, il ne sera pas question de choisir.

C'est le client qui choisit. Dans ce cas, il y aura deux chaînes : l'une en France, l'autre en Amérique.

— Ne pourriez-vous augmenter votre cadence dans une proportion suffisante pour satisfaire toutes les demandes ?

G. Héreil. — Il se peut que les demandes atteignent 12 à 14 par mois : là, nous sommes submergés. Notre plafond — et encore avec l'aide de Douglas, dès à présent, pour certains goulots d'étranglement — se situe à une cadence de 6 ou 7 appareils par mois.

Un Jabiru

D'un autre côté, je ne cherche pas à trop me gonfler. Si je me gonfle, il me faudra prendre des effectifs nouveaux, et dans deux ans j'aurai un trou. Il y aura d'autres avions qui viendront derrière la Caravelle pour combler le trou, mais cela supposera un nouveau démarrage et les démarrages sont toujours difficiles. Voyez le temps que nous avons mis pour lancer la Caravelle. Il y a quatre ans, quand j'ai commencé à parler de cette affaire, personne n'y croyait. Il a fallu de la ténacité et de la foi, comme me le disait un des directeurs d'Air France à New York.

Et c'est un résultat d'autant plus remarquable que c'est la première fois que l'aéronautique française vend autant d'appareils civils à l'étranger. Avant la guerre, la France, contrairement à ce qu'on croit, n'a vendu qu'un seul appareil, un Jabiru, de chez Farman. Après la guerre, il y a eu les cinq Armagnac que j'ai vendus à la Pologne. Et c'est tout. La Caravelle donne à la France une place qu'elle n'avait jamais eue.

— Pensez-vous agrandir la Caravelle ?

G. Héreil. — Non. Je pense lui donner un plus long rayon d'action, mais pas l'agrandir. Nous envisageons au contraire un « Bébé-Caravelle ».

→

— La Caravelle-7, qu'est-ce que c'est ?

G. Héreil. — Une Caravelle dotée de réacteurs de la General Electric, qui lui donneront un plus grand rayon d'action. Cela ne veut pas dire que la Caravelle-7 sera meilleure que la Caravelle-6, par exemple. Elles doivent se vendre l'une et l'autre. Tout dépend de l'utilisation que les compagnies veulent faire de l'avion. Certains réseaux comme celui de la S.A.S. n'ont absolument pas besoin de la Caravelle-7, parce qu'ils ne couvrent que de petites distances : la Caravelle-6 sera pour eux l'idéal. En revanche, certains réseaux, comme la Swissair ou Air France, auront besoin de la Caravelle-7.

Il se peut qu'il y ait aussi une Caravelle-8, qui serait une Caravelle dotée d'un moteur conçu par Rolls Royce et construit par General Motors et Rolls Royce ensemble.

— On a beaucoup parlé du malaise de l'industrie aéronautique française. Pensez-vous que l'accord avec Douglas permette de le dissiper ?

G. Héreil. — Ce malaise est dû actuellement au fait que le budget militaire français est de plus en plus axé sur d'autres éléments que les avions et, par conséquent, à francs égaux, il y a une réduction du budget militaire « avions ». Une adaptation est donc nécessaire. Cette adaptation, nous l'avons faite, pour notre part, en créant d'abord la section « Hélicoptères », dès 1946, et ensuite en exportant beaucoup. Nous vendons ainsi plus d'Alouette à l'étranger qu'en France. Il en est de même, dès à présent, de la Caravelle, et c'est irréversible : Air France en prendra peut-être encore quelques-unes et aussi Air Algérie. Mais désormais, ma clientèle est à l'étranger.

Jusqu'en 1980

D'autre part, nous participons à la fabrication du Fouga-Magister et à celle du patrouilleur Bréguet-Atlantique. Nous sommes sous-traitants pour la construction des engins balistiques français. Nous travaillons aussi dans un autre secteur : la rénovation du vieux matériel. A Bordeaux, nous faisons par exemple la transformation de Beechcrafts avec les turbines de Turbomeca. Je suis persuadé qu'il y aura un très beau débouché pour cet appareil transformé, qui sera très intéressant pour les liaisons sur petites distances. Je pense que nous aurons la possibilité d'engager 2.000 à 2.500 personnes dans l'avenir dans cette branche. Actuellement, nous en occupons un millier environ. La branche « Hélicoptères » occupe déjà plus de 3.500 personnes. Et il faut penser aux diversifications industrielles qui augmenteront sans doute nos effectifs. Déjà, comme vous savez, nous fabriquons des réfrigérateurs Frigeavia.

Mais notre grand atout reste la Caravelle qui, à elle seule, emploie 14.000 ouvriers et employés sur les 22.000 de Sud-Aviation. L'accord Douglas est une très belle opération française. Nous avions nos limites de fabrication. Grâce à Douglas, il n'y aura plus de problème. Nous livrerons toutes les Caravelle que les clients voudront bien nous acheter, même s'il faut pour cela en construire sous licence aux Etats-Unis.

— Sur ces Caravelles construites aux Etats-Unis, vous toucherez des royalties ?

G. Héreil. — Oui, et cela fera de jolis chiffres, étant donné la valeur des avions. C'est le produit industriel qui, « tiré » à 100 exemplaires, doit rapporter le plus d'argent au monde.

— Et après la Caravelle ?

G. Héreil. — Nous pensons déjà à ses successeurs. Dès 1950, sa construction avait été précédée de très solides études, théoriques et de marché, qui ont abouti à la conclusion que pour 1960 il faudrait un avion à réaction possédant telles et telles caractéristiques. Ces caractéristiques se rapprochent beaucoup de celles de la Caravelle ; c'est dire que celle-ci a été délibérément conçue pour combler un trou. Quels sont maintenant les trous à combler ? Je sais qu'il y en a d'autres. Je suis particulièrement content de voir que Douglas a le même sentiment. Nous allons travailler ensemble à ce développement, c'est-à-dire mieux et plus vite. Nous allons trouver d'autres appareils aussi indispensables que la Caravelle l'aura été pour la période 1960-1965. Il faut à présent se tourner vers l'avion de 1965-1970, puis vers l'avion de 1970-1975, puis vers l'avion de 1975-1980. J'ai déjà ma filiation complète jusqu'aux environs de 1980 !

Alexander Cushing (a gauche) a la réunion du C.I.O. a Paris. *Pour faire un peu de publicité.* (A.P.)

HOMMES

L'inventeur de Squaw Valley

● ***Squaw Valley est, cette semaine, le prestigieux rendez-vous de l'élite mondiale du ski. C'était, il y a douze ans, un trou perdu dans la neige dont personne n'avait jamais entendu parler. L'auteur de ce miracle : un Américain têtu et bluffeur, Alexander Cochrane Cushing, dont l'histoire — racontée par le magazine « Time » — est à peine croyable.***

SUR la terrasse de son luxueux chalet, « l'inventeur » de Squaw Valley, Alexander Cochrane Cushing, contemple fièrement son œuvre : cinq télésièges, trois tremplins de saut, trois patinoires, dont un anneau de vitesse, un hôtel de grand luxe, quatre dortoirs géants pouvant abriter plusieurs centaines de personnes, des chalets qui poussent un peu partout. Dans quelques jours, plus de mille athlètes et des dizaines de milliers de spectateurs envahiront quotidiennement ce décor pour les Jeux olympiques d'hiver de 1960.

Il y a douze ans, Squaw Valley, dans la sierra californienne, à 350 km de San Francisco et 50 km de Reno, n'était qu'un nom sur la carte. Il n'y avait même pas une cabane au bas de ses pentes et aucune route n'y conduisait. Alec Cushing, lui, n'était qu'un jeune homme ambitieux au charme efficace qui n'avait pas besoin de travailler pour vivre et cherchait à réaliser une « belle opération ». Petit-fils d'un gros négociant en thé de Boston, marié à la fille d'un professeur de physique de New York, ayant servi pendant la guerre dans les services de transport de la Marine, il avait pour atouts de nombreuses relations, un modeste capital et une grande obstination.

Passionné de ski, il explore Squaw Valley pour la première fois en 1946 avec un pilote des Pan American Airlines, Wayne Poulsen, qui venait d'en acheter la plus grande partie. L'endroit le séduit et il songe aussitôt à la possibilité d'y construire une station de sports d'hiver.

Désastres en série

Il y retourne deux ans plus tard avec son beau-frère pour étudier plus attentivement le terrain, mais l'expédition se termine tragiquement. Les deux hommes sont pris dans une avalanche. Alec Cushing s'en tire par miracle, mais son beau-frère meurt écrasé par des tonnes de neige. Ce drame ne décourage pas Cushing. En juin 1948, il s'associe avec Poulsen pour développer la vallée. Poulsen fournit le terrain (260 hectares) et Cushing l'argent : 400.000 dollars, soit deux millions de nouveaux francs. Sur cette somme, 145.000 dollars sont fournis par Cushing lui-même, 50.000 par Laurance Rockefeller, une nièce du magnat du pétrole, et le reste par d'autres amis.

Dès le début, des frictions se produisent entre les deux associés. Alors que Cushing veut exploiter lui-même le restaurant, le bar et les installations hôtelières de la station, Poulsen est partisan de les louer à des contractants. Cushing passe outre. Il achète quelques vieilles baraques de l'Armée de l'Air, les transporte par camions jusqu'à Squaw Valley, les aménage tant bien que mal et commence à faire de la publicité pour la station.

Pendant les cinq premières années d'exploitation, les désastres vont se succéder. Les pylônes du télésiège seront arrachés trois fois par des avalanches, la route coupée quatre fois, la station inondée deux fois, l'hôtel détruit en 1956 par un incendie.

Dès octobre 1949, l'épreuve de force a lieu entre les deux partenaires. La femme de Poulsen ayant envoyé à tous les actionnaires de la Squaw Valley Development Corporation une lettre dans laquelle elle accuse Cushing de mauvaise administration, une assemblée générale est convoquée pour éclaircir l'affaire. Cushing, qui possède 52 % des parts, l'emporte sans difficulté. Aucune irrégularité n'étant relevée dans sa gestion, il remplace Poulsen à la présidence de la corporation.

L'inauguration de l'hôtel, en novembre 1949, est un désastre. Les ouvriers et les employés de la station se sont mis en grève quelques jours auparavant et Cushing est obligé de terminer la plomberie lui-même. Il fait venir de New York ses propres domestiques et réussit à convaincre une de ses amies de se transformer en femme de chambre. Une invitée arrivée un peu en avance trouve Cushing en bleu de travail, en train de visser des tuyaux. « *Madame*, lui dit-il, *revenez dans trois heures et nous serons prêts. Pour le moment, fichez-moi la paix.* » Pendant la soirée, tout se passe mal. Le dîner n'est prêt qu'à 10 heures. Un seul lavabo fonctionne et la file d'attente serpente à travers le hall. Une des filles de Cushing se casse la jambe. Un invité écrase un de ses chiens. De l'aveu même de Cushing, c'est « un désastre épouvantable ».

Mais il tient bon et la clientèle continue d'arriver. En 1954, un entrefilet du « Chronicle » de San Francisco arrête son regard : Reno pose sa candidature à l'organisation des Jeux olympiques d'hiver de 1960. Cushing ne dispose que d'un seul télésiège, mais il décide de se porter aussi candidat. « *Je ne pensais pas une seconde que Squaw Valley pourrait être choisie*, dit-il aujourd'hui. *Ma seule idée était de faire un peu de publicité à la station.* »

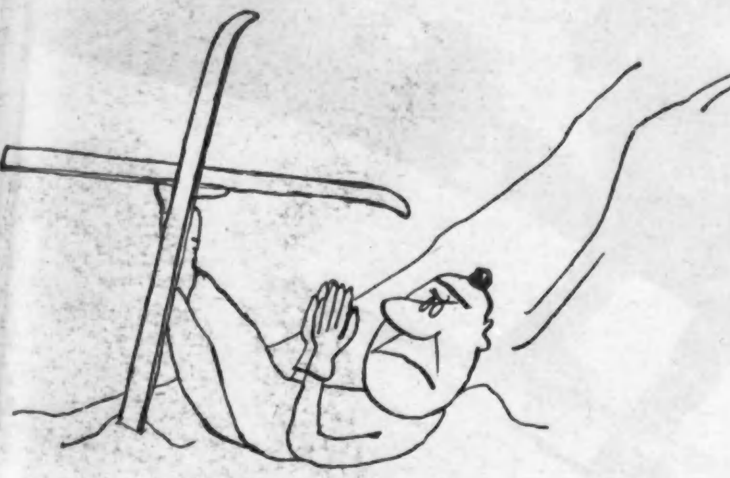
« La simplicité olympique »

Les journaux californiens s'emparent de l'affaire et lui consacrent beaucoup plus de place que Cushing ne l'avait espéré. Il reçoit aussi des centaines de lettres d'encouragement. Il décide donc de tenter sa chance jusqu'au bout.

Il lui reste six semaines pour préparer le dossier de Squaw Valley avant la réunion du comité chargé de dési-

(Suite page 28.)

SINÉ OUVRE LES JEUX OLYMPIQUES



La conversion.

Le combiné spécial.

Le pas des patineurs.

Le vermifune luge.

La godille.

Le christiania.

(Presse Sports.)

ADRIEN DUVILLARD, CHEF DE FILE DE L'ÉQUIPE FRANÇAISE.
Avec 8 millions de dollars d'aménagements.

(*Suite de la page* 26)

gner le candidat officiel américain. Cushing obtient l'appui du sénateur Harold Johnson et du gouverneur de la Californie, Goodie Knight. Ceux-ci déterrent une vieille loi promettant une aide financière à Los Angeles pour l'organisation des Jeux olympiques de 1932 et en font adopter une nouvelle version garantissant un crédit de cinq millions de nouveaux francs à Squaw Valley. Laurance Rockefeller promet également son soutien. Cushing rédige rapidement une brochure qui vante avec habileté les charmes de sa station et présente lui-même son dossier devant le comité américain. Il plaide brillamment et enlève la sélection.

Ce n'est qu'une première étape. Il lui faut maintenant convaincre les délégués du Comité olympique international, qui doivent se réunir à Paris, de voter pour lui. Pour organiser sa campagne, Cushing fait appel à deux anciens condisciples de Harvard : George Weller, reporter du « Chicago Daily News », et Marshall Haseltine, qui vit en Europe. Weller obtient un congé de son journal et commence par aller jeter un coup d'œil sur les installations de Squaw Valley. Il est horrifié, mais décide habilement que la campagne devra être placée sous le signe d'un « retour à l'idéal de simplicité des Jeux olympiques, loin des stations mondaines de l'Europe ».

Un seul télésiège

Les brochures présentées par les candidats sont normalement imprimées en anglais, en français et en allemand. Weller fait remarquer que « deux pays seulement parlent l'allemand et qu'ils souhaitent tous deux obtenir la sélection ». Il substitue donc l'espagnol à l'allemand, pour plaire aux délégués sud-américains. Il effectue une tournée de quatre mois à travers l'Amérique latine pour faire valoir les avantages que présente l'organisation des jeux d'hiver sur le continent américain. Il part ensuite pour la Scandinavie où il développe l'argument de la « simplicité olympique » devant les économes Nordiques. Haseltine, pendant ce temps, prend contact avec de nombreux délégués européens.

Lorsque le Comité international se réunit à Paris pour prendre sa décision, Cushing et ses amis sont déjà intervenus auprès de 42 des 62 délégués. Cushing a fait faire une immense maquette en relief de Squaw Valley, de deux mètres sur quatre, qui lui a coûté 14.000 nouveaux francs et qu'il a fait expédier à Paris pour 15.000 nouveaux francs. Elle est si grande qu'elle ne passe pas par la porte de la salle d'exposition du comité. Il faut l'installer un peu plus loin et les délégués doivent faire un détour pour aller l'admirer.

Malgré ces efforts, les perspectives ne sont pas brillantes. « *Ne vous imaginez pas,* déclare un délégué allemand à Cushing, *que vous allez obtenir la sélection avec un seul télésiège.* » Un délégué américain lui dit même : « *Je me demande bien qui va voter pour vous. Pas moi, en tout cas !* » Le candidat le mieux placé est Innsbrück, en Autriche. Sa victoire semble assurée lorsqu'un délégué se lève pour prononcer un violent réquisitoire contre Squaw Valley. La station, dit-il, n'a pas l'équipement nécessaire pour abriter les Jeux et devrait être disqualifiée parce qu'elle n'est pas une ville, comme l'exige le règlement. Cushing est alors invité à venir présenter sa défense. Il le fait avec une chaleur et un brio remarquables. Peut-être Squaw Valley n'a-t-elle pas encore toutes les installations nécessaires, explique-t-il, mais il reste quatre ans pour les construire. L'Etat de Californie et le gouvernement américain n'ont-ils pas promis leur soutien ? A l'argument juridique sur le fait que Squaw Valley n'est pas une ville, Cushing répond : « *Nous sommes des sportifs, messieurs, non des politiciens.* »

Le vote a lieu aussitôt après et Squaw Valley l'emporte sur Innsbruck au second tour par 32 voix contre 30.

Rentré triomphalement aux Etats-Unis, Cushing reçoit cet avertissement sévère du président du Comité international Avery Brundage : « *Vous allez faire reculer le mouvement olympique de 25 ans.* » Pendant quelque temps, il semble bien que cette prédiction doive se réaliser. Cushing dispose du million de dollars voté par la législature californienne, mais ses estimations les plus prudentes fixent à deux millions de dollars les crédits nécessaires pour équiper sa station.

« Trop mufle »

Il s'agit donc, une fois de plus, de trouver de l'argent. Cushing se fait d'abord élire président du Comité d'organisation olympique américain, mais il ne le reste pas longtemps. L'incompatibilité entre cette fonction et la situation de propriétaire de Squaw Valley est si évidente qu'il est contraint de démissionner en décembre 1955. Il est remplacé par Prentis Cobb Hale, directeur d'une chaîne de grands magasins de la côte Ouest, qui l'invite brutalement à retourner à Squaw Valley et à ne plus mettre son nez dans les affaires olympiques. « *Il m'a traité comme un criminel,* déclare Cushing, *et il a donné l'ordre à tous ses employés de ne pas m'adresser la parole lorsqu'ils venaient à la station.* »

La colère de Hale se comprend : l'honneur des Etats-Unis étant en jeu, il doit trouver les moyens de tenir les promesses extravagantes faites par Cushing au Comité international.

Des experts se rendent à Squaw Valley et établissent un diagnostic : il faut établir un système de drainage et de contrôle des inondations, améliorer les routes d'accès, construire plusieurs patinoires, des tremplins de saut et au moins trois nouveaux télésièges. Coût total : au moins 8 millions de dollars. Hale en obtient d'abord 4 du Parlement d'Etat et réussit un peu plus tard à lui arracher encore près de 3 millions. Mais les besoins augmentent sans cesse et lorsque l'Etat californien finit par se dérober, Hale doit aller mendier 4 millions de dollars au gouvernement fédéral.

Les travaux seront terminés juste à temps pour l'ouverture des Jeux. Cushing, lui, triomphe. Les nouveaux télésièges construits avec l'argent du gouvernement ne lui appartiennent pas, mais il a un contrat de dix ans pour leur exploitation exclusive. D'autre part, il possède la plus grande partie du terrain plat, seul emplacement sur lequel la construction est possible. Grâce à sa sélection pour les Jeux, Squaw Valley est devenue en quelques années la première station de sports d'hiver des Etats-Unis.

Avec sa femme et ses trois filles, Cushing habite un chalet ultra-moderne, à 100 mètres du nouvel hôtel reconstruit après l'incendie de 1956. Les clients de la station rendent volontiers hommage à son génie d'homme d'affaires, mais se plaignent de sa froideur. « *J'aimerais pouvoir dire que je l'aime bien,* a déclaré la propriétaire d'un chalet voisin, *mais il est vraiment trop mufle. Nous avons été présentés 26 fois et il ne me reconnaît jamais.* »

« *J'avoue que je suis odieux avec les gens,* avoue Cushing. *J'ai horreur de la mondanité professionnelle. J'ai sans doute tort. Les clients des stations de sports d'hiver aiment pouvoir dire que le propriétaire leur a parlé. Ici, on les entend murmurer : « Ce salaud de Cushing ne m'a pas adressé la parole depuis 13 jours.* »

Mais il se moque de cette impopularité. Quand on lui parle de Squaw Valley, il répond avec un sourire : « *Je crois que les affaires vont bien marcher, maintenant...* »

(*Reproduit avec l'autorisation de* TIME *Magazine. Copyright* TIME *Inc.* 1959.)

machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *R. de Obaldia : La mort est un manque de mémoire. — A. Gillois: Le souvenir d'une aventure. — A. Kalda : Le besoin d'oubli. — A.-M. Supervielle : L'amour incognito.*

AUTEUR de six romans (dont « Fugue à Waterloo » qui eut le Grand Prix de l'Humour Noir), René de Obaldia vient de recevoir le Prix Combat pour son dernier ouvrage, « Le Centenaire », l'histoire d'un vieillard qui consigne dans un cahier les événements de sa vie quotidienne et ses souvenirs, parce qu'il pense que « si nous mourons c'est par manque de mémoire ».

« *Pour moi, cette phrase de Lao Tseu : « Achetez-moi l'ahurissement » est très importante* », dit René de Obaldia, 42 ans, un visage large qui accroche la lumière, des yeux bridés clairs-obscurs, et un sourire qui passe sur ses traits comme un vent de jeunesse. « *Mon père était Panamien — comment peut-on être Panamien ? — il était consul général à Hong-Kong où je suis né. Ma mère était Française.*

« *Pour moi, la vie même est un sujet d'étonnement, d'ahurissement profond. Hourra ! comme dirait le Général. Lorsque j'éteins et j'allume, que j'écoute un microsillon (je n'en suis pas encore revenu, des microsillons), je me demande comment j'ai mérité tout cela. Nous vivons dans un monde infantile, mais il a aussi un côté magique : aller dans la lune, c'est le rêve des poètes. On ne se rend pas compte à quel point le quotidien est insolite, parce que nous dormons, c'est le grand sommeil. On peut dormir en faisant de grands discours, en occupant des postes importants. Il est très compliqué de rester éveillé dans un univers de somnambules...*

« *Enfin l'humour que quelqu'un a défini comme « la politesse du désespoir » me paraît indispensable. Pour moi c'est une surabondance de gravité. Ce qui me frappe c'est le côté sérieux, sans humour, primaire des écrivains d'aujourd'hui. C'est « la pesanteur sans la grâce ». Chez tous les grands écrivains, Cervantès, Shakespeare, il y a un recul de l'auteur vis-à-vis de son œuvre. Chesterton a dit : « Les anges volent parce qu'ils se prennent eux-mêmes à la légère. » Pour moi, toute œuvre d'art est une transfiguration, une transposition. Je suis contre l'enregistrement des faits réels. Le Nouveau Roman, avec cette minutie dans le détail, cette méticulosité, mortelles et mortifiantes, me donne l'impression d'une grossesse nerveuse...* »

(Archives.)
A.-M. SUPERVIELLE.
Un handicap.

René de Obaldia, également auteur de plusieurs pièces, vient de terminer « L'Azote », qui met en cause l'héroïsme. Le 13 mars, enfin, le T.N.P. donnera une lecture de « Génousie », avec Maria Casarès, qui s'exprimera en génousien (« Drotlousaïvor adarème Gourouligiou... ») mais les autres personnages, heureusement, parleront français...

★

« IL *est d'une ironie cinglante, extrêmement drôle, vraiment tordant...* »

« Qui ? » demandai-je à André Gillois, croyant avoir mal entendu.

« *Mais le général de Gaulle, voyons ! Je l'ai connu le 6 juin 1944. J'étais dans les studios de la B.B.C. lorsqu'il lança son appel le jour du débarquement (je représentais le gouvernement français auprès de la B.B.C.). Il m'a donné son manuscrit, nous avons discuté pendant deux heures. Il m'a dit : « Revenez me voir. » Mais ce n'est que lorsque le tome I de ses « Mémoires » a paru (j'ai été bouleversé) que je lui écrivis : « L'invitation est-elle encore valable ? ». Depuis nous nous sommes revus plusieurs fois. J'ai reçu une lettre de lui, écrite de sa main, le 30 janvier, le lendemain de son discours, où il me disait tout le plaisir qu'il avait eu à lire « Le Petit Tailleur de Londres ». Le lendemain de son discours !... Quel homme !...* » répète André Gillois, rêveur.

Je suis tentée de dire comme les speakers de la radio : « Je n'ai pas besoin de vous présenter André Gillois », qui vient d'ajouter à neuf pièces de théâtre, six films, un nombre incalculable d'émissions à la radio (parmi lesquelles « Réponse à tout », « Vous avez la parole », « Qui êtes-vous ?), à la télévision et huit ouvrages littéraires, un nouveau roman, « Le Petit Tailleur de Londres » (Julliard).

(Archives.)
ALEXANDRE KALDA.
Un cri.

L'intérêt de ce roman bref et vif est double. A travers l'intrigue, serrée comme celle d'un roman policier, qui suit les aventures d'un réfugié yougoslave débarquant à Londres en 1941, puis dans les filets des réseaux d'espionnage, Gillois a reconstitué le climat très particulier du Londres de la guerre, dont on s'étonne qu'il n'ait pas encore inspiré d'autres écrivains.

L'auteur parle ici en connaissance de cause. Il était à Londres et il travailla lui-même pour l'Intelligence Service.

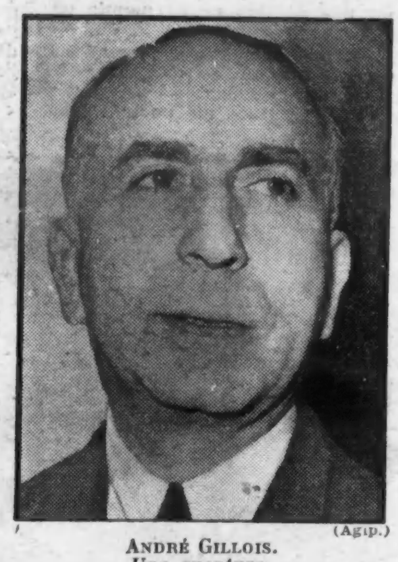
André Gillois, qui a 58 ans, n'avait d'ailleurs pas attendu la guerre pour vivre toutes sortes d'aventures. Il fut d'abord éditeur et avec un ami, François Bernouard, publia pour la première fois, en 1924, les œuvres complètes de Courteline et le journal de Jules Renard.

« *Un jour*, raconte-t-il, *Bernouard me dit qu'il est autorisé à créer un nouveau poste émetteur à la radio. Il n'y avait que le poste de la tour Eiffel à ce moment-là. Je vais trouver un de mes oncles banquier, pour lui demander de financer l'entreprise. Il me répond : « Je voudrais bien que tu t'occupes un jour d'affaires sérieuses... »*

Les deux amis renoncèrent, faute de capitaux. Le poste émetteur fut tout de même créé. Ce fut Radio Paris !

DE nouvelles collections se créent chaque semaine pour accueillir les ouvrages de plus en plus variés d'auteurs de plus en plus abondants :

Chez Grasset : François Nourissier et Dominique Fernandez animent la collection « Les Chemins de l'Ecriture » (titre d'un ouvrage de Bernard Grasset sur l'expérience d'éditeur et d'écrivain) qui publiera des premiers textes, témoignant « de recherche, d'insolite ou d'insolence », romans, essais ou poèmes qui n'ont pas à priori une grande audience. Des ouvrages publiés « pour le plaisir » à 1.500 exemplaires, s'il le faut.


(Agip.)
ANDRÉ GILLOIS.
Une aventure.

Deux premiers livres sortent cette semaine : « L'Homme à l'odeur de poireau », de Bruno de Panafieu (26 ans), présenté par Olivier de Magny, l'histoire fantastique d'un vol de bijoux dans un château anglais, du « Jules Verne récrit par Lewis Carroll », et « Tantale », l'autobiographie d'un adolescent, écrite à 15 ans par Alexandre Kalda (qui utilise un pseudonyme car il appartient à une famille de la vieille aristocratie). L'auteur a actuellement 17 ans.

A propos de « Tantale », Dominique Fernandez parle dans le texte de présentation de « *la disgrâce de ce siècle où le progrès dépoétise le malheur, d'un cri qui déchire le silence où sont murés les enfants.* »

L'enfant, le voici, mince, souple et silencieux ; un chat, avec un petit visage aux traits fins, dont le regard noir aux aguets fatigue à force de ne jamais perdre la conscience de soi ni de l'autre.

« J'ai écrit un recueil de poèmes, dit Alexandre Kalda, que la N.R.F. voudrait publier en partie et Dominique Aury et Marcel Arland m'ont demandé de faire des critiques pour la revue. A mon âge, c'est un peu effrayant, n'est-ce pas ?... Pourquoi y a-t-il tant d'allusions à la guerre dans mon livre ? Je ne peux pas envisager l'avenir d'un adolescent de mon âge sans penser à la politique, à la guerre. Quelqu'un qui est né pendant la guerre y pense beaucoup plus que ceux qui l'ont faite, car eux, cherchent à l'oublier. Je me souviens, très jeune, d'avoir été effrayé par l'image d'un char au cinéma. Ma mère est antisémite, et ça m'a beaucoup choqué. J'ai vécu la guerre à travers les souvenirs de gens que je ne connaissais pas, à travers des Juifs aussi. Dans mon livre, je décris le passage de la petite adolescence à l'état préadulte. Les thèmes dominants : c'est le besoin de pureté et d'oubli. Oubli de choses qu'on n'a pas vécues, comme la guerre, qui est inhérente aux garçons de ma génération, ils ont besoin d'en parler, ils sont destinés à partir de la guerre.

« Je trouve absurde que l'on envoie les blousons noirs, les délinquants, en Algérie ou en Indochine, c'est un peu stupide de leur faire « connaître la vie », là où ils connaîtront une mort telle que la mort ne doit pas être. Ils crèvent, mais ne meurent pas. On traite les humains comme des chiens et les chiens comme des humains. Mes parents ont envoyé mon frère en Algérie à 18 ans parce qu'il avait raté son bac. Il a traversé une crise morale terrible, la première fois qu'il a tué quelqu'un. Dans ses lettres, il ne précisait même pas si c'était un camarade ou un fellagha. A vingt ans et demi, il est revenu, ne vivant plus qu'à 50 %, avec plus une goutte de sang à lui (tellement on lui fait de transfusions) et très aigri. Maintenant il ne veut plus entendre parler de la guerre, il est sans idée, amorphe. Mon père a dit : « C'est bien fait, il aurait dû passer son bac... »

★

Chez Julliard : La collection des « Cahiers des Saisons », dirigée par Jacques Brenner et Bernard Frank, se déclare « hostile à l'esprit d'école, accueillant les écrivains dont le principal souci est de trouver la forme la mieux accordée à leur sensibilité et à leur expérience... Ouverte aux quatre vents de l'esprit et de l'aventure ». « La Quinta », le premier roman de Anne-Marie Supervielle (29 ans), fille de Jules Supervielle, inaugurera la collection le mois prochain (tandis que la petite-fille du poète, Marie-Laure David, 24 ans, publie en mars chez Gallimard, « La Mort enfantine », dans la collection « Jeune Prose »).

Mariée à un poète sud-américain, Ricardo Paseyro, Anne-Marie Supervielle, a l'ovale pur, les yeux sombres, les cheveux noirs tirés en arrière, et la grâce discrète de ces jeunes beautés espagnoles que l'on imagine ne sortant dans la rue qu'accompagnées d'une duègne, ou ne contemplant le monde qu'à travers les fentes d'une jalousie.

« *L'idée de mon roman m'est venue un jour, sous l'eau, en plongeant. J'ai imaginé une jeune fille qui connaîtrait son premier amour la nuit et qui ne voudrait pas voir le visage de son amant. Peut-être était-ce parce que je trouvais un peu déprimants ces romans, toutes ces histoires de gens qui couchent... Je suis un peu angoissée à l'idée de publier. J'écris depuis que j'ai 6 ans. Mais je n'ai jamais rien montré à personne. Mon père ? Il n'a pas encore lu mon roman. Au début je trouvais cela un peu déprimant d'avoir un père aussi connu. Et puis je me suis dit : « Au fond, c'est une loterie à l'envers. Ça n'a pas tellement d'importance.* » *Je ne voulais pas signer Supervielle, je trouvais que c'était une escroquerie, et puis j'ai pensé : tant pis ; si c'est bon, c'est bon... Mais je trouve que c'est plutôt un handicap.* »

une nouvelle biographie par

Henri Perruchot

LA VIE DE manet

hachette

les hommes d'action lisent « QUE SAIS-JE ? »
900 titres en librairie - 2 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

ENTRETIEN

Le Quatuor d'Alexandrie

● *Lawrence Durrell : « Un artiste doit être prêt à mourir dans la rue. »*

« CLEA », le quatrième et dernier volume de la tétralogie que Lawrence Durrell a entreprise il y a quatre ans, vient de paraître en Angleterre. L'auteur se trouve dans une situation particulière ou, si l'on préfère, très classique : célèbre et admiré dans le monde entier, il n'est pas prophète dans son propre pays.

Best-seller aux Etats-Unis, en France et en Allemagne, il a obtenu chez nous le Prix du Meilleur Roman étranger pour 1959 et a été choisi aux U.S.A. par le Book of the Month Club. En Angleterre, ce n'est peut-être pas le silence, mais presque : le public boude. La critique aussi.

Pour la publicité de « Quatuor Alexandrin » (titre définitif de la série), l'éditeur anglais est obligé de puiser des citations dans les critiques françaises, américaines et allemandes.

A l'occasion de la publication de « Cléa », un journaliste anglais, moins « insulaire » que ses confrères, a voulu s'entretenir avec Lawrence Durrell, qui vit en France.

Voici le résultat de cet entretien. Il intéressera, croyons-nous, non seulement ceux qui ont lu et qui suivent l'œuvre du très brillant représentant de la jeune littérature anglaise, mais tous ceux que fascine le mystère de la création.

Question. — L'action de tous vos romans se déroule dans des pays étrangers et les personnages anglais que vous mettez en scène sont presque tous des expatriés. Pensez-vous avoir perdu le contact avec la vie et la mentalité anglaises d'aujourd'hui ? Avez-vous jamais été tenté d'écrire un roman qui se passerait en Angleterre ?

LAWRENCE DURRELL. — Comme vous le savez, je suis un colonial, né aux Indes, et il n'y a rien de plus tenace que la mentalité des coloniaux qui doivent vivre loin de l'Angleterre : ils épluchent les journaux anglais avec beaucoup plus d'attention que la plupart des lecteurs de la métropole. Je suis d'assez près les affaires anglaises. Je dois dire pourtant que la vie anglaise, en tant que romancier, ne m'attire pas. Elle me paraît assez étriquée.

— Ne risquez-vous pas, si vous demeurez constamment à l'étranger, de prendre une vision déformée de l'univers anglais ?

LAWRENCE DURRELL. — Pardonnez cette remarque, mais je crois qu'une de nos erreurs les plus graves est de considérer l'œuvre comme la réaction purement patriotique de l'artiste à la réalité de son pays. Elle est liée à notre esprit de clocher et à notre refus d'admettre que nous faisons partie de l'Europe. Personnellement, j'aime me considérer comme un anglo-européen.

— Vous vivez maintenant de façon plus ou moins permanente en France. Ecrirez-vous encore sur la Grèce ou sur Alexandrie ? Ou estimez-vous que les quatre romans et les livres de voyages que vous leur avez consacrés ont épuisé le sujet pour vous ?

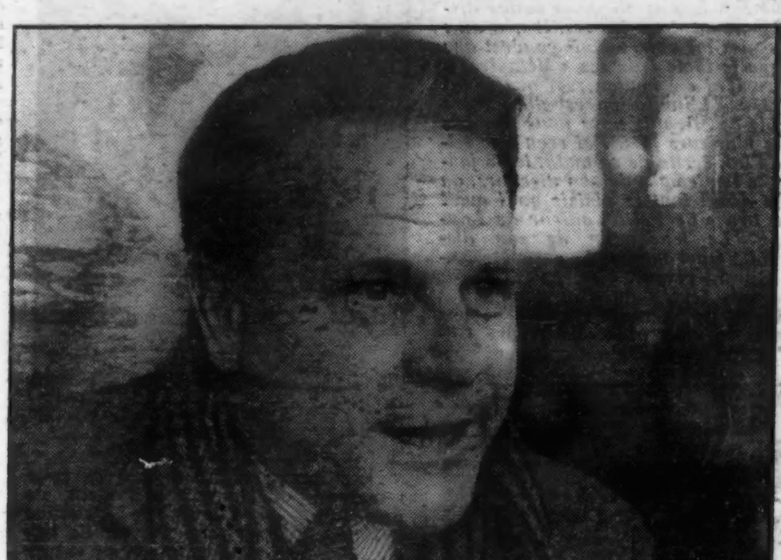
LAWRENCE DURRELL. — Je ne le sais pas encore. Certains lieux meurent en vous lorsque vous les avez mis dans un livre, mais il arrive qu'ils renaissent au bout d'un certain temps.

— Comment expliquez-vous que votre « tétralogie alexandrine » ait eu un tel succès en France et en Allemagne ? Comment se fait-il, en particulier, que votre pièce en vers, « Sapho », qui n'a jamais été montée en Angleterre, soit présentée cette année presque simultanément dans trois villes allemandes ?

LAWRENCE DURRELL. — Les Allemands ont un sens métaphysique très développé, alors que nous avons tendance à considérer la philosophie comme un simple arrangement systématique d'idées. Ce que certains lecteurs anglais ont jugé « énigmatique » dans mes romans — les réflexions de Pursewarden, par exemple — les Allemands l'ont trouvé métaphysiquement exaltant. Mais ils n'auraient pas pu donner au monde un Locke ou un Hume.

— Vous définiriez-vous essentiellement comme un écrivain d'idées ?

LAWRENCE DURRELL. — Je dirais plutôt que je suis un poète tombé



LAWRENCE DURRELL.
« Je suis un poète tombé dans la prose. »
(Charpentier.)

dans la prose, mais les idées, bien sûr, ont beaucoup d'importance pour moi.

— Dans « Justine », vous soulignez quelque part que l'un des principaux personnages, Darley, a les mêmes initiales que vous : L.G.D. « Darley » est d'ailleurs un nom assez proche de « Durrell ». Voulez-vous indiquer par là que Darley est votre porte-parole ?

LAWRENCE DURRELL. — Ce n'est pas du tout un personnage autobiographique. En réalité, c'est plutôt une plaisanterie faite avec moi-même. Mais ce genre de choses aide parfois à s'identifier un peu, en particulier quand on veut comprendre ce que le personnage va éprouver. J'espère qu'il est clair, à la lecture de « Cléa », que Darley ne pouvait pas être autrement dans « Justine », parce que les quatre livres ont pour but de montrer — entre autres — la façon dont un artiste se développe. Ces livres sont en fait une sorte de thèse sur l'illumination poétique. J'ai voulu montrer, avec le cafouilleux Darley, comment un homme peut avoir un bagage artistique de premier ordre et n'être pourtant pas un véritable artiste.

— N'y a-t-il pas là une contradiction ? Dans la préface de « Balthazar », vous écrivez que votre sujet central est « une investigation de l'amour moderne ». Or, vous prétendez maintenant avoir surtout voulu faire un « portrait de l'artiste ».

LAWRENCE DURRELL. — Les deux sujets sont liés de plusieurs façons. J'ai tenté d'illustrer, par exemple, l'ambivalence érotique que Freud a exhumée de l'oubli où elle était pratiquement tombée depuis Platon. C'est pourquoi je parle si librement de l'amour sous tous ses aspects. Mais dans le dernier volume, « Cléa », j'essaie de développer l'idée que l'acte sexuel est notre instrument de « connaissance ». Il est le point d'appui de notre psyché. On peut déduire beaucoup des caractéristiques d'une culture ou d'une civilisation à partir de son attitude vis-à-vis de la sexualité.

— Etes-vous proche de l'idée de D.H. Lawrence, selon laquelle ce n'est que par la sexualité que nous pouvons atteindre la réalité de l'univers ?

LAWRENCE DURRELL. — J'ai été très influencé par l'écrivain Lawrence, mais non par le penseur.

Malgré son défi grandiose et héroïque aux conventions de son temps, malgré ses efforts — qui n'ont certes pas été vains — vers une plus grande lucidité, il est resté au fond de lui-même un puritain. Il y a quelque chose de calviniste dans son insistance sur certaines motivations sexuelles. Prenez sa passion pour le mariage, par exemple : il ne la développe pas scientifiquement. Il ne dit pas que, biologiquement, la monogamie semble être la règle. Il attribue essentiellement ses idées à sa propre psyché.

— Mais il affirme aussi que nous obtenons dans l'acte sexuel cette connaissance spéciale qu'il appelle la « connaissance du sang ».

LAWRENCE DURRELL. — C'est exact, mais je crois que décapiter l'individu et éliminer la raison pour localiser l'être affectif de l'homme dans son ventre, c'est faire couler la rivière vers l'amont. Je discerne là-dessous une nouvelle tentative pour ressusciter le « bon sauvage » de Rousseau. Ma notion de l'affectivité, que j'ai empruntée aux Hindous, est celle d'un courant ascendant. Lawrence coupe l'arbre et nous montre seulement les racines. Je préfère voir l'arbre fleurir, ce qui ne peut se faire que par un mariage heureux de la raison et de l'intuition. Rejeter totalement les données scientifiques de l'époque, comme l'a fait Lawrence, c'est se retirer à la campagne pour y vivre de sa retraite.

— En fait, vous êtes porté vers une perspective plus païenne. C'est

PANCARTE AFFICHÉE SUR LA MAISON DE L. DURRELL (1).

ce qui ressort, me semble-t-il, de votre poème : « Deus Loci ».

LAWRENCE DURRELL. — Oui, il s'agit dans ce poème d'une sorte de petit dieu sexuel de la Méditerranée. Ce que je n'ai jamais bien accepté, c'est tout ce fatras hébraïque dont nous avons encombré le christianisme : l'expiation, par exemple, et la rédemption. Je crains d'être un homme d'avant l'expiation, d'avant la rédemption, d'avant le péché originel. Je ne crois pas que Lawrence en était un.

— Puisque nous parlons de Lawrence, auriez-vous souhaité — tout problème de censure mis à part — être aussi précis dans vos descriptions de l'acte sexuel que lui ? Ou aussi précis que votre vieil ami Henry Miller ?

LAWRENCE DURRELL. — Non. Je n'aurais pas été aussi brutal, étant d'un tempérament différent de celui de Miller.

— Avez-vous le sentiment d'avoir été influencé par le style ou la personnalité de Miller ?

LAWRENCE DURRELL. — Oui. Son refus courageux de faire autre chose que ce qu'il croyait devoir faire a toujours été un exemple pour moi. Je crois qu'un véritable artiste doit avoir le sens de sa vocation, être prêt à mourir dans la rue — ce qui a failli arriver plus d'une fois à Miller — plutôt que d'accepter les mille compromis dont nous vivons tous : journalisme, enseignement, radio, diplomatie...

— Vous avez parlé tout à l'heure de la raison. Or, vous avez écrit dans une note d'un de vos romans que le marquis de Sade — à qui vous empruntez vos épigraphes — « fait preuve d'un rationalisme pur ». N'est-ce pas un jugement audacieux ?

LAWRENCE DURRELL. — Ce que j'ai voulu dire, c'est que Sade est pour moi le jumeau littéraire de la Révolution française et, après elle, du marxisme, tous deux étant des tentatives pour imposer au corps politique un système purement rationnel.

— Je vous suis mal : je croyais que Sade était un spécialiste des excès sexuels.

LAWRENCE DURRELL. — Peut-être ma remarque était-elle un peu énigmatique. Je veux dire que tous les excès de Sade étaient *voulus*. Ils faisaient partie d'une exploration scientifique de la sexualité. Son but — qu'il a toujours proclamé — était de démontrer qu'il n'y avait pas de moralité dans la nature. En France, on le considère à juste titre comme un croyant « manqué ».

— Vous avez déclaré un jour que vous « cherchiez à interroger les valeurs humaines à travers une représentation honnête des passions humaines ». Qu'entendez-vous par là ?

LAWRENCE DURRELL. — Je crois que les êtres humains se révèlent le mieux, dans leurs relations avec les autres, à travers ce « point faible » qu'est la relation sexuelle.

— Vous l'avez décrite comme un acte psychique, comme une « paraphrase biologique de la vérité ». Si je me souviens bien, vous faites remarquer à Justine que c'est dans l'amour physique seulement que se révèle la personnalité profonde d'un être.

LAWRENCE DURRELL. — Oui. Mais j'ai voulu aller plus loin encore et suggérer, par ma représentation du jeu des passions humaines, que la personnalité humaine en tant que telle est une illusion.

(1) Si vous n'êtes pas attendu ni invité, vous n'êtes pas le bienvenu. C'est un lieu de travail. Ecrivez d'abord.

Un nouveau récit de
VERCORS
LA LIBERTÉ
DE DÉCEMBRE
Vient de paraître aux
EDITIONS ALBIN MICHEL

Mon mari a mis au point une machine à lire Lawrence Durrell.

— Vous avez examiné les fondements scientifiques de ce point de vue en discutant les théories de Freud, d'Einstein, de Heisenberg, et le « continuum espace-temps » dans votre essai « Clef pour la poésie moderne ».

LAWRENCE DURRELL. — Je crois que j'ai fait une erreur dans ce livre pour avoir suivi de trop près le livre de Wyndham Lewis, « Le Temps et l'Homme occidental », qui m'avait fait découvrir cette direction de pensée. J'ai confondu le temps bergsonien et le temps einsteinien. Des années plus tard, il m'est apparu que le temps qui se combine avec la matière dans le système d'Einstein n'était pas le temps bergsonien, parce que la notion de temps n'avait pas beaucoup évolué de Platon à Bergson. Celui-ci — qui a été le professeur de Proust — a dit d'ailleurs qu'il ne pouvait comprendre le temps einsteinien et que le continuum espace-temps était pour lui une énigme.

— Une chose m'intrigue. Vous dites dans la préface de « Balthazar » que vous avez conçu le plan de vos quatre romans en fonction du principe de la relativité, du continuum espace-temps. Est-ce à dire que vous cherchez à transposer sur le plan littéraire des concepts mathématiques ? Une telle opération est-elle réellement possible ?

LAWRENCE DURRELL. — Peut-être que non. J'ai reçu une lettre d'un mathématicien qui m'écrivait à peu près : « Mon pauvre hurluberlu, le continuum est un concept mathématique et vouloir en faire de la littérature est absurde. » Il avait peut-être raison. Tout ce que je sais, c'est que j'aurais pu adresser la même lettre à M. Mercator à propos de sa projection cartographique : « *Mon pauvre hurluberlu, vous n'avez pas représenté une sphère.* » A quoi il m'eût répondu : « *Il ne s'agissait pas de faire une sphère et vous voyez bien où je veux en venir.* » J'utilise simplement le continuum comme l'une des plus importantes formules cosmologiques de l'époque sur lesquelles on puisse régler une danse poétique.

Mais l'organisation interne de mes livres — si je les ai réussis — devrait soulever un problème terrifiant : celui de la personnalité. Dans ce contexte stéréophonique, la question se pose, je crois, de savoir si la personnalité humaine n'est pas une simple fiction sélective, une convention de politesse. Le seul fait de soulever des questions comme celle du principe d'indétermination ébranle les fondements mêmes de la notion de personnalité — et nous débouchons ici sur la métaphysique hindoue.

— Je comprends bien, mais...

LAWRENCE DURRELL. — Si l'expérience réussit, si vous pouvez avoir les quatre livres à l'esprit, vous devez obtenir une notion du continuum. Je me sers d'êtres humains au lieu de chiffres. Par conséquent, tout en restant soumis aux règles de l'écriture romanesque, j'essaie de les éclairer de cinq ou six côtés à la fois.

— A la fin de « Justine », vous ajoutez ce que vous appelez des « documents complémentaires », sortes de réflexions surajoutées qui me paraissent gâcher ce qui devrait être plutôt une composition mozartienne.

LAWRENCE DURRELL. — Ces rajouts illustrent le principe d'indétermination. Ils sont placés là délibérément. A la fin de « Cléa », par exemple, j'ai rédigé cinq ou six « fiches documentaires » qui pourraient faire la matière de cinq ou six autres romans, soit intercalés dans le premier, soit séparés. Ce n'est pas pour exaspérer le lecteur, mais seulement pour indiquer qu'il serait possible d'étendre la tétralogie sans en faire un roman-fleuve. Il valait la peine, je crois, d'essayer de rompre avec la structure « feuilletonnesque » du roman-fleuve — cette prolifération anormale sur 30 volumes des cellules saines d'un Jules Romains, par exemple. Je n'ai pas pu échouer (si j'ai échoué) plus gravement que lui, parce qu'il est obligé, à la fin, de s'excuser de ne pouvoir fixer le destin de près de 30 personnages.

— La tétralogie n'est pas un échec. C'est un succès qui n'est pas seulement d'estime. Vous avez un large public.

LAWRENCE DURRELL. — J'essaye de leur en donner pour leur argent, même dans le domaine des valeurs classiques : mélodrame, suspense, intrigues. Mais, bien entendu, je prends toutes sortes de risques : il est extrêmement dangereux d'écrire un livre, puis un autre qui le contredit entièrement presque ligne à ligne.

— Cela passe très bien : il est toujours fascinant de lire « l'autre côté » d'une histoire. Il en va de même du style — je pense aux merveilleuses descriptions de la chasse au canard, du bal, etc. Certains critiques ont trouvé, cependant, que ces passages avaient trop l'air de morceaux de bravoure, qu'ils ne faisaient pas corps avec le reste.

LAWRENCE DURRELL. — J'ai toujours conscience « d'en faire trop » dans les passages de ce genre. La seule excuse que je puisse invoquer, c'est que cela me vient naturellement. Ces romans ont été écrits dans une atmosphère d'urgence, d'urgence financière. Il fallait que j'en tire de l'argent et je les ai écrits très vite. « Balthazar » a été terminé en six semaines et je livrais le texte à l'imprimeur au fur et à mesure. Ce qu'il peut y avoir de surabondant ne provient donc pas d'un excès de travail. Je voudrais pourtant dire un mot en faveur du beau style, je veux dire du style élégant. Il n'y a aucune raison pour que nous n'utilisions pas une belle langue, racée et policée. L'écriture est devenue de nos jours une sorte de fer-blanc, au point que même de bons livres sont parfois difficiles à lire en raison de la lourdeur de leur prose.

— Vous n'ignorez pas que vos critiques traitent vos romans de « survivance expérimentale des années 20 ».

LAWRENCE DURRELL. — Il s'agit de savoir si l'on se contente d'être un sous-Proust. J'ai voulu essayer de trouver autre chose. L'obsession du temps semble avoir conduit dans une impasse. Quand je pense à l'énorme fatras verbal de « Finnegan's Wake » ou à l'œuvre trop concertée de Virginia Woolf, il me semble que je m'en suis tiré plutôt mieux qu'eux. En tout cas, j'ai le sentiment réconfortant d'être allé à la limite de mes moyens. Si ce n'est pas assez bon, je ferai de nouveaux efforts. Mais je ne peux pas faire mieux pour le moment.

— Vous envisagez, je crois, d'écrire un roman comique ?

LAWRENCE DURRELL. — Je voudrais écrire quelque chose d'énorme, de bariolé, peut-être même d'un peu paillard. Je crois qu'à être trop bégueule et à éliminer toute grossièreté, on perd aussi la tendresse. Les deux vont ensemble, comme à l'époque élisabéthaine. J'ai l'intention de faire une sélection des auteurs élisabéthains à la prose la plus vigoureuse. Je souhaiterais que nous retrouvions le large éventail de sentiments et de sensations dont disposaient les élisabéthains. Si les gens d'aujourd'hui comprenaient la moitié des tirades d'Ophélie, croyez-vous qu'ils laisseraient jouer « Hamlet » dans les écoles ? Mais l'ignorance est indulgente.

— Comment écrivez-vous : à la main, à la machine ? Régulièrement ou par « crises », selon votre inspiration ?

LAWRENCE DURRELL. — J'écris la prose à la machine, la poésie à la main. Quand je commence un roman, j'aime pouvoir y travailler longtemps, régulièrement, sans être interrompu. Il m'arrive de travailler quatorze heures par jour. J'essaie de maintenir une moyenne et de ne pas tomber au-dessous de 1.500 mots par jour. Mon expérience de diplomate m'a finalement conduit au journalisme et j'ai beaucoup écrit dans la salle de rédaction du « Daily Express ». Maintenant, je suis libre. Je me lève à six heures et j'essaie de ne terminer ma matinée de travail qu'à midi, quand le facteur arrive.

— Faites-vous d'autres différences entre l'écriture de la prose et celle des vers ?

LAWRENCE DURRELL. — Mon premier souci, quand j'écris un roman, est d'avancer le livre jusqu'aux deux tiers avant de commencer à le corriger et à le transformer. J'estime que la structure et le rythme d'un roman ne deviennent perceptibles qu'à partir de la page 200. Les poèmes sont comme des stalactites. Il faut attendre qu'ils se forment. On ne peut pas les bousculer. Un roman, au contraire, on peut le traîner par la peau du cou, même si on a une migraine à hurler. On pourra toujours revenir en arrière plus tard pour colorer les adjectifs, renforcer les passages faibles, couper les excroissances et mieux ficeler le tout. La poésie, c'est comme la pêche : il faut sortir le poisson d'un seul coup — en espérant que ce ne sera pas un soulier. Cela demande beaucoup de temps et ce n'est pas assez bien payé pour être intéressant.

— N'écrirez-vous plus jamais de poèmes ?

LAWRENCE DURRELL. — J'espère que si.

— Avez-vous des poèmes inédits ?

LAWRENCE DURRELL. — Mes seuls poèmes inédits sont absolument impubliables, sauf à Paris. Je déchire beaucoup, mais en relisant les épreuves de mes « Poèmes réunis », qui vont bientôt paraître, j'ai constaté que je ne déchirais pas assez.

— Vos premiers livres...

LAWRENCE DURRELL. — Tout ce que j'ai écrit avant d'entendre le son de ma propre voix ne vaut pas qu'on s'y arrête.

COMMUNISME
CHRIST par JEAN CONSTANTIN

L'auteur développe la théorie évolutionniste de Teilhard de Chardin. Il analyse les Evangiles et montre comment l'Eglise, en déformant l'enseignement révolutionnaire du Christ, est devenue le principal ennemi de la Démocratie.

ED. FISCHBACHER - 33, rue de Seine
C.C.P. 187-17 Paris - 6 NF port compris

Avez-vous lu ?

L'AME DE LA CHINE
par Amaury de RIENCOURT

L'auteur, très connu en Amérique, moins connu en France, des « Nouveaux Césars » est pourtant Français.
Il nous donne dans ce livre une interprétation complète et impartiale de l'Histoire chinoise.
Il montre comment le triomphe du communisme en Chine a été, pour une grande part, un retour au passé, substituant une nouvelle orthodoxie marxiste à l'ancienne, confucianiste. Il jette une lumière nouvelle sur l'avenir de la Chine comme sur celui des pays occidentaux.

NIARCHOS
par Victor FRANCO

Stavros Spyros Niarchos, le plus grand armateur de notre époque — l'importance de sa flotte dépasse en effet celle de la France — s'est élevé, par ses propres moyens, à un rang que même certains rois n'ont plus.
Victor Franco nous donne de lui une biographie qui est à la fois un roman et un reportage.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

LA BOMBE ATOMIQUE ET LES POÈTES

Toutes les époques troubles ont vu les poètes chanter l'Apocalypse et la fin du monde. Le thème plus précis de la bombe atomique est assurément l'expression d'une angoisse née avec Hiroshima. Fait curieux, la paternité du terme même de « bombe atomique » appartient à André Biély, poète prophétique de la Révolution russe, qui l'emploie déjà en 1921, dans une sorte de vision panthéiste, semblable à celles de Maïakovski et d'Alexandre Blok ; malgré la nouveauté de l'appellation, c'est là un prolongement de la poésie allemande au temps de l'expressionnisme de 1910. Franz Werfel, Alfred Lichtenstein et Gottfried Benn insultaient d'une manière semblable la création, le Créateur, la créature : un dégoût profond devant un univers ennuyeux en paix depuis trop longtemps !

Sous la plume des poètes américains, particulièrement ceux de la « Beat Generation », Allen Ginsberg, Gregory Corso ou Lawrence Ferlinghetti, la bombe atomique prend valeur de deux symboles : c'est avant tout un « second péché originel » qui les confirme dans leur état d'êtres maudits ; c'est, ensuite, le prétexte le plus sûr qu'ils ont de haïr, de combattre, de vilipender leur patrie, cet « American way of life » qu'ils rejettent avec rage sans accepter quelque autre éthique que ce soit. Ainsi, ils restent dans la tradition des poètes américains : être antiaméricains.

Les poètes japonais chantent la bombe atomique sur un ton différent. Il leur arrive d'exprimer leur colère et leur peine ; ils préfèrent souvent des allusions plus polies, des euphémismes délicats, une certaine sérénité très étudiée. Le thème de la bombe atomique est pour eux, même, synonyme d'espoir et de fierté : espoir en une humanité assagie, fierté d'avoir été les premiers à en subir les horreurs. Au dégoût et au remords américains, ils opposent ce qu'on a pu appeler « le sourire d'Hiroshima ».

ALAIN BOSQUET.

André Biély (U.R.S.S.)

PREMIER RENDEZ-VOUS

Par-dessus les ténèbres cosmiques, il chantait :
« Les univers immenses
Ne se sont pas calmés dans les forces atomiques ;
La pensée vole, dynamite,
De plus en plus audacieuse, entreprenante, agile ;
L'expérience nouvelle
— Le monde sautera ! —
Fut prédite par l'explosif Frédéric Nietzsche.
Le monde est déchiqueté
Par les recherches de Curie,
Par l'éclatement d'une BOMBE ATOMIQUE,
En gerbe d'électrons,
Hécatombe désincarnée !
Moi, Homme, fils de l'éther,
Je fais tomber du sentier supra-terrestre
Hors de ma pourpre éthérée,
Monde après monde, siècle après siècle »...

(1921. *Traduit du russe par Sophie Laffitte.*)

Kondo Azuma (Japon)

CETTE NATION CIVILISEE

Ce mois-là, ce jour-là,
Sur cet atoll de Bikini
Qu'est-il advenu ? Je l'ignore.
Je sais bien que quelque chose a eu lieu.
Je sais que sont venues, à cause de cela, des cendres et de la pluie radio-[actives ;
Que des pêcheurs aussi ont perdu leurs globules sanguins.
Et je sais qu'à cause de cela encore, il n'y a point pour eux d'espoir de [guérison.

Je sais que le Courant Noir qui passe, nuit à l'humanité.
Je connais le nom de cette nation civilisée qui le créa.
Ce qui est survenu sur cet atoll de Bikini, je l'ignore.
Que cela ait privé de leur commerce les pêcheurs ;
Que cela ait privé de leur baignade les enfants ;
Que cela ait supprimé poissons, légumes et eaux de nos tables...
Tout cela je le sais.
Que ceux qui en souffrirent ne furent pas ceux de cette nation civilisée,
Ni leurs enfants, je le sais.
Ce qui s'est passé sur cet atoll de Bikini, je l'ignore.
Toutefois, je sais qu'il y est survenu quelque chose.
Je sais que, finalement, cela privera de la vie ceux qui désirent la paix.
Réalisée par elle,
Elle a été calmement indifférente comme si de rien n'était.
Je connais le nom de cette nation civilisée.

(*Traduit du japonais par Karl Petit.*)

Kitagawa Fuyuhiko (Japon)

LE CHEVAL ET LE PAYSAGE

Le cheval s'était penché en avant ;
Puis, l'énorme tête
Et les jambes postérieures, dressées,
Apparurent en l'air.
Cela fit sauter le paysage.
Et, à contre-cœur, le paysage s'envola.
Quand donc reviendra-t-il ?

Peu après,
Le cheval laissa pendre son long cou
Et, de sa langue épaisse,
Il chercha...
Mais, las ! Le paysage n'était pas revenu.

(*Traduit du japonais par Karl Petit.*)

Lawrence Ferlinghetti (Etats-Unis)

Par une année surréaliste
d'hommes-sandwiches et de baigneurs au soleil
de tournesols defunts et de téléphones vivants
les politiciens domestiques sous le fouet du parti
s'affairaient comme d'habitude
sur la piste de leur cirque à la sciure de bois
où acrobates et hommes-canons
remplissaient l'air comme de hauts cris
lorsqu'un clown bien serein
pressa l'immangeable champignon d'un bouton
et une inaudible bombe de dimanche
tomba
surprenant le président dans ses prières
sur le dix-neuvième parcours du golf.
Oh ! ce fut un printemps
de feuilles en fourrure et de fleurs en cobalt,
les Cadillacs tombaient à travers les arbres comme la pluie
et noyaient de folie les campagnes
tandis que de chaque imitation de nuage
se précipitaient les foules innombrables et sans ailes
des survivants sans testicules de Nagasaki

Et des tasses de thé perdues
pleines de nos cendres
passaient en flottant.

(*Traduit de l'américain par Alain Bosquet.*)

Charles de la Lune

Allen Ginsberg (Etats-Unis)

AMERIQUE

Amérique, je t'ai tout donné et maintenant je ne suis rien.
Amérique, deux dollars vingt-sept *cents* le 17 janvier 1956.
Je ne puis m'appuyer sur ma propre raison.
Amérique, quand cesserons-nous la guerre des hommes ?
Va te faire foutre avec ta bombe atomique.
Je ne me sens pas bien, ne m'embête pas.
Je ne vais pas écrire mon poème avant d'avoir toute ma raison.
Amérique, quand seras-tu un ange ?
Quand vas-tu te déshabiller ?
Quand te regarderas-tu à travers la tombe ?...

(*Traduit de l'américain par Alain Bosquet.*)

Gregory Corso (Etats-Unis)

BOMBE

O, Bombe, je t'aime !
je veux baiser ton cliquetis   manger ton bruit
tu es un péan   le comble d'un cri
le chapeau lyrique de Monsieur Tonnerre
Oh ! que résonnent tes genoux de métal !
BOUM ! BOUM ! BOUM !   BOUM ! BOUM !
Faites BOUM ! vous, cieux   et BOUM ! vous, soleils,
BOUM ! BOUM ! vous, lunes,   vous, étoiles, BOUM !
BOUM ! vous, nuits   vous, jours, BOUM !
BOUM ! BOUM ! vous, vents   vous, nuages, vous, pluies,
Faites BANG ! vous, lacs   FaitesBING ! vous, océans,
BOUM ! requin   BOUM ! puma
Ubangui, BANG !   orang-outang.
BING ! BANG ! BONG ! BOUM !   bourdon, buffle, babouin.
Faites BANG ! Faites BONG ! Faites BING !
La queue, la nageoire, l'aile.
OUI, OUI, parmi nous une bombe va tomber.
Les fleurs sauteront de joie, leurs racines douloureuses.
Les champs tomberont fièrement à genoux sous les alléluias du vent,
Des bombes roses fleuriront   des bombes-cerfs tendront l'oreille
Ah ce jour-là mainte bombe regardera l'oiseau avec douceur
Sachez que la Terre fera de la bombe sa madone
que, dans le cœur des hommes à venir, d'autres bombes naîtront
des bombes magistrales en hermine   toutes belles
et elles seront assises toutes raides sur les maussades empires de la terre,
féroces avec leurs moustaches en or.

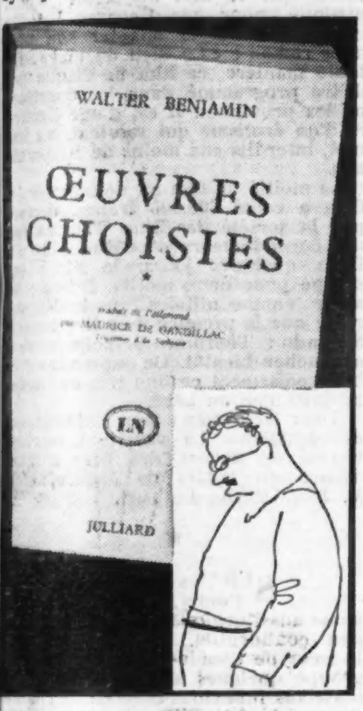
(*Traduit de l'américain par Alain Bosquet.*)

ESSAI

Œuvres choisies de Walter Benjamin

● *La beauté n'apparaît que voilée.*

Le silence qui, en France, entoure le nom de Walter Benjamin, essayiste allemand contemporain, apparaîtra inexplicable à ceux qui auront lu les essais que groupe ce livre. Walter Benjamin est né à Berlin en 1892. Sa thèse sur les « Origines de la tragédie allemande », jugée trop hérétique, ne lui valut point l'accès de l'université. Il décida alors de faire de la critique. Il traduit Baudelaire et Proust, semble résolument s'orienter vers l'esthétique, mais vers 1930, découvre le marxisme. Cette rencontre — le fait vaut d'être signalé — s'opère à travers le livre fameux de Lukacs, « Histoire et Conscience de classe ». Quelque temps, il flirte avec le communisme : ainsi, il écrira l'article « Gœthe », pour l'« Encyclopédie soviétique ».



WALTER BENJAMIN.
Ecrire est un métier manuel.

D'un voyage en U.R.S.S., il reviendra pourtant plutôt désenchanté. A cette époque, il s'intègre au groupe de penseurs que l'on désignera plus tard comme l'« Ecole de Francfort ». Là, avec Horkheimer, Adorno, Fromm et Marcuse, la dialectique d'inspiration authentiquement hégélienne connaît son dernier printemps. Des œuvres, peut-être point absolument originales, mais remarquables, s'élaborent là-bas. Mais cela se passe en Allemagne, entre les deux guerres, et Benjamin est d'origine juive.

En 1938, il émigre en France. A la déclaration de guerre, il tente de passer en Espagne. A la frontière, menacé par les Espagnols d'être livré à la Gestapo, le 26 septembre 1940, il se suicide, témoignant peut-être ainsi de l'identité qu'il soulignait un jour entre « Destin et Caractère ».

C'est sans doute un des traits les plus marqués de la philosophie moderne que cette méditation permanente de l'œuvre d'art grâce à laquelle le penseur essaie de retrouver les problèmes perdus : en cela, Lukacs, Heidegger, Adorno et Benjamin sont tous quelque peu héritiers de Nietzsche et, plus loin encore, de Hegel. S'interroger sur l'œuvre d'art, voire interroger celle-ci, en la traitant comme quelqu'un qui nous parle (et ainsi à qui l'on peut parler), ne se présente pas toujours comme une entreprise sans risques : bien souvent même la philosophie s'y transfigure, paraît perdre les voies qu'elle s'était fixées, le philosophe, ses titres de noblesse. Ce qui (presque aussi souvent) n'est pas si mal.

La vérité de l'histoire

De ce point de vue, l'essai sur « Les Affinités électives de Gœthe » est particulièrement éclairant, tant sur Gœthe et sur l'œuvre d'art, particulièrement le roman, que parce qu'on peut y déchiffrer l'enrichissement mutuel de l'art et de la philosophie. Tout ce que pourra dire le philosophe à propos de l'œuvre d'art sera évidemment déjà dans celle-ci, comme un langage idéal au cœur des œuvres existantes; comme le traducteur, le philosophe ici se contentera de découvrir, de dévoiler les apparences.

En effet, « son essence même impose à la beauté de n'apparaître que voilée » : le philosophe devra respecter ce voile, en laisser intact le mystère, pour seulement s'interroger sur ce mystère même.

Ayant ainsi défini l'œuvre d'art à partir de son *aura*, son caractère de mystère et de fragilité, Benjamin s'engage dans une très remarquable analyse des transformations introduites dans le monde moderne par certaines techniques de reproduction comme la gravure, la photographie, le cinéma. Malraux, dans « Les Voix du Silence », avait entrevu l'importance de ce problème, mais sans aller aussi loin que Benjamin : pour Malraux, l'essentiel restait après tout la possibilité d'un « Musée imaginaire », la reproduction des œuvres d'art de tous les temps et de tous les lieux nous permettant, non seulement de nous approprier ces œuvres, autrement si dispersées, mais encore de les considérer dans leur ensemble, comme un phénomène unique et massif.

L'essai sur « L'Œuvre d'art au temps de ses techniques de reproduction » n'est pas conduit par le même souci, à priori, de faire en même temps qu'une métaphysique de l'art, une philosophie de l'histoire. Pour Benjamin aussi — et plus encore que pour Malraux — la méditation sur l'art doit s'accomplir dans le cadre d'une philosophie de l'histoire, mais pour lui, la vérité de l'histoire n'est jamais immédiatement déchiffrable, jamais donnée dès le commencement. Peut-être même — certains textes comme « Destin et Caractère » ou « Prolégomènes à une critique de la violence » permettraient de le croire — Benjamin irait-il jusqu'à dire qu'à la vérité de l'histoire, comme à la beauté, il est imposé de n'apparaître que voilée.

L'interrogation de Marx

Cependant, il nous est quelquefois permis de déchiffrer ce que dissimule le voile, pour l'œuvre d'art au moins. Reproduire l'œuvre d'art contribue en effet à nous découvrir ce qu'elle est réellement : le produit, même unique et irremplaçable (à la reproduction, il manque toujours un « je ne sais quoi »), d'un travail humain. Assez paradoxalement, Benjamin lui-même en vient à refuser la définition presque magique de l'art qu'il avait donnée par ailleurs dans son essai « Sur quelques thèmes baudelairiens », pour nous placer face à la question de Marx : « *Qu'est-ce qui fait de l'art une valeur fondamentale, malgré son caractère historique ?* » Question à laquelle, historiquement, aucune réponse n'apparaît possible.

Quelques remarques partielles font pourtant avancer le problème. Ainsi, Benjamin souligne comment, dans le fascisme, conjointement à la mystification politique, se développe une pseudo-satisfaction des exigences des masses, sous l'aspect d'une « esthétisation de la vie politique ». Il y a là, souvent épars malheureusement, les éléments d'une connaissance politique de l'art d'une approche esthétique de la politique : face à l'esthétisation fasciste de la politique, remarque Benjamin, « la réponse du communisme est de politiser l'art ».

Et justement, dans ce dernier texte sur « Le Narrateur », Benjamin cite une phrase de Leskov (le narrateur) : « Ecrire, ce n'est pas pour moi un art libéral, mais un métier manuel. » C'est une impression de cet ordre que laissent ces « Œuvres choisies ». Benjamin y apparaît l'homme d'une longue et patiente méditation, qui exige aussi patience du lecteur. Son style, d'une transparence inattendue chez un philosophe moderne, est davantage celui du narrateur que celui du penseur professionnel : évidemment, ce n'est pas ici l'« Odyssée » ou « Peau d'Ane » qui nous sont contées, mais, sur le même ton, une série d'expériences et de méditations que chacun peut reprendre à la suite de l'auteur.

Sous leur simplicité quasi artisanale, ces « Œuvres choisies » nous révèlent un très grand philosophe : sans doute, avec celle des romans de Durrell, la traduction de Benjamin est-elle un des événements culturels les plus importants de l'année qui vient de s'achever.

ROBERT PARIS

(1) Julliard, 328 p., 17,40 NF.

RJ

MIKHAIL CHOLOKHOV LE MEILLEUR AMI DE M. K

Nous savons tous depuis longtemps que les frères Mann, Thomas et Heinrich, sont des classiques de la littérature allemande de l'entre-deux-guerres, que James Joyce, Virginia Woolf, Aldous Huxley sont universellement connus, que Faulkner, Hemingway, Steinbeck ont une juste renommée mondiale. Or, le plus lu, le plus vendu des écrivains contemporains, celui qui traite d'un monde, d'une époque, d'un bouleversement majeur dans l'orientation de l'histoire que nous vivons, Mickhaïl Cholakhov, demeure presque un inconnu chez nous. Mickhaïl Cholokhov, le meilleur ami de Nikita Krouchtchev — 21 millions d'exemplaires vendus en Union Soviétique, traduit en toutes les langues, rattaché par la critique à la grande tradition épique de Tolstoï, est l'auteur de l'œuvre la plus importante parce que la plus fidèle, la moins orientée, relative aux années 1912-1922. Le milieu dans lequel prend racine le livre de Cholokhov, LE DON PAISIBLE se situe en pleine terre russe, parmi des paysans-cosaques encore soumis à des coutumes venues de l'ancienne Russie tzariste. Le bouillonnement des idées nouvelles de la Russie-en-devenir n'apparaît, dans leur lointain village que furtivement, au gré de quelques relégués politiques, immédiatement suspects à la population. Le héros de l'épopée de Milkhaïl Cholokhov, lui, n'est pas un révolutionnaire. Il n'est même pas un homme de bonne volonté. C'est un guerrier brutal, égoïste et fruste. Avec un réalisme fidèle, qui sait respecter la part essentielle du rêve et de la poésie, Mikhaïl Cholokhov trace une véritable fresque d'un monde vaste et complexe, où chaque protagoniste rencontré s'intègre avec sa couleur particulière sans jamais détruire l'unité de l'ensemble. Les faits s'enchaînent et se succèdent simplement sans être dirigés et exploités en fonction d'une démonstration politique. Pas de raffinements formels, seulement le sens amical, intime et grandiose de la vie. Un auteur sans lequel on ne peut prétendre connaître et comprendre cette Russie qui a cessé d'être derrière le rideau de fer.

RJ

LA PRESSE et... UNE PERSONNE

le dernier roman de
RAOUL CARSON

L'AURORE "C'est la perfection... Une impression égale à celle des plus gros romans de Zola." Jean Mistler

LE FIGARO "Un récit tout simplement hallucinant sur un ton doucement cruel." Jean Prasteau

LE FIGARO LITTÉRAIRE "Dans ce récit le fantastique naît de l'exactitude." L.E.

RJ

Elle et Lui

Annabel qui vient de publier L'AMOUR QUOTIDIEN prêche d'exemple. Elle pousse le goût de l'harmonie conjugale jusqu'à signer son service de Presse le jour même du vernissage de son mari, le peintre Bernard Buffet.

RJ

« Milliardaires et Tovaritchs »

Une trentaine d'histoires vraies nous donnent rendez-vous aux quatre points cardinaux de l'Humaine Condition. Infatigable globe-trotter, Renée Pierre-Gosset nous fait rencontrer des milliardaires du Texas, des rois nègres, des tireurs de pousse-pousse, des savants atomistes et des grammairiens japonais...

RJ

Journal d'un grand amour déçu

Où sont les revendications des belliqueuses suffragettes ? Désormais la chose publique appartient aux femmes comme aux hommes. Ainsi Véronique Lambert, l'héroïne du roman de Brigitte Gros : VERONIQUE DANS L'APPAREIL, brûle de faire « quelque chose ». Ni extrémiste ni rêveuse, elle met au service de la société ses capacités, et comme elle joint à l'humilité la sagesse, elle entre dans un grand parti réformiste où l'on saura utiliser sa bonne volonté. Voilà donc Véronique dans les coulisses du parti. De découverte en déconvenue, tout un monde de compromissions et de calculs se dévoile. C'est l'apprentissage de la politique et la perte des illusions. A la fois roman et reportage — puisque Brigitte Gros a elle-même été étroitement mêlée à la vie d'un grand parti.

JEAN LOUIS BORY

Pour Balzac et quelques autres

l'univers dantesque de Balzac

RJ

Souvenirs et entretiens

L'ouvrage qui vient de paraître : SOUVENIRS ET ENTRETIENS recueillis par Hugues Vehenne, est le témoignage direct et vivant que pouvait donner un ami sur la grande conscience qu'est le R. P. Dominique Pire, Prix Nobel de la Paix 1958.

Nous y trouverons le récit de ses luttes, de ses aspirations. Partout circule l'obstination amicale et implacable du Père Pire qui a décidé de jeter un pont entre toutes les races, de multiplier les maillons de la chaîne des hommes de bonne volonté. On a beaucoup parlé de son action en faveur des personnes refoulées par tous les pays. Il a su renflouer ceux que tous considéraient comme des épaves. Grâce au travail en commun, il a éprouvé et fait éprouver autour de lui qu'aucun préjugé n'était indéracinable. Le livre du R. P. Pire mérite qu'on ne le considère pas comme un aboutissement mais comme un premier pas. Le R. P. Pire dit de lui-même qu'il est « un homme en marche ». SOUVENIRS ET ENTRETIENS vous donneront envie de l'accompagner.

JACQUES DEVAL

tigrane

néo

" m'aimer ou me haïr est affaire de doute mais si peu que l'on m'aime, il me faut aimer toute " ROTROU

JULLIARD

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Shelagh Delaney : le goût de la lutte. — Daniel Gélin : de Carthage à Avignon. — Georges Bataille : interdit aux moins de cinquante ans.***

IL y a deux châteaux suédois sur les scènes des théâtres parisiens. Celui d'Erik XIV au T.N.P., qui est le château de Strindberg, et celui de Sebastien, qui est le château de Sagan en répétition au théâtre de l'Atelier.

En attendant la pièce de la Sagan française qui sera créée aux environs du 10 mars, le public parisien a eu droit cette semaine à la Sagan anglaise : Shelagh Delaney. Sa pièce, « Goût de miel » (dont vous parle R. Kanters, page 36) a séduit et surpris à la fois. On s'est étonné qu'un auteur de vingt ans utilise « un réalisme larmoyant digne d'Eugène Sue », mais ce misérabilisme sorti du cœur a ému en même temps. Shelagh Delaney, qui vient d'écrire une nouvelle pièce, « Christmas », nous a raconté un peu sa vie. Cela se passait dans une chambre qui donnait sur la Seine et Notre-Dame. Elle était encore toute ébouriffée de sommeil, cette grande jeune fille un peu brusque, un peu gauche :

« *Je suis née à Salford, près du port de Manchester, en 1938,* réussit-elle à dire après une gorgée de café au lait. *Mon père était contrôleur d'autobus, quant à ma mère, elle a exercé toutes sortes de métiers. Je n'ai pas passé mon examen « eleven plus », j'étais très mauvaise en mathématiques, et en général une élève assez brouillonne. A 17 ans, j'ai commencé à travailler comme « garçon de courses » dans un bureau, puis comme vendeuse dans un magasin de vêtements et enfin comme assistante d'un photographe.*

« *J'ai dévoré Dickens. A l'école, Shakespeare me passionnait, sa langue magnifique, ses situations invraisemblables, son imagination délirante... Je voulais écrire, je voulais mener une autre vie que mes camarades. Je me suis lancée dans un roman. Puis un ami à qui j'ai montré mes premiers travaux m'a fait remarquer que j'étais surtout douée pour le dialogue et m'a conseillé de m'orienter vers le théâtre. C'est ainsi que j'ai écrit « Taste of Honey ». J'ai envoyé mon manuscrit à Joan Littlewood* (1) *qui m'a aussitôt répondu et fait venir auprès d'elle. Avec Joan on improvise beaucoup ; la pièce est parfois récrite. Pourtant, à part quelques modifications de structure, le dialogue est entièrement mien, ce qui n'est pas toujours le cas. Joan veut que tout le monde joue, à commencer par l'auteur, elle nous parle beaucoup de Stanislavski. Elle contrôle chaque représentation, d'un coin de la salle, et consigne dans un livre rouge les erreurs de jeu.*

« *Je sais, on peut lui reprocher d'idéaliser un peu trop le peuple. Je ne crois pas que, dans la réalité, le fait d'être issu de tel ou tel milieu vous confère des qualités particulières. La vérité est au cœur de l'individu, à chacun de lutter, de vouloir s'élever. Je n'ai jamais envié personne. Pourtant je connais des gens, dans ma famille même, dont le seul désir est de posséder les richesses du voisin. Question d'humeur. Je compte travailler longtemps au Workshop avec Joan, je vais m'efforcer de mieux apprendre mon métier.*

« *Oui, me voilà avec beaucoup d'argent. Et après ? De toute façon, au Workshop, on n'a guère l'occasion de laisser l'encens vous monter à la tête. Nous sommes tous des copains. Je joue un tout petit bout de rôle à la fin de l'opérette sur les bas-fonds de Soho, qui passe actuellement. J'ai en outre écrit l'adaptation cinématographique de ma première pièce. Tony Richardson mettra en scène. Un garçon épatant, bagarreur, il a cloué leur bec aux distributeurs qui ne voulaient pas d'un marin noir.* »

(1) Directrice du théâtre populaire anglais, le « Workshop ».

★

DANS le château suédois du T.N.P., le Roi a des boucles noires de cavalier maure, des yeux brillants d'adolescent et de belles dents blanches de jeune premier. D'un roi suédois, à première vue, il n'a vraiment rien. D'ailleurs il s'appelle Daniel Gélin, le mauvais garçon, le séducteur tendre et cynique qui a tourné 55 films. Que fait-il sur la scène du T.N.P. ?

Il fait comme Laurent Terzieff (« Tête d'Or »), comme Jean-Louis Trintignant (« Hamlet »), il a envie de « vrais textes » et pas de « dialogues usuels », il dit :

« *Je suis entré au T.N.P. par ambition, pour voir grand. Même du bon théâtre de boulevard ne donne pas cette impression extraordinaire que je ressens à Chaillot, ce sentiment de cérémonie qui se perd et qui est pourtant la seule gloire de notre métier. Un des plus grands mérites de Vilar est d'avoir suscité ce public, qui n'arrive pas en retard et vient au théâtre non pour digérer mais avec appétit.* »

(Pic.)

SHELAGH DELANEY.
Tous des copains.

Daniel Gélin est l'acteur le plus lucide sur lui-même que j'aie jamais rencontré.

« *Ce rôle n'est pas exactement pour moi, mais j'avais tellement envie de changer de dimension, que j'ai sauté dessus. Je ne fais pas tout « passer ». Je n'ai pas encore l'habitude de cette immense salle où il faut grossir le moindre clin d'œil. Mais j'apprendrai. Je fais des progrès à chaque représentation et c'est passionnant.*

« *Il faut qu'un acteur de cinéma se donne aussi au théâtre. Le théâtre seul permet de durer. Au cinéma, on devient vite célèbre. On gagne beaucoup d'argent qu'on dépense allégrement. Après, on vous a beaucoup vu, puis trop vu et il faut commencer à tourner dans n'importe quel film pour simplement payer les impôts.*

« *J'ai trente-huit ans et je suis à un tournant délicat. Les producteurs pensent : « Avec Gélin, il n'y a plus de « surprise. C'est un vieux jeune homme « dont on connaît tous les tics ». Ils ont raison. Il faut que je réapparaisse. Que je ne sois plus un jeune homme qui s'alourdit, mais un homme mûr qui débute. Je voudrais que l'on découvre ma nouvelle face et j'attends patiemment celui qui aura cette imagination. J'aimerais tourner avec les jeunes, mais ceux qui ont tourné avec les anciens sont pour eux de vieilles barbes truquées. C'est dommage pour moi, car c'est « leur » cinéma que je souhaitais depuis des années. Alors, sans amertume, je me consolerai des murailles de Carthage* (2) *devant celles d'Avignon.* »

(Archives.)

NOEL BURCH.
Tous des amateurs.

★

LES meilleures recettes en exclusivité parisienne (du 15 août 1959 à maintenant) démontrent néanmoins que le public aime encore bien les vieilles méthodes. « La Jument verte » avec Bourvil (320.887 entrées), « La Vache et le Prisonnier » avec Fernandel (291.844 entrées, encore en exclusivité), « Rue des Prairies » avec Gabin (262.883 entrées) figurent parmi les meilleures exploitations. Et « Le Bossu », en début de carrière, prend un départ prometteur. Que trouve-t-on encore en tête de liste ? « Salomon et la Reine de Saba » et « Voulez-vous danser avec moi ? » qui enfonce « Babette ». Bardot-naïve est battue par Bardot-sexy qui ne peut rien changer à son personnage. C'est ainsi qu'elle est aimée, ainsi qu'on la veut.

(2) « Carthage en flammes », avec Daniel Gélin, qui va sortir prochainement à Paris.

★

BOULEVERSANT non seulement les règles de l'art, mais encore celles du commerce, on tourne dans une chambre d'un hôtel des Champs-Elysées le film le moins cher et le plus invendable de la production actuelle. L'idée est née dans le cerveau d'un petit Américain pâle et nerveux, âgé de vingt-huit ans : Noel Burch, ancien élève de l'I.D.H.E.C., ancien assistant de Pierre Kast.

Venu en France il y a neuf ans, il est tombé amoureux de l'œuvre de Georges Bataille et n'a eu de cesse qu'il ne lui ait consacré un film. Il lui a fallu promettre à l'écrivain, actuellement conservateur de la Bibliothèque d'Orléans, que le film ne serait jamais exploité, pour que Georges Bataille consente à laisser adapter son premier roman : « Le Bleu du ciel ». De toute manière, ce film ne risque pas d'être programmé dans les quartiers ou les provinces. Il est d'une licence et d'un érotisme qui seraient, au bas mot, interdits aux moins de cinquante ans.

La moitié du film est déjà terminée. Cela a coûté 600.000 francs, donnés par la société des films Tamara (un des coproducteurs d' « Hiroshima »). Dans quelques jours, le film sera stoppé pour deux motifs. Primo : un autre commanditaire aussi désintéressé que le premier doit être trouvé. Secundo : l'héroïne principale doit accoucher bientôt. On reprendra très bourgeoisement ce film très osé après la naissance du bébé.

Tous les acteurs sont évidemment des amateurs. La vedette masculine tourne en dehors des heures d'audience du Palais de Justice, c'est Mᵉ Jean-Charles Le Tort.

★

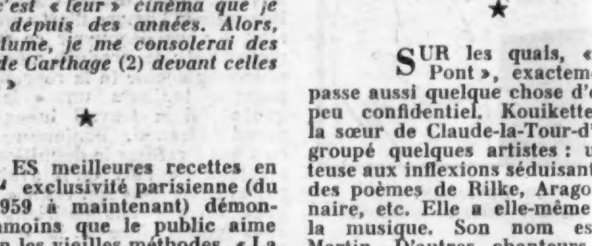
SUR les quais, « Au Petit Pont », exactement, il se passe aussi quelque chose d'encore un peu confidentiel. Kouikette Terrail, la sœur de Claude-la-Tour-d'Argent, a groupé quelques artistes : une chanteuse aux inflexions séduisantes chante des poèmes de Rilke, Aragon, Apollinaire, etc. Elle a elle-même composé la musique. Son nom est Hélène Martin. D'autres chanteurs, un très joli numéro de magie lumineuse complètent le programme du « Petit Pont » qui prend place avec « La Colombe » et « Le Port Salut » parmi les petits coins de Paris où naissent les futurs best-sellers du disque.

MICHELE MANCEAUX

STUDIO 28
13, rue Tholozé — MON. 36-07
LES MAITRES FOUS, de Jean ROUCH
et
La Nuit des Forains
d'INGMAR BERGMAN

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

MARBEUF — rue Marbeuf
DELAMBRE — 11, rue Delambre
OMNIA — ex-California — 5, bd Montmartre
UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL
le voyage de N. KHROUCHTCHEV aux États-Unis
Comme il a vu l'Amérique, et comme l'Amérique l'a vu



Au même programme
UN GRAND DOCUMENTAIRE EN COULEURS TOURNÉ DANS LES FORÊTS VIERGES DE LA CHINE MYSTÉRIEUSE.
en couleurs

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Gréco : elle fournit les câpres. — Pauwels : le genre Gorgone. — Suzanne Flon : l'illusion d'être aimée.*

J'AI manqué « Amphitryon », dont toute la presse a retenti : on ne peut être tous les soirs à l'écoute. Mais je n'ai malheureusement pas manqué « Le Serment d'Horace » de Murger, vieille pièce éventée dont il ne reste rien, à supposer qu'elle ait eu quelque agrément dans des temps très anciens. Le plus étrange est que nous l'ayons déjà subie à l'écran il y a peu de mois. Nous avions alors le droit de penser que nous en étions quitte pour cent ans, que nous en avions fini avec cette niaiserie. C'est tout de même trop fort qu'on nous l'ait resservie, alors que des réussites comme « Amphitryon », nous sommes bien assurés de ne les revoir jamais.

★

VOIR et entendre Juliette Gréco, c'est un plaisir qui se suffit. Ce beau poisson maigre et noir n'a pas besoin de sauce pour passer. Gréco fournit elle-même les câpres. Je ne suis pas entré dans la laborieuse et inutile diablerie qu'autour d'elle ont imaginée MM. Jacques Armand et Claude Barma. Nous attendions le moment où Gréco chanterait, sans trop d'impatience parce que nous la regardions.

★

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE. M. Louis Pauwels n'est pas allé au Vatican recueillir les propos du Saint-Père. On lui a tout de même fait l'honneur d'inclure ce message dans son émission, bien que sur le programme il n'y figurât pas. Pourquoi le Saint-Père ne nous a-t-il pas été donné en hors-texte et devient-il ici le chef de file de Jean Cocteau et du philosophe hindou Raja Rao ?

C'est, j'imagine, à l'école de Gourdjieff que Louis Pauwels s'est fait cette figure de marbre. C'est le genre Gorgone. Il se pétrifie pour pétrifier plus sûrement sa victime. Cocteau luimême n'était plus qu'une biche devant un cobra, ou un cricri devant une mante religieuse. En revanche, l'Hindou Raja Rao, lui, n'était pas le moins du monde impressionné par ce beau Français un peu gras qui joue les impassibles. Il battait notre Pauwels sur son propre terrain. D'ailleurs, plus de Pauwels sur l'écran : l'Hindou avait réduit en poussière le marbre aggloméré.

★

UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE, d'Ugo Betti. Tous les personnages relèvent de la convention la plus usée, sauf un. Comme Suzanne Flon l'incarne, j'inclinerais à lui en attribuer le mérite. Mais non : la meilleure actrice ne fait rien à partir de rien. Une scène de ce « Beau dimanche » résume toute la souffrance de la femme de quarante ans et qui n'a pas été aimée et qui s'en donne un instant et une dernière fois l'illusion...

FRANÇOIS MAURIAC.

DISQUES

Du nouveau

● *Benzi, Beechman, Camus, Bruno Walter, Claude Le Jeune.*

ROBERTO BENZI, ex-enfant prodige et actuel jeune chef (vingt-deux ans), vient d'enregistrer son premier disque ; la presse a été invitée à assister à cet événement : Roberto Benzi est fait pour l'estrade ; lorsqu'il dirige, il est beau, harmonieux, véhément, il ressemble à un pâtre grec (et inspiré).

Quand il descend de son piédestal, l'optique change, il redevient un petit Italien bouclé et volubile... miracle de la musique.

Pourquoi Benzi qui dirige depuis douze ans n'avait-il jamais enregistré ? A cause de son père, paraît-il, qui, « invisible et présent », supervise sa carrière. M. Benzi père avait dit : *« Mon fils, il faut que ton premier disque soit une perfection, tu as le temps. De plus, je ne connais que deux maisons qui soient assez connues pour que tu acceptes de te lier à elles par contrat : « La Voix de Son Maître » à cause du chien et « Philips » à cause des lampes. »*

Roberto a choisi les lampes ; le disque enregistré en quatre séances, il y a huit jours, sortira dans huit jours.

Roberto Benzi, l'orchestre Lamoureux, des efforts techniques : tout cela est très bien...

Alors pourquoi avoir enregistré les Préludes de Liszt et trois ouvertures de Beethoven ?

Parce que ce sont des œuvres commerciales, sans doute...

★

LES puristes sont surpris ; Sir Thomas Beecham vient d'enregistrer une version magistrale de « Carmen » qui bouscule quelque peu la tradition. Premier facteur de réussite : la patience. De juin 1958 à septembre 1959, Sir Thomas a repris l'œuvre scène par scène et revu chaque mesure, pesé chaque soupir. (Entre temps et malgré ses quatre-vingts ans, il a convolé pour la troisième fois, avec son ancienne secrétaire.)

C'est un fait : Sir Thomas a su insuffler une nouvelle jeunesse à la partition de Bizet ; il y a été aidé par Victoria de Los Angeles, Janine Micheau, Nicolaï Gedda et Ernest Blanc (trois disques Voix de Son Maître, FALP 618 à 620).

★

UN disque littéraire devient aujourd'hui un témoignage : Albert Camus lit quelques pages du « Mythe de Sisyphe » en guise d'introduction à un panorama de son théâtre ; Michel Bouquet, Maria Casarès, Serge Reggiani et Dominique Blanchar interprètent des scènes de « L'Etat de siège », des « Justes » et du « Malentendu ».

L'enregistrement réalisé en 1955 était relégué dans les cartons de la maison Philips ; en 1960, il deviendra, hélas ! un best-seller (33 tours Philips 76.723).

★

LA « Discothèque de France » ouvre ses portes le 1er mars prochain dans une des ailes du Théâtre Marigny. Cette discothèque sera « circulante » et basée sur le principe d'échanges communautaires.

Les membres de la « Discothèque de France » verseront la valeur d'un disque microsillon, soit 27 N.F. ; « leur » disque rejoindra les microsillons apportés par les autres participants et une importante collection sera ainsi constituée (8.000 la première année).

Les participants pourront prélever deux disques par semaine dans la discothèque. Chacun d'eux acquittera un droit hebdomadaire de 2 N.F.

L'initiative permettra donc l'audition annuelle de 100 disques pour le prix de 4 — le principe paraît bon... mais les disques s'usent vite. Les animateurs de la « Discothèque de France » auront-ils les moyens de les renouveler ?

★

DEPUIS quelques années, Bruno Walter a trouvé un asile sur la côte ouest des Etats-Unis. Mais les éditeurs de disques ont décidé de troubler le « repos du guerrier ». Ils ont constitué, spécialement pour les enregistrements du maître, un orchestre baptisé le Columbia Symphony Orchestra, orchestre de circonstance dont le recrutement est très inégal. Il y a cependant un miracle Bruno Walter : à la tête de ce Columbia Symphony Orchestra, Walter nous offre une version splendide de la « Symphonie du Nouveau Monde » de Dvorak qui surclasse toutes ses concurrentes. (Phi-Réa, C 22.)

★

COMPROMIS lors des guerres de religion, arrêté par les ligueurs puis nommé par Henri IV « compositeur de la musique de chambre du Roy », Claude Le Jeune demeure un des grands méconnus de la musique française. Son Psaume XLV « Du Troisième Mode » (paroles de Clément Marod) et ses Six Chansons polyphoniques sont parfaitement interprétés par l'Ensemble vocal Philippe Caillard. (Erato, EFM 42049.)

DANIELE HEYMANN.

JULIETTE GRÉCO. (R.T.F.)
« Ce beau poisson maigre et noir. »

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Erik XIV » : blotti sur la poitrine de Kafka — « Goût de miel » : une poussière impalpable de poésie et de vérité.*

DEUX grands auteurs dans l'esprit du Théâtre libre des années 1890, Henry Becque et Strindberg ; deux pièces nouvelles qui se rattachent à la même esthétique : l'une par le vérisme de la mise en scène (« A vous, Wellington »), l'autre par le « misérabilisme » de l'anecdote (« Goût de miel ») : la semaine est presque un hommage rendu par le hasard et par l'histoire à Antoine et à la diversité de ses goûts.

● Erik XIV

Le géant, c'est August Strindberg, même si l'« Erik XIV » (1) du T.N.P. n'est pas la meilleure pièce de l'auteur de « Mademoiselle Julie » et de « Créanciers ». Il traverse son époque (1849-1912) comme un génie instable et inquiétant.

Né à Stockholm d'un bourgeois malchanceux en affaires qui avait épousé sa servante, Strindberg est assombri dès l'enfance par la mort prématurée de sa mère et surtout par le sentiment déjà sartrien que, fils de la servante, il est une sorte de bâtard. Impossible et inutile de suivre ici le détail de son existence : tout y est marqué du même signe, l'instabilité. Il a été tour à tour instituteur, comédien, rédacteur d'une revue d'assurances, télégraphiste, journaliste, chimiste et alchimiste. Il a vécu à Paris, en Suisse, à Copenhague, à Berlin, à Londres, à Paris de nouveau, à Lund (Suède) : dans chaque pays, il change dix fois de ville, dans chaque ville vingt fois de domicile, avant de revenir se fixer pour ses douze dernières années à Stockholm où il vit en reclus, n'ouvrant sa porte qu'avec précaution, après avoir longuement examiné son visiteur en le regardant par la fente de sa boîte aux lettres. Il a été marié trois fois, chaque fois pour quelques années, avec le divorce au bout. Strindberg est un homme qui fuit. Que fuit-il ? La folie.

Dès son enfance, il se sent humilié, il a une revanche à prendre. A vingt-cinq ans, en enlevant à son mari la baronne Siri von Wrangel, il rétablit l'équilibre. Mais est-ce bien sûr ? Est-ce que cette femme ne l'humilie pas ? Ne le trompe pas ? Il pousse la jalousie jusqu'au délire, le délire jusqu'à l'hallucination et la manie de la persécution. En 1896, à Paris, à la pension Orfila, rue d'Assas, il vit une crise épouvantable dont il nous a laissé le récit minutieux, en français, sous le titre « Inferno ». Puis il compose plus ou moins bien avec sa folie en se faisant une philosophie occultiste et mystique qui doit beaucoup à la lecture du « Séraphita » de Balzac et surtout de Swedenborg.

Paranoïa ? Schizophrénie ? Le nom de la maladie nous importe peu : on en trouvera l'étude clinique minutieuse dans l'étude du philosophe allemand Jaspers, « Strindberg et Van Gogh » (Ed. de Minuit). Et on pense à d'autres noms : Dostoïevski, qui meurt au moment où Strindberg publie ses premières œuvres, Nietzsche avec lequel Strindberg est en correspondance peu avant que le philosophe ne sombre dans la paralysie générale... La folie est-elle le tremplin commun de ces écrivains prophétiques que notre temps met au premier rang ?

Peut-être. Mais si les prétentions de Strindberg à l'alchimie physique nous semblent dérisoires (il se brûlait les mains en multipliant dans sa →

(1) T.N.P. Traduction Boris Vian et Bjurström.

GYMNASE
LA
BONNE SOUPE
500e
poursuit sa triomphale carrière

AVENUE
Angle Champs-Elysées rue du Colisée
* LA PAGODE
57 bis, rue de Babylone
Le testament d'Orphée

un film de Jean Cocteau

LUTECE
100e
LES NÈGRES
DE
Jean GENÊT
Le Syndicat de la critique dramatique a classé en tête de son palmarès de cette saison la mise en scène de Roger Blin pour cette pièce

MOGADOR
Samedi 20 février :
PREMIERE REPRESENTATION
La grande cantatrice
Geori BOUÉ
dans
« LA BELLE HÉLÈNE »
le chef-d'œuvre d'Offenbach
avec Jean RAYMOND
Présentation nouvelle d'Henri VARNA

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail - LIT. 87-93
A partir du 19 février
Sacha PITOEFF
présente
LES TROIS SŒURS
de TCHEKHOV

PALAIS de CHAILLOT
—
22 février
21 heures
Valmalète
CHOPIN
par WITOLD
MALCUZYNSKI

STUDIO PUBLICIS
l'Amour comme on le vit en 1960 !
COLUMBIA FILMS S.A. présente
LE BEL AGE
un film de PIERRE KAST

chambre les expériences naïves et il trouvait du carbone dans le soufre d'autant plus facilement qu'il se préoccupait peu de la pureté de ses matières premières), son œuvre atteste la réussite de son alchimie spirituelle. Cinquante-huit pièces, huit romans, douze recueils de nouvelles dans lesquels, avec ses obsessions et ses délires, il a construit une image à la fois lucide et hallucinante de l'homme déchiré et qui se déchire lui-même.

L'homme se sent coupable ou victime : mais coupable de quelle faute obscure, oubliée, à tout jamais indéfinissable (Kafka parlera de Strindberg comme d'une *« mère »*, qu'il lit *« pour se blottir contre sa poitrine »*) ? Et victime, il torture son bourreau par son existence même, il le fait entrer dans une ronde interminable de créanciers réciproques. Cela est d'autant plus vrai que la femme est là, comme une ennemie, comme un serpent qui diminue l'homme par tous les moyens pour mieux l'asservir et le perdre. Dans un « mystère » écrit dans sa jeunesse, Strindberg montre que Lucifer, le dieu bon, a été chassé par « l'Autre » et qu'il ne pourra revenir qu'après le règne imbécile, cruel, sanglant de celui que nous appelons Dieu. Ainsi, l'amour sous toutes ses formes devient arme du bourreau et non instrument de salut. Et cette vision terrible, Strindberg, fou lucide, fou conscient, nous l'impose avec une économie de moyens implacable, un métier de dramaturge génial.

Hantises et rancœurs

L'œuvre de Strindberg a été connue et admirée en France dès les années 1890 grâce à Antoine et surtout à Lugné-Poe. Mais on joue presque toujours les cinq ou six mêmes pièces («Mademoiselle Julie», «Créanciers», « Père », « La Danse de Mort », etc.) en négligeant une série de grandes œuvres historiques écrites pour la plupart vers 1900 par un Strindberg qui rêvait de devenir le Shakespeare de l'histoire de Suède. Sans être aussi sévère que M. Adamov qui en parle comme d'une littérature alimentaire que Strindberg *« s'acharnait à écrire sans y croire »*, il faut bien dire que cet « Erik XIV » n'a pas la force de frappe des meilleures pièces de Strindberg, ni la richesse et la puissance de « Hamlet ». Mais M. Jean Vilar qui a le culte de Strindberg depuis ses débuts (« Orage », « La Danse de Mort ») ne pouvait monter sur l'immense plateau de Chaillot les pièces du théâtre intime ou théâtre de chambre. Il a donc choisi cet « Erik » où les thèmes historiques et les thèmes plus personnels essaient de se conjuguer.

Erik XIV, roi de Suède de 1560 à 1568, essaya vainement d'épouser la grande Elisabeth d'Angleterre. Déçu, furieux, il passe la plus grande partie de son règne à lutter contre son demi-frère et les grands seigneurs en essayant de s'appuyer sur le peuple. Mais après une série de procès, de massacres, de condamnations et de pardons d'autant plus confuse qu'Erik est un persécuté et un violent à la fois, les seigneurs l'emportent au moment où le roi vient de régulariser sa situation en épousant sa maîtresse, une pauvre fille du peuple.

A travers cette histoire, on le voit, Strindberg pouvait, comme dans tout son théâtre, parler de lui-même, de ses hantises de persécuté et de ses rancœurs de fils de servante. Mais s'il y a du mouvement (grâce à Vilar), de la couleur (grâce à Mario Prassinos) et quelques grandes scènes comme le banquet des gueux qui remplace le banquet nuptial, l'ensemble est parfois languissant, parfois décousu. Je ne suis pas sûr que l'interprétation de M. Daniel Gélin n'y soit pas pour quelque chose : sous prétexte qu'Erik est « le portrait caractériel d'un homme sans caractère » (Strindberg), qu'un personnage de Strindberg est toujours « dispersé » (Vilar), M. Gélin, qui prend le rôle trop haut pour n'avoir pas ensuite à descendre, joue un peu flou et fait parfois rire de la tragique faiblesse de son personnage. Auprès de lui, Mme Christiane Minnazzoli et, surtout, M. Jean Topart sont tout à fait remarquables.

(Bernand)
DANIEL GÉLIN DANS « ERIK XIV ».
Une vision implacable.

● Goût de miel

Dans un faubourg sordide d'un grand port anglais, dans une chambre minable, la mère, qui est une bohème et une roulure, s'installe avec sa fille de dix-huit ans, pure et révoltée. Las ! un soir de Noël, la mère s'en va avec son amant (un borgne) et la petite Jo, abandonnée, tombe dans les bras du premier marin venu (un nègre). Le marin disparaît, la fille est enceinte, et malgré toute la bonne volonté d'un brave garçon qui lui sert à la fois de père, de mère, de grand frère et de bonne, la petite souffre et enrage. Mais la mère prodigue revient, et le bon jeune homme s'efface tandis que Jo ressent les premières douleurs annonciatrices de la naissance du négrillon.

C'est « Goût de miel », de Mlle Shelagh Delaney (2), et vous voyez que ce scénario pourrait très bien relever de l'esthétique naturaliste du Théâtre libre. Et puis, il se produit un petit miracle. Même dans la vie la plus triste, il peut y avoir un instant de bonheur, une minute qui a et garde dans le souvenir un « goût de miel ». Eh bien, il y a comme un goût de miel dans cette pièce, comme une poussière presque impalpable de poésie et de vérité sur ce scénario minable.

Parce qu'elle est encore très jeune elle-même, Mlle Shelagh Delaney a retrouvé avec bonheur le ton de la jeunesse, l'illogisme capricieux du cœur, les brusques sautes d'humeur de la gaieté à la fureur, de la fureur à la tendresse. La mère et la fille (deux états d'un même portrait) vivent devant nous en liberté, elles arrivent à nous surprendre, à nous amuser, à nous émouvoir, à nous faire oublier le conventionnel de la pièce à force de naturel.

Est-ce que ce théâtre durera ? Je ne sais pas, il passera peut-être comme un goût de miel, comme poussière de la vie sur l'aile d papillon. Mais pour un spectat d'aujourd'hui, c'est la vie même, instantané relevé de poésie im diate, un sourire incertain, un crispé, flottant sur le visage d certaine tendresse. Il y a une jeune qui, n'ayant jamais connu ni le s de Dieu, ni ce que les adultes ap lent l'amour, essaie de réinventer les moyens du bord, la bonne cha animale... C'est pour cela qu'on rait finalement avec sympathie c piécette connaître en France le mê succès qu'en Angleterre et en Al magne.

M. Douking par les décors, Mme mois par la mise en scène, ont re l'atmosphère poético - réaliste beaucoup de bonheur, Mmes Kedrova et Huguette Hue incar vraiment les deux héroïnes. Quant hommes, Mlle Delaney ne sem guère les connaître et elle de bien demander des conseils Mme Mallet-Joris, qui (avec Gab Arout) a adapté sa pièce. Les per nages masculins sont sommaires inconsistants, et M. Jean Roquel le plus grand mérite à tenir avec tact parfait, sans une intona fausse, sans un geste qui fasse rire, le rôle ingrat du grand fr grande sœur.

(2) Mathurins.

● A vous, Welling

Deux autres pièces sont ve d'Angleterre cette semaine ; Petite Vague », de M. Geoffrey Th

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 22	21 h.	Soirée réservée aux J.M.F.
Mercredi 24..	21 h.	Soirée de ballets : LE PALAIS DE CRISTAL, CONTE CRUEL, PAS DE QUATRE, QARRTSILUNI
Vendredi 26..	20 h. 15	SOIREE MAURICE RAVEL
Samedi 27 ..	20 h. 15	L'HEURE ESPAGNOLE, DAPHNIS ET CHLOE, L'ENFANT ET LES SORTILEGES
Dimanche 28.	20 h.	FAUST

OPERA-COMIQUE		
Mercredi 24..	21 h.	LES PECHEURS DE P
Jeudi 25	20 h. 45	Mme BUTTERFLY
Vendredi 26..	21 h.	LA TOSCA
Samedi 27 ..	21 h.	LA VIE DE BOHE
Dimanche 28.	14 h. 30	Ballets : ISOLINE, PAS DE TROIS, PIECE CHOREGRAP, CONCERTO, COMMEDIA DELL A
Dimanche 28.	20 h. 45	Mme BUTTERFLY (e

(Bernand.)

HUGUETTE HUE DANS « GOUT DE MIEL ».
Une certaine tendresse.

..., compromis affligeant entre la comédie sentimentale et la comédie cochonne, et « A vous, Wellington » (4), de M. Willis Hall. C'est la patrouille perdue dans la jungle de Malaisie avec son prisonnier japonais, d'autant plus encombrant qu'on s'aperçoit petit à petit qu'un Japonais, c'est un homme comme les autres. Scènes et saynètes de la vie militaire très adroitement enchaînées et montées avec un réalisme total : dans le décor de M. Roger Harth et l'importante sonorisation de M. Kiri-[illegible] (croassements, barrissements, mitraillettes en tous genres), dans l'excellente mise en scène de M. Mais-[illegible] avec ses impressionnantes bagarres. C'est fort bien joué par MM. Jean-Pierre Cassel, J.-P. Jaubert, J.-L. Philippe, etc. Bref, c'est un spectacle parfait pour tous ceux qui aiment les films du genre « Embuscade en Birmanie », « Patrouille à Sumatra », « Les Rescapés de Kuala-Lampour », etc. Et pour eux seulement.

● La Parisienne

On joue fort convenablement à la Comédie-Française, dans un décor de Mme Léonor Fini où le farfelu et les fanfreluches se marient avec autant de goût que d'humour, « La Parisienne », d'Henry Becque (5). Malgré la précision et l'intelligence du metteur en scène, M. Gérome, le talent de Mme Yvonne Gaudeau, de MM. Chaumette, Toja, Descrières, l'exhumation périodique de ce Marivaux de l'adultère pot-au-feu m'attriste toujours un peu. On joue en même temps, un peu à la sauvette, un petit acte de cet auteur fort médiocre, « La Méprise », « La Parisienne », ou Marivaux deux fois perdu.

ROBERT KANTERS.

(3) Comédie Wagram.
(4) Vieux-Colombier. Adaptation Dornès et Harth.
(5) Comédie-Française.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Vingt-quatre prunelles » : l'aventure de douze enfants. Grandir et devenir bête et dur.*

S'IL, de tous les films qui se bousculent aux Champs-Elysées, vous retiriez le désir, le plaisir, les armes à feu, le « rififi », les lits défaits, que resterait-il donc sur l'écran ? Quelques chaises, un verre à whisky, une chemise de nuit... et, si vous n'avez pris le soin de couper le pick-up, un air de jazz pour jeunes gens que tourmente la chaleur. Et maintenant, imaginez un film gris, parfois rayé, sans baisers ni caresses, sans cris ni combats, bref un film dont l'homme, pour une fois, aurait été chassé. Que reste-t-il ? Oui, vous avez compris. Il reste des enfants, douze petits écoliers dans une île du Japon (1).

Douze petits visages aux yeux bridés, de « merveilleux » visages, s'il était permis, après Hemingway, d'employer ce mot sans vulgarité. Ils ressemblent à vos enfants, mais n'ont pas ce regard idiot de gangster que le cinéma leur prête aujourd'hui si volontiers, ni cette petite tête brutale et raffinée que Hollywood a inventée. Ils n'attendent rien, ne cherchent rien. Ils savent rire, pleurer ou chanter. Et voilà tout. Pourquoi donc raconter leur histoire ? Les enfants, vous le savez bien, ne nous convient jamais à partager leurs songes. Tout simplement il faut les regarder. Car, ici, ce qui nous est conté est la triste et banale aventure que tous nous avons vécue : grandir et, sans le vouloir, devenir bête et dur. Ainsi les verrez-vous avancer dans la vie, par les chemins et les routes, s'égarer dans les vergers, la forêt des hommes, puis se perdre à la guerre. Ne voulant rien de bon ni de méchant, ils deviendront grands pour tuer et mourir.

Sans doute l'auteur, Keisuke Kinoshita, nous souffle-t-il, tout bas, que ce soldat nippon au visage de sphinx qui, pour nous, eut un frère qui s'appelait « nazi », fut un enfant innocent, aussi doux que les autres, qui porta l'uniforme pour n'être plus un pauvre.

Une ombre menaçante

Mais là n'est pas ce qui nous touche, car ce film est d'abord un poème, une longue ballade mélancolique où l'homme et la guerre, comme un chœur invisible qu'accompagne le cri d'une musique déchirante, forment sur le front de ces gosses une ombre menaçante. Ainsi nous est révélé par contraste, sans que l'auteur en trace une ligne de sa main, l'absurde destin des vivants.

Et voilà bien ce qui nous plaît et nous surprend. Cet art naturel qui refuse d'attacher ou de fixer notre attention en flattant notre appétit d'intrigue, de malheur ou de bonheur dont jamais une image complaisante ne nous sera présentée. Tel un document naïf pris dans la campagne et les rues, ce film tire sa vérité de ses défauts mêmes et de ses longueurs.

Car tout ce qui, dans la vie, doit rester caché, les baisers, la misère du foyer, la mort, tout cela nous est épargné, tandis que seul nous est offert ce que révèle la simplicité d'un visage ou d'un paysage. Kinoshita, après tout, ne fait que nous montrer ce que nos yeux aveugles regardent tous les jours, méprisant cette audace, l'indiscrétion, qui fait du cinéma moderne un espion.

Voilà un aspect du septième art auquel, avouez-le, nous n'étions plus accoutumés. Cette probité de l'artiste qui nous offre sa vision à travers les seules images et de préférence les plus ordinaires que le monde nous propose à tous.

Allez donc voir ces enfants. Vous n'oublierez ni leurs chants ni leurs rires, ce babillage de ruche qui déferle sur les routes et jusque dans la mer. Et vous garderez en mémoire ce retour en bateau dans le crépuscule, la rencontre des époux qui se saluent d'un navire à l'autre. Enfin, vous serez soulagés d'apprendre que le monde du Mikado ne fut pas toujours celui que l'on nous conte : une sanglante féodalité. Et puis si, à la longue, vous vous lassez de tant de larmes, n'oubliez pas qu'une fois au moins vous avez retenu les vôtres.

BRUNO GAY-LUSSAC.

(1) Studio de l'Etoile.

Clés pour Cocteau

● *« Le Testament d'Orphée » : un discours pour les amis.*

« LE Testament d'Orphée », dernier film de Jean Cocteau, dont l'exploitation commence cette semaine, ne ressortit pas à la critique cinématographique (2).

Son film est, selon ses propres termes, « *le legs d'un poète aux jeunesses successives qui l'ont toujours soutenu* », « *une séance de strip-tease* » où Cocteau « *ôte peu à peu son corps pour montrer son âme toute nue* ».

Disons qu'un homme de 70 ans, l'auteur, parle en personne à ses amis, par le truchement de l'écran. Si l'on fait partie des dits amis, son discours est intelligible, émouvant, attachant.

Si l'on ne fait pas partie des amis, il est absent, plein d'allusions insaisissables à des personnages ou à des événements inconnus. Il lasse et parfois rebute.

Reste cette fraction que l'on ne saurait évaluer, du public trop heureux de s'évader dans l'irréel où l'en-

→

(2) Avenue, Pagode.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PAUL MEURISSE
joue
l'Hurluberlu
de Jean Anouilh
— 350e —

UNE FORMULE!
VOX BOX
AU PRIX DE NF 49,50 + T.L.
accompagnés d'une étude musicographique
3 DISQUES 30 cm
EN UN PRÉCIEUX COFFRET

ACTUELLEMENT PARUS :

Encyclopédie de la musique de chambre

MOZART LES 6 QUINTETTES A CORDES: VBX 3
(Grand prix du disque de l'Académie Charles Cros 1959 Quatuor BARCHET, Emil Kessinger 2e alto)
L'INTÉGRALE DES QUATUORS A CORDES
VBX 12 ; Volume I. VBX 13 : Volume II. VBX 14 : Volume III. Quatuor Barchet.
SCHUBERT L'INTÉGRALE DES QUATUORS A CORDES ET LES 2 QUINTETTES
VBX 4 : Volume I. VBX 5 ; Volume II. VBX 6 : Volume III comprenant : La Truite, le quintette en ut, la Jeune Fille et la Mort : Quatuor ENDRÈS Fritz Kiskalt, 2e violoncelle.

Grande musique symphonique

BEETHOVEN LES 9 SYMPHONIES
dirigées par J. Horenstein, J. Perlea O. Matzerath, E. van Remoortel.
VBX 100 : 3e "Héroïque", 6e "Pastorale", 9e "Chorale".
VBX 101 : 1re; 2e, 4e, 5e, 7e, 8e symphonies.
L'INTÉGRALE DES CONCERTOS POUR PIANO
VBX 103 ; Concertos n° 1, 2, 3, 4, 5 "l'Empereur"; au piano : F. Wührer.
TCHAIKOVSKY LES 3 PLUS CÉLÈBRES SYMPHONIES
VBX 102 : 4e, 5e, 6e "Pathétique". Dir. H. Hollreiser.

Musique religieuse

J. S. BACH VBX 7 : LA MESSE EN SI MINEUR.
Dir. H. Grischkat (Grand prix du disque de l'Académie Charles Cros 1959)
VBX 200 ; LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU. Dir. F. Grossmann
VBX 201 ; ORATORIO DE NOËL. Dir. F. Grossmann

NOUVEAUTÉ : UN SUPER VOX-BOX
VBZ 300
LES 9 SYMPHONIES DE BEETHOVEN
6 DISQUES N.F. 89,53 + T.L.
Demandez chaque mois à votre disquaire les nouveautés paraissant dans cette belle collection dont le succès est consacré dans le monde entier.
Contesse et Cie F 3639

→ traine Cocteau et qui peut prendre grand plaisir à cette exhibition, comme on prend plaisir à surprendre une conversation intime, même si son sens parfois vous échappe.

La frange de la vie

Sans vouloir rationaliser une œuvre qui se veut essentiellement poétique et qui peut, dit l'auteur, « intriguer sans être comprise », il ne sera peut-être pas inutile aux spectateurs du « Testament d'Orphée » de posséder, pour suivre l'auteur, un certain nombre de « clés » qu'il néglige superbement de donner, comme si chacun devait avoir en mémoire la vie et l'œuvre de Jean Cocteau.

Ce sont ces « clés » que nous vous proposons de trouver ici.

Le schéma du film est le suivant : Jean Cocteau, en costume de voyage Louis XV, erre dans l'espace-temps où il s'est égaré. Il recherche le savant dont l'invention lui permettra de reprendre pied dans son époque. Premier contact avec le savant, lorsque celui-ci n'est encore qu'écolier. Aucune utilité. Deuxième contact avec le savant, gâteux. Rien à en tirer. Troisième contact avec le savant nourrisson que sa mère, effrayée par l'apparition de Cocteau, laisse tomber sur la tête. Le futur savant s'en ressentira. Enfin, il arrive à le rencontrer à l'âge adéquat. Le savant lui rend le petit service demandé.

Voici Cocteau revenu parmi nous et revêtu d'un costume moderne. Il va désormais déambuler dans ce qu'il a appelé ailleurs « La Zone », c'est-à-dire cette frange de la vie où l'on n'est ni tout à fait mort ni tout à fait vivant.

Trois personnages vont surgir, que le spectateur ne reconnaîtra peut-être pas tout de suite et qu'il lui faut reconnaître pour ne pas s'épuiser à suivre Cocteau.

Ce sont la Princesse (Maria Casarès), Heurtebise (François Périer) et Cégeste (Edouard Dhermit).

Condamnés au pire

Ils sortent d'un ancien film de Cocteau : « Orphée ». La Princesse, c'était la Mort d'Orphée. Heurtebise, c'était l'assistant de la Princesse. Cégeste, c'était un jeune poète à succès, insolent et audacieux, qui mourait dans « Orphée ».

Pour avoir voulu se mêler au monde des bien-vivants, la Princesse et Heurtebise étaient arrêtés, à la fin d' « Orphée », par « les autorités supérieures ». C'est sur cette image qu'enchaîne Cocteau.

Cégeste reproche à son auteur de l'avoir laissé dans « la zone » et de ne s'être pas soucié de ce qui lui arriverait après l'arrestation d'Heurtebise et la Princesse. Il lui intime l'ordre de le suivre. Ordre supérieur.

Il conduit Cocteau devant le tribunal de ses personnages, après que celui-ci eut fait quelques tours (il reconstitue une fleur d'hibiscus qu'il a écrasée) que Cégeste apprécie sévèrement :

« Est-ce afin que le monde ne vous demande pas vos papiers ou votre carte d'invitation, dit-il, *que vous essayez de le distraire par quelques tours d'illusionniste ? »*

Le tribunal composé de la Princesse et d'Heurtebise, entend les explications de Cocteau. Eux ont été condamnés au pire : juger les autres.

Lui est accusé de vouloir sans cesse pénétrer en fraude dans un monde qui n'est pas le sien. Il avoue. C'est l'état de poète.

Exit le tribunal qui le condamne préventivement à la peine de vivre.

Cégeste conduit ensuite Cocteau chez la Déesse. Ici, bien comprendre qu'il s'agit de Minerve, déesse de la Sagesse et de la Raison. Sinon l'épisode suivant est fâcheusement obscur.

(Noter en chemin le salut à Yseult *« qui est sur tous les bateaux du monde... Elle cherche à rejoindre Tristan ».*

Yseult et Tristan étaient les héros du film de Cocteau intitulé « L'Eternel Retour ».)

Une bulle irisée

Admis après une longue attente aux pieds de Minerve, il ne peut s'empêcher de lui avouer qu'il la trouve puante et il s'enfuit.

Mais Minerve le cloue en le transperçant d'une lance (la lance de la Logique.)

La scène se passe sous le regard atterré de quelques amis du poète qui font, sans être nommés, une brève apparition.

Reconnaître au passage : Serge Lifar, Charles Aznavour, Daniel Gélin, Picasso, Luis-Miguel Dominguin, Lucia Bose.

Mais on ne tue pas un poète à coups de logique. *« Faites semblant de pleurer comme je fais semblant d'être mort »,* murmure-t-il.

Et le voilà qui se redresse et quitte son lit de mort.

Dans la marche qu'il poursuit maintenant, il est accompagné par un blanc buste ailé. Reconnaître ici le Sphinx.

Pris dans un chaos de pierres géantes, il croise un aveugle appuyé sur une petite fille. Reconnaître ici Œdipe appuyé sur Antigone. Se souvenir qu'Œdipe est un personnage qui a toujours hanté Cocteau, (« Œdipus Rex », livret écrit par Stravinsky. Et sa pièce : « La Machine infernale ».)

Dans cet Œdipe aux yeux crevés qui croise le chemin de Cocteau, et que Cocteau dépasse sans le voir, reconnaître aussi Jean Marais qui fut pendant de longues années si cher au cœur de Cocteau.

Sur la route où il marche maintenant, deux gendarmes motocyclistes le regardent, représentants (comme dans « Orphée ») de l'ordre du monde, et réclament rudement au poète ses papiers.

Mais ils voient à qui ils ont affaire. A Jean Cocteau. Et ils sont bien ennuyés.

Alors, profitant de leur désarroi, Cégeste surgit et le fait disparaître. Il le soustrait ainsi aux lois terrestres.

Se souvenir que Cégeste est interprété par Edouard Dhermit, dit Doudou, et que Doudou est le fils adoptif de Jean Cocteau.

Sur la route, une voiture sport approche à grande vitesse. Elle est pleine de filles et de garçons et s'en échappe une grande bouffée [de] jazz.

La jeunesse insouciante est pa[ssée]. Il ne reste sur l'écran qu'une b[ulle] irisée et un peu de fumée.

Un homme génér[eux]

Dans ce travail que Cocteau app[elle] lui-même d'archéologie, nous n'av[ons] pas su identifier l'homme-cheval [que] le poète croise à plusieurs repri[ses]. Gardons-nous de toute interprétati[on].

Le film se termine sur ce comm[en]taire de Cocteau :

« Et voilà. Une vague joyeuse v[ient] de balayer mon film d'adieu.

« S'il vous a déplu, j'en serai tr[iste] car j'y ai mis toutes mes fo[rces] comme le moindre ouvrier de [mon] équipe. Ma vedette est une fleur d'[hi]biscus.

« Si vous avez reconnu en [route] quelques artistes célèbres, ils n'a[ppa]raissent pas parce qu'ils sont célè[bres] mais parce qu'ils répondent à l'[em]ploi des rôles qu'ils interprètent [et] parce qu'ils sont mes amis. »

Hors ceux que nous avons [déjà] nommés, nous avons reconnu [Jean-]Pierre Léaud (le savant enfant), [...] Crémieux (le savant mûr), [...] Courcel (la mère du savant), [Fran]çoise Christophe (l'infirmière [du] savant), Yul Brynner (l'huissier [de] Minerve), Henry Torrès...

Munis de ces « clés pour Orph[ée] » nous vous souhaitons un séjour [agréa]ble dans l'univers de Cocteau, si [vous] décidez d'aller le visiter.

Il reste à dire que cette entre[prise] fondée sur l'amitié (cinq amis de [Coc]teau, parmi lesquels François [Truf]faut et Yul Brynner, ont particip[é au] financement de ce film) est émi[nem]ment sympathique, car l'homme [qui] l'a voulue est un homme bienve[illant], généreux et sincère.

(Archives.)

L'HOMME-CHEVAL...

(Archives.)

...LE POÈTE AUX YEUX MORTS...

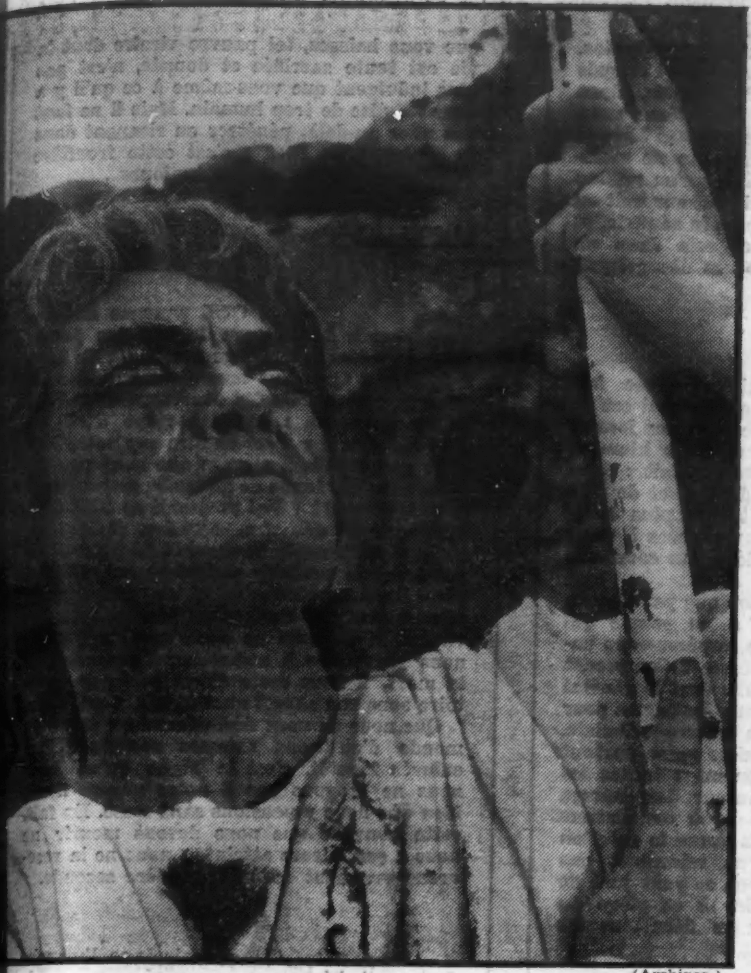
« Est-ce afin que le monde ne vous demande pas vos papiers ou votre carte d'invitation...

Cabarets Dancings
Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ◆ 23 h. 15
Variétés
Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!" de P.-L. GUERIN et R. FRABAY 30 N.F. (3.000 Francs) par personne avec ½ bout. champagne ÉLY. 11-61

BIARRITZ 79 Champs-Elysées
LA ROTONDE 105 Bd du Montparnasse
UN SOMMET DU CINÉMA FRANÇAIS !
LES ÉTOILES DE MIDI
Un film de MARCEL ICHAC avec LIONEL TERRAY
ÉCRAN LARGE EASTMANCOLOR
GRAND PRIX DU CINÉMA FRANÇAIS

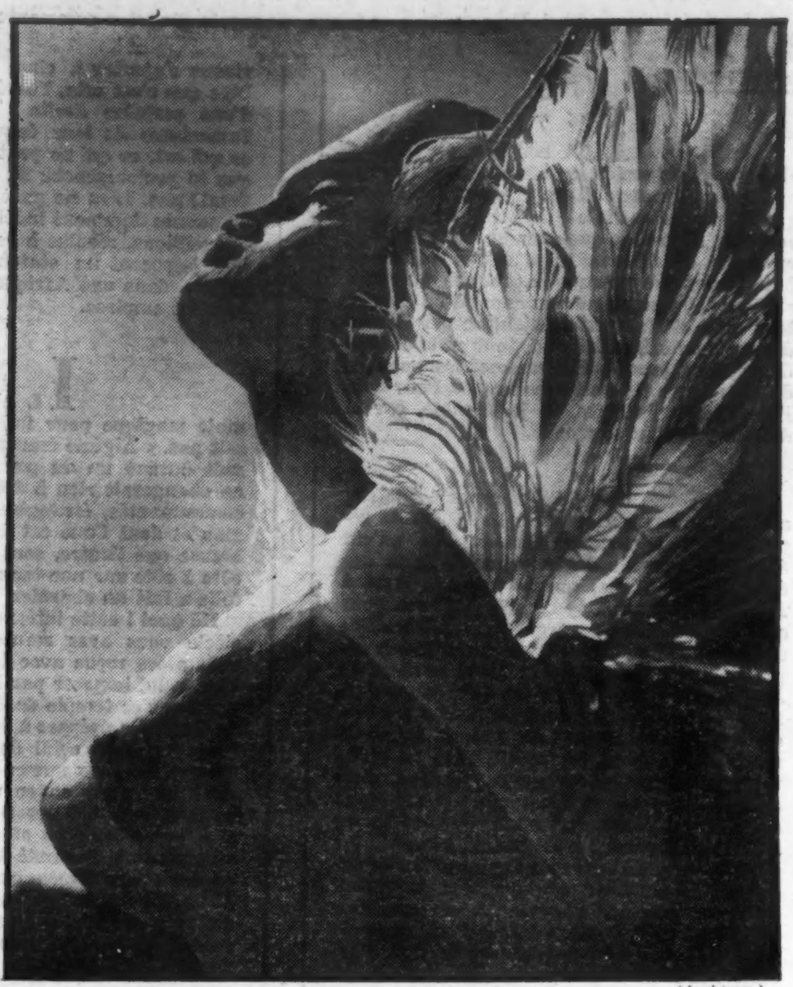
les Reproductions Spitzer sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue E sur demande

nouveaux microsillons soviétiques
Classique et Folklore
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS



(Archives.)

...Œdipe...



(Archives.)

...et le Sphinx, dans « Le Testament d'Orphée ».

...que vous essayez de le distraire par quelques tours d'illusionniste ? »

EXPOSITIONS

chronique J.-F. Chabrun

● ***« Antagonismes » : 200 toiles d'avant-garde comparables aux jardins du XVIII*ᵉ*. — Atlan : un peintre vrai et un homme véritable.***

AVANT l'ère de Bourdelle et de Rodin, on disait encore couram[ment] : *« Bête comme un sculpteur. »* [On] pourrait dire aujourd'hui : *« [B]ourré d'idées comme un peintre. »* [Oui] d'idées ! Trop d'idées. Impercep[tible]ment, la peinture, depuis un [demi]-siècle, a cessé peu à peu d'être [un] sujet d'observation pour devenir [un] objet de méditation.

[Du] moins est-ce là la leçon qu'il [con]vient de tirer de l'impressionnant [rass]emblement de quelque deux cents [toile]s d'avant-garde que, sous le titre « Antagonismes », vient d'organiser [Julie]n Alvard, avec le concours des [Arts] Décoratifs (1).

[Av]oir fait remonter l'art « extrême [act]uel » à Gustave Moreau n'est peut-[être] pas une idée neuve, mais c'est [une] idée juste. Si de l'atelier de ce [pei]ntre (considéré, en son temps, [com]me un « académiste déliques[cent] ») sont sortis des Dufy, des Vla[min]k, des Braque, des Matisse ou des Rouault, il faut en effet convenir qu'il eut plus d'audace encore que ses propres élèves. Certaines de ses toiles n'annoncent pas seulement l'art dit « informel ». Elles sont, dès avant 1900, l'art « informel » tout entier : plaisir de l'œil libéré des formes connaissables, ascension de la matière picturale en tant que telle célébrée.

On peut donc, à partir de Gustave Moreau, escamoter le fauvisme, le cubisme, le surréalisme et l'abstractivisme pour tomber directement sur les tenants de la séraphique brutalité instinctive : Mark Tobey, Soulages, Duvillier ou Tal Coat qui, en affirmant chacun selon son humeur le néant du monde visible, aspirent à connaître, dans la meilleure tradition romantique, d'une indicible réalité métaphysiquement cosmique.

Ainsi conçue, l'exposition eût été plus cohérente. Elle eût été moins complète aussi.

Il s'agit de démontrer que la peinture d'avant-garde est comparable à ces jardins du XVIIIᵉ siècle où se mêlaient les perspectives à la française, les fouillis à l'anglaise, les buis tondus comme des caniches, les marbres lisses comme des hanches de nymphes, les cascades folles, dans les coins « étudiés pour » les plans d'eau calme où des cygnes bougent, les tonnelles en trompe-l'œil et les divans sous les chaumes des bergeries.

Luther tachiste

Des littérateurs règlent le ballet : Saint-John Perse, Nietzsche, Ezra Pound, Mallarmé, Herman Melville, Maurice de Guérin, André Malraux, Luther même et pourquoi pas, puisque, aussi bien, en jetant son encrier à la face du Diable, il fit sur un mur le premier tableau « tachiste ».

Des citations des uns et des autres permettent de regrouper les principales tendances : alchimistes du voir (ceux qui se livrent à des études mécaniques de la vision) ; humains trop humains (le visage de l'homme les obsède encore), chinois d'ailleurs (ils s'inspirent des techniques orientales), peintres d'action (absolument décidés à faire confiance au hasard par tous les moyens), etc.

C'est à Maurice de Guérin que revient pourtant l'honneur de patronner la « section » des peintres qui tiennent tant au cœur de Julien Alvard qui n'a voulu les désigner par aucun nom d'ensemble :

« Je regarde monter du fond de mon être des vapeurs qui s'en élèvent comme d'une vallée profonde et qui ne contractent de forme qu'au souffle du hasard. »

De ce chaos très — peut-être trop — intelligemment conçu, il ressort que la peinture d'aujourd'hui est moins malade qu'on ne veut bien le dire. Tout compte fait, il n'y a pas, d'ailleurs, « une » peinture, mais d'innombrables peintures qui se complètent plus qu'elles ne se contredisent. Est-ce là un phénomène propre au XXᵉ siècle ? A y regarder de près, chacun semble s'acharner à peindre tel ou tel détail d'une vaste toile que tous rêvent, on l'espère, de réaliser un jour. On ne procédait pas autrement dans les grands « ateliers » traditionnels : il y avait les spécialistes des mains, ceux des visages, ceux des draperies, ceux des « fonds », bien d'autres encore. Mais ils n'exposaient pas séparément, comme c'est devenu l'usage.

Sous le couvert métaphysique, les spécialistes du détail agrandi ne besognent pas en vain. Pour rassembler leurs essais en une œuvre, il s'en trouvera bien quelques-uns qui auront plus de génie que d'idées.

Atlan, mon ami

Et puis, au milieu d'un article, une nouvelle, bête comme toutes les nouvelles terriblement tristes, vous arrache au plaisir de dire du mal ou du bien des autres. Je ne me pose pas la question de savoir si j'aimais ou non la peinture d'Atlan. C'était un ami. Je l'ai connu en 1939, à Laval, où il professait la philosophie. Un de ces amis qu'on ne rencontre que de temps à autre parce que la vie est comme ça, mais qu'on sait toujours où trouver quand il le faut vraiment. Un des rares hommes qui fût doué d'un humour à la fois acide et tonifiant.

Il avait, après la dernière guerre, décidé d'abandonner la philosophie et de ne plus exprimer que par la peinture l'angoissante magie des formes qui le hantaient. Des formes héritées de cette Algérie où il était né et où les contes de Perrault se marient toujours tragiquement à ceux des Mille et une Nuits.

La dernière fois qu'il m'a téléphoné, c'était de l'Yonne. Après des années de misère, il avait pu s'installer à la campagne pour y travailler. Il regrettait qu'on n'ait pas parlé dans « L'Express » de sa dernière exposition de gouaches chez Bing. Une excellente exposition, mais la place manquait. Il était enfin connu, coté. Il avait l'âge d'en profiter : quarante-sept ans. On se disait qu'on aurait l'occasion d'en reparler.

On en reparlera. Quand meurt un peintre vrai qui fut, aussi, un homme véritable, on n'a plus d'idées. On n'a plus que des raisons d'aimer. Et on a raison.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, rue de Rivoli.

PEINTRES DU XXᵉ SIÈCLE
Directeur : L. AYMONIER
162, boulevard Haussmann - WAG. 35-69
EXPOSITION
MACLET
Du 15 au 29 février 1960

GALERIE CHARPENTIER
CENT ŒUVRES
DE
GAUGUIN
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

13 FEVRIER.

LA bombe a pu éclater, elle n'a pas troublé ce silence singulier et oppressant, comme il en règne après les grands tumultes, tels que celui dont nous sortons. A droite, quelques-uns ont été démasqués et désarmés ; d'autres rajustent hâtivement leur masque. A gauche, on cherche des raisons pour donner tort à de Gaulle, bien qu'il ait fait précisément ce que depuis des mois on exigeait de lui, tout en le défiant de le faire jamais. En somme, les augures de tous les partis sont déconcertés. Pour moi, j'observe, et j'admire, et je tremble, car le dernier tournant approche.

NOUS comprenons mieux aujourd'hui ce qui retenait le F.L.N. de répondre à l'appel de de Gaulle. Dès qu'eût éclaté la nouvelle de la venue à Paris des émissaires fellagha, que se serait-il passé à Alger ? S'il a suffi de l'incident Massu pour que les barricades surgissent, qu'aurait-ce été devant l'imminence d'un cessez-le-feu négocié dans la métropole ? Nous aurions eu à affronter bien pire que ce qu'a dénoncé la fameuse litote du général de Gaulle : « l'incertitude complaisante de divers éléments militaires ». Jusqu'où serait allée la résistance de l'armée ? Poser la question, c'est découvrir du même coup que ce que nous considérions comme un malheur, le refus du F.L.N. de répondre à l'appel du général, fut en vérité un bonheur et qu'aujourd'hui seulement la négociation, et donc la paix, retrouvent leur chance. Encore faut-il que chez l'adversaire, à Tunis, au Caire et dans le bled, une volonté commune se dégage d'arrêter l'effusion du sang.

ET certes il n'y a point de raison pour qu'une année sanglante ne vienne s'ajouter à cinq années sanglantes. Dire que c'est cela, l'espérance des Français d'une certaine droite ! Puissent-ils, dans l'amertume de leur échec, considérer enfin ce qui est, ce qui ne peut pas ne pas être, et que le prolongement du massacre ne modifierait pas. Rien ne peut faire qu'un million d'hommes dominent indéfiniment sur huit ou dix millions, résolus à ne plus le souffrir, et leur imposent un statut, et cela dans un monde, dans une Afrique où se désagrègent tous les empires.

IL n'existe aucune formule magique pour faire que ce qui est ne soit pas. « Algérie française » rythmé jour et nuit durant un an par cent mille klaxons, ne changerait rien à cet état de fait : deux communautés, étrangères de race et de religion et dont l'une est huit fois plus nombreuse que l'autre, sont condamnées à vivre côte à côte sur une terre dont leur commune folie a fait un charnier.

Hé quoi ! cette intégration que pendant un siècle vous avez refusée à un peuple qui l'eût alors reçue avec joie, espérez-vous encore la lui imposer par la force ? Comprenez enfin que ce temple de Janus dont le général de Gaulle se prépare à fermer les portes pour toujours, c'est celui de la guerre coloniale. Ouvrez les yeux sur ce qui se passe partout dans le monde en ce moment : toutes les nations ont fait cercle autour des champs clos indochinois et algérien où nous avons stupidement demandé à la force la solution de deux problèmes qui ne relevaient pas d'elle. Et toutes les nations se sont juré de ne plus se laisser prendre à ce piège du destin dans lequel nous nous débattons les derniers.

JAMAIS l'impératif d'une génération politique n'aura coûté si cher. On n'en connaîtra jamais le prix : les charniers n'ont pas d'histoire ; les camps de regroupement n'en auront pas non plus. Les pères et les mères, les amis, les femmes de ceux qui ont disparu, et nul ne sait ce qu'ils sont devenus, repasseront toutes ces choses dans leur cœur jusqu'à leur dernier souffle, toutes ces choses qui auraient pu ne pas être et qui pourtant ont été.

LE problème du mal, le mal innombrable et partout triomphant, il n'existe pas pour le chrétien une pierre d'achoppement pire que celle-là ; mais elle est telle que pour ne pas perdre cœur en butant contre, il ne lui reste qu'à la survoler, dans un effort délibéré de volonté. C'est cela, la foi. C'est cela, croire. C'est un cri dans la nuit, un cri répété par mille sentinelles, comme dit Baudelaire, « un appel de chasseur perdu dans les grands bois » — oui, c'est cela : un cri auquel beaucoup d'autres répondent, et quelquefois, au-dedans de nous, quelqu'un qui nous comble tout à coup de sa paix et de son silence.

AH ! Siné, qui écrivez cette [illegible]ine dans « Arts » : « Je déteste de plus en plus Mauriac. Si j'étais la cause de son départ de « L'Express » je serais ravi... » moi qui ne vous déteste pas et qui admire votre talent, comprenez-nous : nous ne vous reprochons pas d'être anticlérical. Un chrétien fervent a plus que vous des raisons de l'être, car il souffre plus que vous de ce qui vous irrite.

Lui, il est blessé dans sa foi, et sa foi c'est toute sa vie ; et même un de ces curés que vous haïssez, tel pauvre vicaire dont la vie est toute sacrifiée et donnée, n'est pas plus indulgent que vous-même à ce qu'il y a dans l'Eglise de trop humain. Mais il ne faut pas aller au-delà, pénétrer en ricanant dans le Royaume de Dieu : c'est cette frontière que vous ne discernez pas toujours...

14 FEVRIER.

NOUS pouvons maintenant revenir à notre vie de tous les jours. Mais qu'est-ce à mon âge que la vie de tous les jours ? Que font mes contemporains de leurs journées ? Je les observe quelquefois. Je me demande : « En sortant d'ici, où vont-ils aller ? » Peut-on dire que notre histoire personnelle à mesure que nous vieillissons, nous dissimule de moins en moins l'Histoire tout court ? J'ai pressenti en 1940 qu'à la faveur du désastre, certains étaient en proie à un terrible bonheur : leur aventure privée et le malheur public ne coïncidaient plus. Dans la vieillesse, si du moins nous n'avons pas une inclination secrète à assouvir, si la maladie ne nous accable pas, si nous parvenons à surmonter l'obsession de la mort, il nous reste d'être pris par l'Histoire sous son aspect quotidien : la politique.

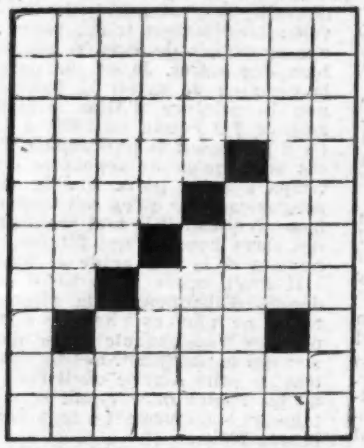
Que nous ne nous désintéressions pas d'un monde d'où nous sommes assurés d'être enlevés bientôt, c'est le signe qu'au fond nous ne croyons pas à notre propre mort, bien que nous y pensions sans cesse. En fait, cette nouvelle que nous devons mourir ne nous a pas encore atteints ; nous ne la recevrons vraiment qu'à la dernière seconde.

AU soir de ce dimanche de travail, j'écoute, pour me récompenser, le troisième concerto en ut de Beethoven que jouent l'orchestre du Conservatoire et Wilhelm Kempf. Que je suis paresseux en musique ! Je préfère ce que j'entends depuis toujours. Ces concertos de Beethoven, ce sont des « chambres sans serrure » comme un poète de ma jeunesse (Henry Bataille, je crois) appelait les souvenirs. On pousse la porte, on avance les yeux fermés...

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Presse.)

Mots croisés N° 227



HORIZONTALEMENT. — 1. Vêtement protecteur bien utile qui nous vient du théâtre italien. — 2. Brisera en suggérant un éclatement. — 3. S'applique à un personnage, à un regard, à un paysage. — 4. On y honorait le soleil, sur les bords de l'Oronte. Dans Périgueux et Libourne, mais pas dans La Rochelle. — 5. Préfixe qui correspond à une bonne impression. Ascension proposée aux estivants d'Eaux-Bonnes. — 6. Désigne aujourd'hui le groupe rouge. Rangea son véhicule. — 7. Joue un rôle utile dans l'équipe de Le Corbusier. Etape intermédiaire entre la coopérative et la communauté totale. — 8. Archipel d'antan. — 9. Habite plus bas que le Grenoblois, mais plus haut que le Valentinois. — 10. Elle s'applique au nettoiement.

226	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	E	L	E	M	E	L	E
2	E	C	O	N	O	M	A	T
3	L	O	R	G	N	E	■	R
4	E	N	D	E	T	T	E	E
5	R	O	■	L	O	T	U	S
6	I	M	A	■	N	E	R	I
7	N	I	N	A	S	■	Y	L
8	A	S	E	R	■	P	A	L
9	G	E	■	M	O	L	L	O
10	E	S	S	E	N	I	E	N

SOLUTION DU N° 226

VERTICALEMENT. — I. Concourt à l'affranchissement. — II. Réduit à néant, suivant un langage qui n'est ni scientifique, ni littéraire. Tomba deux fois au moins de la bouche d'Eléonore. — III. Forment, organisent. N'est comparable ni au marbre, ni à la glace. — IV. Fécond auteur dramatique espagnol du XVII[e] siècle. Abandonna son fils qui avait vraiment soif. — V. A attaché (deux mots). Presque réduit en poussière. — VI. Ça fait un peu drôle, si elle épouse Léo. Son partage est parfois délicat. — VII. Nous la suivons dans les chemins de terre, mais en bien d'autres circonstances aussi. Des aiguilles en Bourgogne. — X. A bénéficié d'une décision du bureau du sceau.

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-[illegible]

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 18-[illegible]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

UN LIVRE DE BONNE FOI
F. LOVSKY
ANTISEMITISME
ET MYSTÈRE D'ISRAËL
Capital et d'une brûlante actualité !
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
POUR LECTEURS DE BONNE FOI

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture